

@

Yong-tching
[Yongzheng]

INSTRUCTIONS
SUBLIMES
et FAMILIÈRES de

Cheng-tzu-quogen-hoang-ti

[Kang-hi, Kangxi]

Instructions sublimes et familières

publié dans :

MÉMOIRES
concernant l'Histoire, les Sciences, les Arts, les Mœurs, les Usages, &c
DES CHINOIS
par les Missionnaires de Pé-kin

Tome neuvième, pages 65-281.

A Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinnet, vis-à-vis la rue Mignon, près de l'imprimeur du Parlement, 1783.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr

AVERTISSEMENT de l'éditeur

... p.09.vj On lira un morceau non moins intéressant par son auteur que par son objet. Ce sont les instructions de l'empereur *Kang-hi* ¹, aux princes ses fils. Cet empereur, l'un des plus célèbres qui aient gouverné la Chine, mourut en 1722, après un règne de soixante ans. Il se plaisait à instruire ses enfants en conversant avec eux. Après sa mort, *Yu-tchen* ², son fils & son successeur, mit par écrit tout ce qu'il avait retenu de ces instructions, & intitula ce recueil, *Instructions Familières & Sublimes* : familières, par leur forme ; sublimes par la sagesse & l'importance des préceptes & des maximes qu'elles renferment.

Cet ouvrage écrit en langue tartare, a été traduit en italien par M. Poirot, missionnaire à *Pé-king*. Nous avons fait imprimer cette version, qui représente l'original tartare sur lequel elle a été faite ; mais en faveur de ceux de nos lecteurs qui ignorent l'italien, nous y avons joint une traduction française de la traduction italienne. Nous devons cette traduction française à Madame la Comtesse de M**, qui s'en étant occupée pour son amusement particulier, nous a permis d'en enrichir nos Mémoires. Elle a abrégé quelques longueurs & supprimé quelques redites; mais le sens est partout rendu avec beaucoup d'exactitude & de précision.

*

¹ [Kangxi. c.a.]

² [Yongzheng. c.a.] Il est mort en 1735, & a laissé l'empire à *Kien-long* [Qianlong. c.a.], qui règne actuellement.

PRÉFACE ou INTRODUCTION

aux Instructions sublimes et familières de Cheng-tzu-quogen¹-hoang-ti

p.09.065 Après de profondes réflexions, je crois pouvoir assurer que l'empereur mon père a été doué par le Ciel d'un naturel aussi intelligent que porté au bien, & que les moyens dont il se servait pour l'opérer, ressemblaient à ceux que le Ciel met en usage pour tirer les hommes du néant, les amenant peu à peu à leur consistance & à leur perfection. Il a régné pendant une longue suite d'années. La paix & la tranquillité dont il a su faire jouir, pendant soixante ans, un empire aussi étendu, est une preuve évidente de ses talents & de sa sublime vertu. Il a surpassé de beaucoup en mérite les générations précédentes. Tout ce que les historiens rapportent de lui dans leurs p.09.066 ouvrages consacrés à la postérité, tout ce que les mandarins, tout ce que le peuple même a vu ou entendu de lui, est conforme à la réalité & à la plus exacte vérité.

Au temps prescrit, où nous nous présentâmes devant lui pour lui offrir humblement nos services & notre respect filial, il avait composé d'admirables instructions pour nous ; il en avait formé un volume, qu'il tenait renfermé dans une boîte ou cassette d'or, incrustée de pierres précieuses, ouvrage lumineux & du plus grand prix, vraiment noble, vraiment sublime.

Lorsque dans mes jeunes années j'entrais au palais avec mes frères aînés & cadets, pour le servir & recevoir ses ordres, nous trouvions toujours la gaieté sur son visage, & le sourire sur ses lèvres. Quelquefois nous assistions à son dîner, ou bien nous allions lui offrir les vœux que

¹ *Quogen* est le mot tartare signifiant le *gen* chinois. Cet empereur est *Kang-hi* qui a régné 60 ans.

Instructions sublimes et familières

nous faisons pour son bonheur : alors, avec un air riant & satisfait, & nous regardant avec tendresse, il nous instruisait d'affaires plus ou moins considérables. Il disait que le point le plus important pour nous, était le profond respect en sacrifiant au Ciel & ensuite aux ancêtres. Il nous excitait à respecter du fond du cœur son aïeule *Tai-hoang-tachen*, & sa mère *Hoang-tachen*. Il assurait que le respect était la base ; que la sincérité était la perfection des plus sublimes vertus. Il répétait souvent que le choix des personnes propres ^{p.09.067} aux affaires publiques, était une science très importante & qu'on ne devait rien négliger pour l'acquérir. Il nous disait quelquefois que les peines & les châtements ne devaient point être imposés par caprice, ni pour des fautes légères, parce qu'ils perdraient toute leur force. L'amour du prince envers ses sujets, disait-il, doit se manifester par les soins qu'il apportera soit à faire travailler les terres dans les saisons convenables, soit à recueillir les grains, à faire conserver en abondance des vivres dans les magasins publics, à garnir de soldats les frontières de l'État, à prévenir les attentats des ennemis, à rétablir & fortifier les digues & les chaussées des rivières : objets, disait-il, qui sont la preuve non seulement de l'amour du prince pour ses sujets, mais de sa sagesse & de sa prévoyance.

Il recommandait comme une chose de grande importance, les cartes de géographie, la peinture, les livres d'histoire, de police, de musique, & l'élégance dans la composition. Il regardait aussi comme un point essentiel, de s'appliquer aux observations astronomiques, à la connaissance des propriétés de chaque terre, à l'exacte distribution des jours suivant les saisons, moyennant l'usage des meilleurs calendriers.

Outre cela, il se donnait lui-même pour exemple. Il nous racontait les moyens dont il se servait pour régler l'intérieur de son palais ^{p.09.068} & tout son empire, comment pour conserver & fortifier sa santé, il s'exerçait à la lutte & à l'arc ; & de quelle sorte de régime il faisait usage, pour prévenir ou guérir ses infirmités corporelles.

Il nous suggérait habilement en temps & lieu tout ce que les sages ont enseigné dans leurs ouvrages. S'il survenait quelque affaire, il en

Instructions sublimes et familières

rassemblait avec soin toutes les circonstances, & nous en instruisait avec des expressions si remplies de bonté, qu'elles se gravaient dans notre cœur d'une manière ineffaçable. Tous ses préceptes étaient vraiment dignes d'être la base & la règle de notre conduite.

L'empereur mon père ayant reçu de la nature le don de la science, ayant une grande facilité à acquérir des connaissances, & ayant passé les bornes de l'intelligence que le Ciel paraissait lui avoir destinée, il n'est point étonnant qu'il soit parvenu à connaître les propriétés de chaque chose, & qu'ensuite mettant au jour toutes ces connaissances, il soit devenu lui-même le créateur d'une doctrine excellente. Ses manières d'écouter, de regarder, de parler, de marcher, de boire, de manger, de s'asseoir, de se lever, étaient toujours conformes à la décence : il apportait jusqu'en ces minutieuses actions une dignité attrayante, faite pour être imitée de tout le monde. Comme il était pénétré de la plus tendre affection pour nous, il éclairait notre ^{p.09.069} esprit, il dissipait nos doutes ; &, en nous instruisant, il nous insinuait adroitement le désir d'apprendre encore.

Ayant écouté respectueusement ses leçons pendant l'espace de quarante ans, je les ai gravées dans mon âme, & tôt ou tard j'y ai conformé mes actions. Depuis que je suis monté sur le trône, je me suis encore plus efforcé de les mettre en pratique. Hélas ! me rappelant ces temps heureux où je goûtais le plaisir de parler à l'empereur mon père, & celui de l'écouter, je me représente tellement les tendres instructions qu'il me donnait, que ses paroles semblent encore frapper mon oreille. Cependant, craignant de laisser effacer de si précieux souvenirs, je les ai tracés l'un après l'autre, un à un sur le papier, avec mon frère *Tceng-tçin-ouang-jun-tzi*, & les autres. Nous en avons formé un livre entier que nous avons intitulé, *Sublimes & familières Instructions* : fruits de la grande & sage prévoyance de mon père. Elles s'étend si loin qu'on ne peut l'exprimer, si ce n'est en disant que ce que j'ai retenu, & rassemblé sur le papier, est à peine la centième partie de ce que j'ai autrefois entendu de lui, avec que je fais en rougissant. Toutes les paroles

Instructions sublimes et familières

renfermées dans ce livre sont ingénieuses & de p.09.070 la plus grande importance. Le but en est profond & pénètre bien avant dans l'avenir.

Si quelqu'un veut ou peut les examiner chacune en particulier en y apportant l'attention qui y est due, & suivant les règles de la droiture, il verra que chaque caractère, chaque parole contient l'accomplissement de tous les devoirs. Ce volume, quoique petit, renferme en soi les moyens de pénétrer le fond de toute chose, de posséder complètement les sciences, de régler son cœur & sa personne suivant les principes de la justice, de gouverner en paix les familles, de régir l'empire & de rendre heureux & tranquille cet immense espace que couvre le ciel ; en un mot, il n'est rien qui n'y soit renfermé.

Toutes les sentences, tous les préceptes transmis à la postérité par les empereurs *Yao, Chun, Yu-ouang, Tching-tang-ouang, Ouen-ouang, Ou-ouang, Tcheou-cong, Cong-tze*, se rapportent parfaitement aux maximes comprises dans ce livre que j'ai fait imprimer, que je veux publier & consacrer à la postérité la plus reculée. On trouve écrit dans le *Chou-king* : « Si on observe les statuts de nos premiers rois, on déracinera les défauts & les vices. » Nous lisons dans le *Chi-king* : « Si vous parvenez à rendre votre fils sage & prudent par vos leçons & vos exemples, vous le rendrez heureux & soumis tout ensemble.

p.09.071 Que la postérité fasse grande attention à ceci : suivez avec respect les préceptes de vos ancêtres. Si, les ayant toujours devant les yeux, vous ne vous ralentissez pas dans la carrière où vous êtes entré, l'utilité que vous en retirerez, sera sans bornes. O mes fils, ô mes neveux ! conformez-vous-y toujours avec une profonde vénération.

J'ai écrit avec un humble respect cette préface, la huitième année & le premier jour de la quatrième lune de mon règne ¹.

*

¹ Cette année répond à l'an 1731 ; & l'empereur dont il s'agit est Yong-tching fils de Kang-hi.

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Le premier jour de l'année est le commencement d'une année ; celui de la naissance est l'heureuse entrée à la vie : l'un & l'autre étant des jours de joie, les paroles que je proférerai, doivent toutes être agréables ; & je passerai ces jours dans la gaieté & les réjouissances.

Il disait :

L'homme chargé d'affaires quelles qu'elles soient, doit toujours avoir pour but de remplir ses devoirs, & non de se procurer une ^{p.09.072} vaine gloire. Assis sur le trône dès ma plus tendre enfance, lorsque je sacrifiais dans les temples du Ciel & de la Terre, dans les tombeaux de mes ancêtres, & que je m'inclinai devant l'Esprit de *Fo*, je m'appliquais à me pénétrer d'un respect intérieur. Dans la conduite des affaires publiques, & dans les ordres que je donnais aux grands, je ne m'occupai jamais qu'à m'acquitter des fonctions de monarque, sans rechercher une vaine renommée. C'est ainsi que, dans tout ce que j'ai fait, il n'y a eu que droiture & sincérité : jamais de fard ni de détours.

Il disait :

Quiconque entreprend une affaire grande ou petite, après y avoir mûrement réfléchi, doit y réfléchir encore, s'il veut éviter l'erreur. « Comment traiter d'une chose qu'on ignore ? Comment en venir à bout ? Moi-même, tout *Cong-tze* que je suis, je ne saurais comment m'y prendre » : parole vraiment sublime de *Cong-tze*.

Il disait :

Instructions sublimes et familières

Le prince doit s'approprier les yeux & les oreilles de ses sujets, le cœur & la volonté de son peuple. Alors il ne se plaindra point d'ignorer ce qui se fait & ce qui se dit dans son empire. L'empereur *Chun* avait grand soin d'interroger & d'examiner secrètement les personnes & les affaires : aussi entendait-il distinctement & voyait-il p.09.073 clairement ce qui se passait aux quatre coins de la terre. Ce fut ce qui lui mérita le nom de sage.

Il disait :

Rien de ce qui arrive dans ce monde, ne doit être envisagé comme sans conséquence : que l'affaire soit grande, qu'elle soit petite, toutes doivent être considérées comme importantes, & dès lors traitées avec cette attention profonde que je crois pouvoir appeler respect. C'est avec ce respect que le prince doit veiller sur sa propre personne dans ses moments de loisir ; qu'il doit traiter les affaires, lorsqu'elles surviennent, y apportant autant d'application à la fin qu'au commencement. Il faut qu'il se persuade que la chose doit rester éternellement, telle qu'il l'a établie : par cette conduite soutenue, il viendra aisément à bout d'éviter de faire des fautes. S'il s'applique aux affaires avec cette attention, ce respect ; & s'il y joint un cœur dépourvu de passions, comme un chef de famille dans sa propre maison, il introduira aisément un bon gouvernement dans tout l'empire. C'est précisément ce qu'a dit un ancien sage : « le respect intérieur, voilà ce qui rend l'homme droit & pur. » Il est écrit dans le *Li-ki*, à la première page : « Ayez soin d'user de respect. » Dans cette seule maxime, le très sage auteur de ce livre a su renfermer la substance de la plus profonde doctrine. p.09.074

Il disait :

Quelque confiance que le prince puisse avoir en un homme, s'il vient à l'employer dans les affaires, il ne doit pas tout d'abord ajouter foi à ses discours. Les inférieurs, lorsqu'ils connaissent les inclinations de leurs souverains, savent d'ordinaire s'y conformer avec adresse ; & pliant leur

Instructions sublimes et familières

esprit à tous les désirs, même aux passions de leur maître, ils viennent à bout de le tromper. Je me suis exercé à toute espèce de jeux, & je me plais même assez à les voir. Qui de vous a jamais remarqué que je fusse entraîné avec passion vers l'un d'eux ! C'est ainsi qu'aucune sorte d'amusement ne m'a jamais fait écarter du sentier de la droite raison & de l'honnêteté.

Il disait :

Lire indifféremment toutes sortes de livres, se préserver de ce qu'ils ont de nuisible, c'est l'art du sage. Par exemple : on lit dans *Tong-tze* :

« Si le vent ne fait pas remuer les plus faibles branches des arbres, si la pluie ne divise pas les mottes de terre, tout est très tranquille. Cependant si, au printemps le vent ne fait pas tomber les feuilles, comment les nouveaux germes se développeront-ils ? Si la pluie en été ne divise pas les mottes de terre, comment pourra-t-on p.09.075 labourer & semer ?

On voit que tout ceci n'est qu'un assemblage de belles paroles, mais dépourvues de vérité ; & qu'il ne faut pas prendre de telles expressions à la lettre.

Il disait :

Dès l'âge de huit ans que je montai sur le trône, je m'adonnai à la lecture ; & sus m'imposer d'y réfléchir avec application. J'étais déjà en état de profiter de deux maîtres, l'un nommé *Tchang*, l'autre *Lin*, tous deux recommandables par leurs connaissances, & par l'étude qu'ils avaient faite sous la dynastie des *Ming*. Les livres qu'ils m'expliquaient, étaient seulement les cinq livres classiques, ou *King*, parce qu'ils disaient que c'étaient les seuls importants & nécessaires. Ils me donnaient aussi les principes de l'éloquence & de l'élégance dans la composition ; mais ils se mirent peu en peine de m'apprendre à faire des vers. A dix-sept ou dix-huit ans environ, désirant avec ardeur de m'instruire, je me levais à

Instructions sublimes et familières

la cinquième veille de la nuit ; &, avant de me livrer aux affaires, je lisais à haute voix quelque livre. Le soir, dès que les affaires publiques étaient terminées, j'employais les moments qui me restaient, à méditer, examiner, combiner, au point que ma santé en fut altérée ; &, quoiqu'il m'arrivât de cracher du sang, rien ne put m'arrêter ni m'arracher à mes livres, tant j'étais ^{p.09.076} passionné pour l'étude dès ma jeunesse. Quant à l'art d'écrire & de former des caractères, j'y prenais encore plus de plaisir. *Han-lin*, *Chen-tzouen*, célèbres sous la dynastie des *Ming* par leur habileté à former les caractères *Tong-ki-chang*, m'enseignèrent cette science. Mes deux maîtres *Tchang* & *Lin*, assez bons écrivains, m'apprirent aussi à former les caractères des livres ; c'est pour cela que mon écriture paraît de beaucoup supérieure à celle de tout autre.

Il disait :

Boire & manger avec sobriété, savoir s'asseoir ou se tenir debout à propos, est une bonne recette pour éloigner les maladies.

Il disait :

Quiconque désire régler lui-même & corriger sa propre nature, doit y employer une attention continuelle. Par exemple : dans la sixième lune, lorsque la chaleur est au plus haut degré, je me suis toujours refusé l'usage de l'éventail, & n'ai point découvert ma tête, m'étant fait une habitude de priver mon corps de toute espèce de soulagement & de commodité.

Il disait :

Vous qui me voyez habituellement, vous aurez pu observer que, dans le fort de l'été, je n'ai jamais ouvert entièrement ma fenêtre ^{p.09.077} pour prendre le frais : pourquoi cela ? Parce que, dès ma plus tendre jeunesse, accoutumé à conserver la pureté de mon cœur, je suis parvenu à rendre aussi mon corps insensible aux affections extérieures.

Instructions sublimes et familières

C'est ce que disait un ancien. *Si vous pouvez rendre votre cœur pur, votre corps demeurera frais & tranquille.* D'ailleurs si, dans les chaleurs, vous ne recherchez pas le frais avec trop d'empressement, votre corps même n'en recueillera pas un médiocre avantage. Par exemple, si, en été, vous vous mettez à l'ombre ; quoique pendant un moment vous ressentiez une fraîcheur agréable, la chaleur reste dans l'intérieur sans pouvoir s'exhaler par les pores ; &, quoique, dans cet instant, il ne paraisse pas vous en arriver de mal, il se forme de là des maladies. On n'en a que trop d'expériences : les coliques d'automne naissent souvent d'avoir pris le frais, & d'avoir empêché la transpiration de la chaleur intérieure.

Il disait :

Les livres des *King*, qui sont les livres classiques des sages, renferment complètement ce que chacun doit faire pour fortifier son corps. C'est pourquoi je me contente de vous exhorter à vous rendre familière la lecture des cinq livres classiques, des quatre livres, & de p.09.078 celui qui traite de la nature & de la raison. Ils contiennent toutes les méthodes propres à régler les affections du cœur, à étendre les forces de la nature, & à bien user des dons du ciel : ces livres sont plus utiles que tous les autres ensemble.

Il disait :

Le *Chou-king* est le grand tableau du gouvernement des quatre dynasties *Yu, Hia, Chang, Tcheou*. Il est dit dans la préface de ce livre :

« Le gouvernement des deux empereurs & des trois rois avait la vertu pour base, & leur vertu était fondée sur la droiture & la sincérité du cœur. Celui qui se formera un cœur semblable, acquerra bientôt la même manière de gouverner.

Ainsi s'exprime le commentateur : & en effet, la vertu étant la base du cœur humain, tel est le cœur, tel doit être le gouvernement. *Évite le mal,*

Instructions sublimes et familières

efforce-toi au bien, tiens-toi dans un juste milieu ; telles étaient les maximes que les empereurs *Yao, Chun, Yu*, se transmettaient avec l'empire, & se recommandaient l'un à l'autre, comme règle de leur cœur. *Tiens-toi dans un juste milieu, tiens-toi au faite de la vertu* ; telles furent les maximes que *Tang-ouang* de la dynastie des *Chang* transmit à *Ou-ouang* avec son propre royaume, pour servir de sauvegarde à son cœur. La vertu, l'amour, le ^{p.09.079} respect, la sincérité, sous des noms différents, n'ont qu'un seul & même but, celui d'éclairer notre cœur. Comme il a toujours été nécessaire de lire & d'étudier ce livre dans le palais impérial, je vous ai recommandé d'en faire des lectures réitérées. Quoique le *Chou-king* soit ainsi nommé parce qu'il renferme des affaires d'État, il traite aussi des lois du ciel, des propriétés de la terre, & des actions des hommes. Il n'y a rien qu'il n'embrasse : il pénètre vraiment à fond les trois vertus, du ciel, de la terre & de l'homme ; il s'étend à tout ce qui doit arriver dans l'éternité des siècles à venir. Est-il question des lois du ciel ? Il dit que le *Hoang-li*, ou calendrier de *Yu*, règle le temps d'une manière précise & claire. De la terre ? Le chapitre *Yu-cong* fait connaître la nécessité d'examiner les montagnes, les rivières, les terrains, & leurs impositions proportionnelles. Des devoirs des souverains ? Puissions-nous à loisir méditer les légendes *Tien, Mo, Sun, Cao*. Des devoirs des sujets ? Par ces paroles, *en vérité — c'est ainsi — hélas !* dont ces empereurs se servaient entr'eux, on voit que leur intention était de punir les rebelles, & de choisir ceux qui étaient fidèles & sincères. S'agit-il de la règle & du nombre ? On peut en distinguer toutes les nouvelles espèces dans le chapitre *Houng-fan* de *Ki-tse*. S'agit-il de la pratique des vertus, & des encouragements du mérite ? Les six *Fou*, c'est-à-dire, l'eau, le feu, les arbres, ^{p.09.080} les métaux, la terre & les blés ; les trois choses très importantes, l'urbanité, la musique, & l'art militaire, outre les différentes espèces de terrains propres à la culture : sur tout cela, ce livre fournit un grand nombre d'exemples précieux ; aussi ne doit-on pas seulement le lire & l'expliquer dans le palais des empereurs, mais encore dans les maisons des mandarins. Enfin tous ceux qui désirent de servir le prince, & de

Instructions sublimes et familières

gouverner le peuple, doivent se livrer à l'étude d'un pareil ouvrage. *Mong-tze* l'a dit : si le prince veut remplir les devoirs de prince, & le sujet ceux de sujet ; que l'un & l'autre imite *Iao, Chun*, & cela suffit. Ce grand homme uniquement occupé de l'idée d'imiter les sages, ne cesse de faire l'éloge de ces deux grands empereurs. Aussi m'efforçai-je avec crainte & circonspection, de me conformer à leur conduite dans le maniement des affaires d'État ; & je crois qu'il suffit pour cela de ne pas contrarier les intentions du ciel, qui a établi le prince, maître & chef du peuple pour le protéger.

Il disait :

Cong-tze pensait que la puissance des esprits est bien grande, puisqu'ils soumettent les hommes à les honorer, à se purifier, à jeûner, à se revêtir d'ornements, à leur offrir des dons & des sacrifices, p.09.081 les supposant tantôt au-dessus d'eux, tantôt à leur droite ou à leur gauche. Voilà ce que dit *Cong-tze*. Si je ne me trompe, le culte & la musique étant des choses visibles, & les âmes de nos ancêtres, & les esprits étant invisibles, l'intention de ceux qui les révèrent ainsi, n'est pas d'obtenir des prospérités ou d'éviter des malheurs, ils prétendent seulement conformer entièrement leur vie à la droiture & à la justice : car le sage, dans la pratique de la vertu, n'a point de base plus solide que le respect intérieur, qui étant, comme une pierre fondamentale, bien affermi dans son cœur, en écarte les passions & les vices. Si ce respect se répand au dehors, il écartera l'indolence & l'ennui ; si toutes vos pensées se rapportent à ce sentiment, toutes vos pensées vous conduiront à la justice. Si à chaque instant on a ce respect devant les yeux, on y aura aussi la droiture. Le sage, en quelque lieu qu'il soit, est toujours rempli de respect, parce qu'en quelque lieu qu'il soit, il est toujours dans la voie droite. Il est écrit dans le *Chi-king*,

« celui qui n'aura point eu à rougir de ses actions ici-bas, en sera glorieusement récompensé dans le ciel.

Instructions sublimes et familières

Ouen-ouang ayant servi avec respect & soumission l'Éternel sur la terre, a mérité par là de jouir dans le ciel d'une félicité parfaite. p.09.082

Il disait :

Que toute affaire, petite ou grande, devait être traitée avec la même attention. Un ancien a dit : quelque petite que soit la chose, il ne faut pas moins y veiller ; quelque étroite que soit la fente, il faut la boucher promptement : faisant entendre par là que les petites choses, si l'on n'y prend garde deviennent grandes, de même qu'une fente qu'on n'a pas eu soin de boucher, s'accroît insensiblement au point qu'il n'y a plus de remède.

Il disait :

Celui qui aime véritablement, regarde toutes choses comme ne faisant qu'un seul corps, parce que son cœur porté naturellement à aimer, rencontre souvent l'occasion de s'ouvrir. Sa compassion s'accroît & se multiplie, il considère le peuple comme ne faisant qu'un corps unique, & toutes choses comme un seul individu ; il n'y a point d'objet qui ne l'intéresse. Son cœur bon & facile, vole au-devant de ceux qui ont besoin de ses secours : s'il croit pouvoir être utile à quelqu'un, il en saisit les moyens avec avidité : il écarte avec le même empressement tout ce qui peut nuire aux autres. Quel que soit l'objet, grand ou petit, peu lui importe : il lui suffit de savoir que le cœur ne connaît point de bornes en aimant. Quand j'aurai p.09.083 employé toutes les forces de mon cœur, je les retrouverai toutes pour remplir mes devoirs.

Il disait :

L'homme qui sait aimer, aime tout : il aime tous les hommes, & chacun d'eux ; en un mot, il aime chaque chose, parce qu'il aime tout. Lorsqu'il est ému, il l'est profondément ; s'il se communique, c'est avec effusion. S'il est dans un poste éminent, il est chéri & révééré, chacun le

Instructions sublimes et familières

porte dans son cœur ; s'il est dans un rang ordinaire, tous cherchent son amitié. Il ne jouit point de la paix, ou de la tranquillité sans s'occuper de ceux qui souffrent ; le plaisir même ne saurait le distraire de ce sentiment. Comme il regarde toutes choses comme ne formant qu'un corps, si quelqu'un endure quelque souffrance, il croit l'endurer en sa propre personne ; & l'on peut dire alors avec vérité qu'il a atteint la perfection de l'amour.

Il disait :

Il n'est point d'hommes sans défaut ; mais il est bien rare d'en trouver qui reconnaissent leurs fautes, & les avouent avec ingénuité. Je ne suis pas de ce nombre. S'il m'arrive par inadvertance de reprendre quelqu'un injustement, sitôt que je m'en aperçois, p.09.084 je me hâte de reconnaître hautement ma faute, & ceux qui sont de service auprès de ma personne, touchés au fond de l'âme, n'entendent pas cet aveu tranquillement ; ils imaginent qu'il est sans plaisir ; mais celui qui a la force de reconnaître ses fautes, & d'en convenir, est bien supérieur au commun des hommes.

Il disait :

On trouve écrit dans le *Iu-chiu* :

« ne regardez point si la faute est grande, quand il s'agit de la pardonner.

Cong-tze dit :

« c'est un défaut que de ne pas se corriger de ses défauts.

Quel est l'homme, quel qu'il soit, qui n'ait point de défauts ? Mais s'il sait s'en corriger, ce changement produit en lui le renouvellement du cœur & la pratique de la vertu. C'est pour cela que l'homme qui corrige ses défauts, est réputé grand ; & en effet, s'il réprime ses penchants

Instructions sublimes et familières

vicieux, les fautes qu'il a commises, petites ou grandes, doivent toutes lui être pardonnées sans distinction.

Il disait :

Autrefois, avant que les rois *Ou-ouang*, *Tchang-ouang*, *Keng-ouang*, qui partageaient avec moi l'empire, se fussent révoltés, je proposai en présence des *régulos* & des grands de mon conseil, de transporter ailleurs la résidence des princes. Plusieurs furent de cet avis ; p.09.085 d'autres furent d'opinion contraire : & la chose demeura en suspens. Qu'on changeât leur résidence ou non, la révolte paraissait également à craindre. Quel parti prendre ? On se détermina au changement de demeure, & ils se révoltèrent. Alors le *tsong-tou* me présenta requête pour qu'on poursuivît selon toute la rigueur des lois, ceux qui dans le conseil avaient été d'avis de ce changement. Cela n'est pas convenable, répondis-je. Ceux qui ont été de ce sentiment n'ont opiné que d'après mon avis ; maintenant que nous voyons l'évènement, comment souffrirai-je que ma faute rejaillisse sur eux ? Tous les grands qui étaient présents, m'entendant parler ainsi, furent si attendris qu'ils ne purent s'empêcher de verser des larmes, & de m'applaudir intérieurement. Je me suis toujours défendu dans mes affaires privées, d'imputer mes fautes aux autres ; à plus forte raison dans une affaire d'État de cette conséquence, je ne devais pas souffrir qu'on fît rejaillir sur tous les grands la peine de mon imprudence.

Il disait :

Vous tous qui êtes frères, en quelque lieu que vous soyez, ayez le plus grand soin de purifier intérieurement votre cœur, & votre conduite sera sans reproche. L'homme dont l'intérieur est pur, fait éclater au dehors & dans toutes ses actions cette pureté précieuse. p.09.086 Si son extérieur ne l'annonce point, c'est que son cœur déjà servile perd peu à peu sa candeur & sa vertu.

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Lorsque dans ma jeunesse j'apprenais à tirer de l'arc, mes vieux maîtres ne me dirent jamais *bravo*, & ne me donnèrent jamais de louange. Tout le monde donnait des applaudissements à mon adresse, eux seuls m'en refusaient ; & je dois à cette sévérité les progrès que j'ai faits dans l'art de lancer les flèches soit à pied soit à cheval. Ne souffrez jamais, mes enfants, qu'on vous trompe par des louanges, & en se pliant à vos penchants. Il est de nécessité absolue de vous pénétrer fortement de cette maxime, quelque vertu que vous veuillez pratiquer, ou quelque talent que vous veuillez acquérir.

Il disait :

C'est un grand tort que de se parer d'une science qu'on n'a pas. Convien également de ton savoir & de ton ignorance, disait *Cong-tze*, j'en ai usé ainsi dès ma plus tendre enfance : toutes les fois que je rencontrais un vieillard, je l'interrogeais sur les choses passées, & tâchais de les graver dans ma mémoire ; jamais le désir de paraître instruit ne m'a fait manquer l'occasion d'interroger les autres. p.09.087

Il disait :

La science pénètre aisément dans un cœur libre ; si le cœur est plein, elle n'y peut trouver place. J'ai toujours été naturellement enclin à faire des questions, je suis convaincu qu'il n'y a point d'homme, quelque grossier qu'il soit, qui ne dise souvent des choses conformes en tout à la raison : aussi je ne mépriserais jamais cette espèce d'hommes. Je leur parlerai des choses qui seront à leur portée, j'écouterai leur réponses & ne les oublierai point. Me préserve le ciel de mépriser des connaissances que les autres pourraient me donner, sous prétexte que je les ai déjà, ou que je puis les acquérir par moi-même.

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Lorsque j'étais enfant, si je trouvais dans mes lectures un seul caractère que je n'entendisse pas clairement, j'en faisais la recherche la plus profonde, & je ne m'arrêtais qu'après l'avoir bien compris & gravé dans mon esprit. J'en usais ainsi non seulement pour mes lectures, mais plus encore quand il s'agissait du gouvernement de mon empire.

Il disait :

Dans la lecture des anciens auteurs, on doit considérer p.09.088 attentivement leur objet, leur intention, & comme on dit, viser au but. Si tu rencontres dans l'un de leurs livres un caractère ou un passage qui te paraisse s'en écarter, garde-toi bien de le noter, de l'effacer, de le commenter ; car on verrait par tes efforts que tu n'as pas compris le vrai sens du livre.

Il disait :

Celui qui s'adonne à la lecture a pour but principal de connaître ce qui est raisonnable & ce qui est vrai. Il a dans son cœur un point d'appui pour l'aider à distinguer le bien & le mal, ce qui est juste & ce qui ne l'est pas. S'il trouve une affaire difficile & douteuse, la raison lui apprend qu'il doit suivre les règles de l'équité ; que la chose ensuite tourne bien ou mal, il n'aura pas sujet de rougir. On lit dans le *Chou-king* :

« c'est en apprenant la doctrine des anciens qu'on apprend la vraie façon de se conduire.

Dans les livres des sages, chaque mot, chaque chose, renferme une doctrine sublime. Quand on lit quelque livre, il faut imprimer dans son cœur ce qu'on lit, & se l'appliquer à soi-même avec une sérieuse réflexion, disant, par exemple : cette maxime doit me servir de règle, cette autre de frein. On acquiert ainsi peu à peu la facilité de frapper droit au p.09.089 but dans les affaires qui surviennent, de sorte que sans

Instructions sublimes et familières

être obligé d'y réfléchir, on voit au premier coup d'œil la manière de les traiter & de s'en tirer.

Il disait :

« Se perfectionner de jour en jour est une grande vertu, dit l'*Y-king*. Celui qui dans l'étude avance chaque jour d'un pas, peut dire qu'il n'a pas perdu son temps & ses années.

Il n'y a point dans le monde de vertus ou d'arts dont les commencements n'aient leur difficulté ; si on en abandonne la pratique, n'espérant pas en acquérir la dix-millième partie, on n'en acquerra aucune pendant le cours de la vie. C'est pour cela que ceux qui s'adonnent à l'étude doivent regarder comme très important : 1° d'avoir une constante volonté de s'y appliquer : 2° de surmonter avec courage les difficultés qu'ils y trouveront : 3° de se fortifier de plus en plus au travail sans jamais se rebuter ; & il n'est point de science qu'ils ne puissent acquérir par ces moyens.

Il disait :

Cong-tze a écrit à son propre sujet,

« dès l'âge de quinze ans p.09.090 j'appliquai mon esprit à l'étude.

Ce très savant homme nous apprend par là qu'il n'a eu toute sa vie d'autre volonté que celle de s'instruire ; & que ne s'étant jamais ennuyé de l'étude, il est devenu ainsi un grand sage. Ceux des siècles passés ayant été des hommes comme nous, pourquoi laissant nos vains prétextes & nos préjugés, ne travaillerions-nous pas, ainsi qu'eux, à acquérir de la science ? Il est bien vrai que le désir d'apprendre est le premier degré qui conduit à la sagesse.

Il disait :

Instructions sublimes et familières

Cong-tze s'exprime ainsi :

« on doit avoir l'intention d'être vertueux.

L'intention n'est autre chose que l'habitude du cœur, il n'y a point de nature qui ne soit bonne en elle-même ; il n'y a donc point de cœur qui ne soit bon. Mais l'usage que l'on en fait est bon ou mauvais ; & c'est un point bien essentiel à considérer. *Fu-tze*, quoique doué par le ciel de la suprême sagesse, n'eut jamais, depuis l'âge de seize ans, d'autre passion que celle de se livrer à l'étude. La volonté est certainement le moyen le plus efficace pour parvenir à la vertu. Il n'y a point de sages parmi les anciens, qui n'aient commencé ainsi. Quelque éloigné que soit le but que la volonté se propose, elle y ^{p.09.091} arrive ; quelque résistance que lui oppose l'objet qu'elle veut pénétrer, elle trouvera les moyens de la vaincre. Si la volonté tend à la vertu, elle aura pour soutien la justice & la raison ; ni les passions de l'âme, ni les objets extérieurs ne pourront l'arrêter dans ses progrès. S'exerçant aux sciences & aux arts, sachant distinguer, suivant leur ordre, les choses plus ou moins importantes, embrassant étroitement la vertu, elle perfectionne le travail ; elle compose l'extérieur & l'intérieur de l'homme ; & comme elle consume tout le levain impur, elle conduit, sans qu'on s'en aperçoive, au comble de la sagesse & de la prudence.

Il disait :

Quiconque veut accomplir parfaitement la loi qui prescrit le respect dû à ses ancêtres, & contenter le cœur de son père & de sa mère, doit savoir d'abord qu'il ne suffit point de leur procurer les secours extérieurs, mais qu'il faut principalement se revêtir d'un cœur pur, & se conformer à la vertu & à la raison. C'est en cela que consiste le vrai respect filial.

Il disait :

Le livre nommé *Hiao-king* renferme, du commencement à la fin, la ^{p.09.092} vraie manière dont un fils doit honorer son père. Cette relation,

Instructions sublimes et familières

ayant été, dès l'origine des siècles, réputée la plus intime qui existe entre les hommes, elle est appelée avec vérité, invariable loi du ciel, devoir de la terre, instinct naturel pour l'homme même le plus grossier ; si on réfléchit à l'intention de *Cong-tze* en écrivant ce livre, on verra qu'il a espéré que les lettrés des siècles postérieurs, s'appliquant à ses préceptes & les mettant en pratique, cette saine doctrine promulguerait & établirait les bonnes mœurs partout où elle serait connue, cette intention accroît son mérite à mesure que les temps se reculent. Les étudiants doivent lire & pratiquer ses préceptes avec grande attention : s'ils en gardent soigneusement le souvenir dans leur cœur, ils ne manqueront jamais en rien à leurs devoirs.

Il disait :

Le sujet ou le fils qui désire dans la sincérité de son cœur de se conformer à l'esprit de son souverain ou de son père, & qui rapporte toutes ses actions à ce principe, réussira infailliblement à les combler de satisfaction. Il y a plusieurs années qu'étant allé avec ^{p.09.093} ma sage aïeule *Tae-hoang-tachen* rendre hommage au *miao* situé sur le sommet de la haute montagne *Tae*, le chemin étant très difficile, & jugeant qu'elle serait fatiguée en charriot, j'avais fait préparer un palanquin porté par huit personnes, & je la pressai d'en faire usage ; mais elle, naturellement remplie de bonté & de compassion, s'apercevant que les gens qui la portaient, peinaient infiniment, voulut aussitôt aller en charriot, malgré mes prières ; j'ordonnai alors que le palanquin suivît ; & quelque temps après, la voyant fatiguée, je l'exhortai à reprendre le palanquin, qu'elle croyait être resté au lieu où elle l'avait quitté, & le fis aussitôt approcher du charriot. Elle parut fort contente, & s'appuyant sur mes épaules, me fit beaucoup de caresses. Le charriot ou le palanquin, me dit-elle, me sont à peu près indifférents, mais je suis touchée sensiblement de l'attention que vous avez eue ; c'est une preuve de votre respect filial. Quiconque porte en son cœur un dévouement sincère

Instructions sublimes et familières

à son souverain & à son père & cherche à leur plaire dans toute sa conduite, y réussira indubitablement. p.09.094

Il disait :

Que l'économie est nécessaire, & que la propreté en est un des plus grands moyens. Il donnait pour exemple ses habits, sans tâches quoiqu'il les portât depuis longtemps, & exhortait ses sujets à l'imiter sur ce point.

Il disait :

Lao-tze avait coutume de dire :

« celui qui sait se contenter de ce qu'il a, est toujours riche.

Il disait encore :

« celui qui sait se contenter de ce qu'il a, ne rougira point de sa médiocrité : celui qui sait où il doit s'arrêter ne se trouvera jamais en péril, mais il vivra longtemps.

Il est pitoyable de voir les gens du monde endosser un vêtement de peau du prix de dix mille taels, comme s'ils ne savaient pas que les habits ne sont faits que pour se couvrir, & qu'une veste rapiécée, ou un manteau déchiré, cache souvent un cœur content. Il en est de même des comestibles ; ils sont faits pour rassasier la faim, & rien de plus. Il y a des gens qui mettent une somme considérable à des mets exquis : ils ignorent, les malheureux, que celui qui mange des mets communs dans un vase de bois, & boit dans unealebasse, p.09.095 passe ses jours plus gaiement qu'eux. Quand je réfléchis à ces choses, comme je sais me contenter de peu, quoique je sois empereur, il me suffit que mes vêtements soient faits pour ma taille. Quoique mes richesses ne soient bornées que par les quatre mers, je ne touche presque jamais dans mes repas ordinaires, aux viandes ni aux ragoûts qu'on me sert, excepté les plats que je distribue à mes grands, pour les honorer, & je ne fais point

Instructions sublimes et familières

d'effort pour agir ainsi : mon naturel est d'être sobre, & je vous exhorte tous à imiter mon économie.

Il disait :

J'ai entendu dire que lors de la dynastie des *Ming*, la dépense qu'on faisait dans le palais impérial était exorbitante. Les personnes qui habitaient dans la partie extérieure du palais, en faisaient aussi d'immenses. Le plus petit service, le plus petit travail qu'on faisait faire, coûtait des milliers de pièces d'or & d'argent. Aujourd'hui, d'après les calculs les plus exacts, il n'y a pas le même nombre de gens servant dans tous nos palais ensemble, qu'il y en avait alors dans le palais seul d'une *fei-pin* (C'est-à-dire, d'une des maîtresses de l'empereur). La paie & les vivres qu'on donne sous notre dynastie, aux soldats dans les p.09.096 provinces & au-dehors, approchent un peu de ce qui se pratiquait au temps des *Ming*. Quant au palais & aux jardins de l'intérieur, ce qu'il en coûte aujourd'hui pendant un an entier pour l'habillement & les autres dépenses, n'aurait pas alors suffi pour un mois. Ayant profondément réfléchi que le peuple serait grevé, si les gages des gens qu'on emploie étaient trop forts ou trop multipliés, j'ai ordonné & publié une réforme & une instruction claire & précise, d'après les règles & les principes économiques qui m'ont été transmis par mes ancêtres. Un ancien a dit :

« il est raisonnable d'élire un seul homme pour gouverner l'empire ; mais il n'est pas juste que tout l'empire soit sacrifié à la volonté & au caprice d'un seul homme.

Cette maxime est sage, & je n'oserai jamais y contrevenir.

Il disait :

Le bonnet de peau ou celui de soie doivent être regardés comme des habillements nobles, puisqu'ils couvrent la tête de l'homme. Cependant des gens du peuple, peu instruits, les mettent pêle-mêle avec des chausses ou des bottines : chose fort déraisonnable, & qui,

Instructions sublimes et familières

selon les anciennes coutumes des Mantcheoux, serait prise pour mauvais augure. p.09.097

Il disait :

Quiconque est empereur ainsi que moi & veut tenir en vigueur les lois & les ordonnances, doit les observer le premier ; alors personne n'osera les enfreindre. Par exemple : quoique de fumer du tabac ne soit pas une chose fort importante, on doit en défendre l'usage dans tous les lieux où il y a du charbon, ce que j'ai fait plusieurs fois. Je sais fumer tout comme un autre, & ne le cétais à personne, même étant tout petit, dans la maison de ma vieille nourrice ; mais je m'en suis abstenu depuis que je l'ai interdit aux autres. Comment exigerais-je qu'ils observassent mon ordonnance si je ne m'y soumettais pas moi-même ?

Il disait :

Yeu-tze avait coutume de dire :

« l'usage des cérémonies ennoblit l'amitié ; l'usage de nos premiers rois qui les ont pratiquées, en montre la sagesse. C'est à eux que les petites & les grandes doivent leur origine. S'il y en a quelqu'une qui, dans certaines circonstances, paraisse affectation, l'on s'en relâche un peu, & l'on traite amicalement avec son ami ; mais il serait mal fait de les retrancher totalement.

L'auteur croit, si je ne me trompe, que les p.09.098 cérémonies contiennent sévèrement l'homme dans ses devoirs. Lorsque l'ami ouvre avec confiance son cœur à son ami, si le devoir s'observe rigoureusement du supérieur à l'inférieur, de l'homme noble à celui qui ne l'est pas, on ne manquera point au respect. Si ensuite les ouvertures du cœur deviennent réciproques, on distinguera aisément la vertu & le vice, ainsi que les choses qui pourraient être avantageuses ou nuisibles.

Instructions sublimes et familières

De ces deux principes naissent les moyens de bien régler sa maison, de gouverner sagement un empire, & même de pacifier l'univers.

Il disait :

L'étude de la science ne consiste que dans les efforts que l'on fait pour conserver en soi les dons du Ciel, & bannir les passions de son cœur. Les dons du Ciel sont principalement cette bonté qu'il assigne à chaque être naissant. Les passions, postérieures à la naissance de l'homme, s'opposent à son penchant naturel au bien : excitées par les objets extérieurs, elles se traînent à la suite du cœur humain. Elles doivent à l'homme leur origine, mais elles n'ont point été créée avec lui. Ainsi, pour conserver en soi les dons du Ciel, il faut épurer son cœur & le pénétrer de sentiments vertueux ; à mesure qu'on p.09.099 redouble d'efforts, qu'on se repaît de ce céleste don, il s'accroît de plus en plus, & l'on parvient à vaincre entièrement ses passions.

Il disait :

Lors de la révolte des trois tyrans, j'étais toujours en action depuis le lever jusqu'au coucher du soleil ; & le cœur armé de courage, je me livrais aux affaires épineuses de cette guerre, affectant au-dehors l'oisiveté & le contentement. Je sortais tous les jours du palais pour aller tirer de l'arc à pied & à cheval, sur la montagne voisine, appelée *King-chan* ; tous mes soldats tartares étaient allés au-devant des tyrans ; & le peu qui restait près de moi, n'était composé que de vieillards & d'invalides. Pendant ce temps, quelqu'un jeta sur mon chemin un papier où était écrit :

« Les trois tyrans sont révoltés, les peuples *Chahar* viennent de se mutiner, tous les soldats marchent pour les combattre. Comment osez-vous, dans des circonstances aussi critiques & aussi périlleuses, sortir tous les jours & aller à *King-chan* ?

Instructions sublimes et familières

Telle était la teneur de la lettre anonyme. Quoiqu'elle fût bien capable de me troubler, je ne fis pas semblant de l'avoir lue, & je continuai à faire comme auparavant. Peu de temps après, les trois tyrans & les *Chahar* furent défaits & détruits par mes troupes. Si, dans cette occasion, j'avais montré de ^{p.09.100} la défiance ou de la crainte, le cœur de mes sujets se serait troublé, & il en serait peut-être arrivé quelque funeste accident. C'est assurément le Ciel qui m'a soutenu ; les esprits de mes ancêtres m'ayant ouvertement aidé & protégé, j'ai pu jusqu'à la fin conserver mon courage, & j'ai réussi dans cette grande entreprise. L'empire était réduit à la dernière extrémité, je lui ai rendu la tranquillité par ma conduite. Depuis les temps les plus reculés jusqu'à présent, peu de souverains, à mon âge, ont passé par des épreuves aussi rudes. Maintenant que la paix & la tranquillité règnent entre les quatre mers, toutes les fois que je pense à ces temps de calamités & à la position où je me trouvais alors, je ne puis m'empêcher d'en être saisi de frayeur. Il semble que cette parole d'un ancien sage, « en temps de paix, songe au temps du péril », ait été dite exprès pour moi.

Il disait :

Quoique la paix & la tranquillité règnent dans tout l'empire, il n'y a point d'heure, point de moment où je ne sois sur mes gardes, de crainte de quelque accident, & j'établis avec soin l'ordre dans les affaires publiques. J'avais terminé avec courage la grande affaire de la révolte des tyrans ; mais je ne laissais pas d'avoir encore des inquiétudes, ^{p.09.101} sachant que mes meilleures troupes étaient enveloppées à *Jong-hing*. Je n'en recevais aucune nouvelle ; & j'en fus si vivement affecté, que la couleur même de mon visage en fut altérée. Ayant fait assembler au conseil mes *régulos* & les grands, après qu'ils eurent dit leur avis, & qu'ils se furent retirés, *Pilictu*, chef des bannières, étant resté seul près de moi, me parla ainsi :

— En contemplant mon prince, je crois pouvoir augurer du changement de son visage, qu'il est intérieurement affligé de la

Instructions sublimes et familières

détresse actuelle. Réfléchissez, Seigneur : si nos soldats tartares se réunissent seulement au nombre de cinq cents, qui jamais pourra leur résister ? D'ici à peu de temps, il viendra de *Jong-hing* de bonnes nouvelles de nos troupes. Ignorez-vous, Seigneur, les hauts faits de vos aïeux *Tai-tsu* & *Tai-tsong* ? Moi qui suis votre sujet, je n'ai jamais entendu dire qu'à la guerre ils aient seulement froncé le sourcil : pourquoi donc vous consterner dans cette circonstance ? Vous vous rendez par cette faiblesse inférieur à vos ancêtres.

Je sentis qu'il avait raison ; en effet, peu de jours après, je reçus l'heureuse nouvelle que mes troupes victorieuses s'étaient emparées de *Jong-hing*. Cette épreuve m'a confirmé dans l'opinion de ne mépriser l'avis de personne, persuadé que chacun a son savoir. Je p.09.102 recommande toujours à mes grands de me dire tout uniment ce qu'ils pensent & ce qu'ils savent. Quand cela se trouve conforme à la raison, je les applaudis & leur promets d'en faire usage. *Pilictu*, le chef de mes bannières, était un homme non seulement brave, mais sincère & véridique.

Il disait :

On a remarqué depuis très longtemps qu'il était imprudent de se mettre sous un grand arbre durant un orage, quand il tonne, & j'en ai souvent vu arriver des accidents funestes ; souvenez-vous-en dans l'occasion.

Il disait :

Les gens du monde aiment leurs aises & haïssent tout ce qui les incommode. Pour moi, je suis convaincu que l'homme qui n'a jamais été privé des commodités de la vie, n'en peut pas sentir le prix ; s'il éprouve la plus petite gêne, il est incapable de la supporter. Il est écrit dans l'*Y-king* :

Instructions sublimes et familières

« Le chemin du ciel est simple & pur, mais le chemin du sage ne se fait qu'avec effort & persévérance.

On voit par là que les sages ont toujours regardé les privations comme une félicité, & les douceurs de la vie comme une infortune. p.09.103

Il disait :

On voit dans le monde des gens de toute espèce. Il y en a dont le naturel est si revêche qu'ils trouvent mal ce qu'on trouve bien, & qu'ils sont toujours d'un avis contraire à celui des autres. Il serait dangereux d'employer dans les affaires des gens de ce caractère quelque droits & sincères qu'ils paraissent au-dehors. C'est sûrement eux qu'un ancien a voulu désigner par ces paroles :

« Celui qui blâme ce qui doit être loué, & qui loue ce qui est digne de blâme, doit être réputé rebelle à la nature humaine, & certainement il ne prospérera pas.

Il disait :

« Renverser, dit un ancien, les premiers principes de la morale, & s'accommoder à celle du temps présent, est ce qui s'appelle maintenir les choses en équilibre.

Plusieurs lettrés des siècles passés ont blâmé cette proposition. Pour moi, je crois qu'il n'y a dans le monde qu'un seul & invariable principe pour pratiquer la vertu : il y a des choses qu'on peut changer suivant les circonstances, d'autres qui d'elles-mêmes changent & deviennent défectueuses. Si, selon les temps on distingue avec soin les choses importantes & celles qui ne le sont p.09.104 pas, en pesant soigneusement les inconvénients, & que l'on conserve toujours intact le premier principe de la vérité, alors on maintiendra vraiment l'équilibre ; mais est-ce le maintenir, que de renverser les choses, qui doivent être stables & invariables ?

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Les nobles peuvent supporter l'ennui d'être longtemps assis. Depuis le moment où je suis monté sur le trône jusqu'à présent, j'ai toujours travaillé avec les grands ou les lettrés, ou même causé avec vous en restant assis, le corps droit & ferme. Comme j'en ai pris l'habitude dans ma jeunesse, je puis en user ainsi dans toute circonstance. *Cong-tze* dit que :

« les choses auxquelles on s'est accoutumé dès son enfance, semblent avoir été attachées à notre nature par le Ciel ; & qu'on fait même sans réflexion celles dont on a pris l'habitude. Certainement cela est vrai.

Il disait :

Quand on voyage dans des campagnes désertes, il est nécessaire de chercher un lieu convenable pour se reposer ; dans l'été & dans l'automne où la pluie est à craindre, il faut choisir un endroit élevé ; p.09.105 il n'est pas prudent alors de se placer dans les lieux bas & près des rivières. En hiver & dans le printemps c'est du feu & du charbon qu'il faut se garder. Ce lieu de repos qu'on doit chercher, est une place à l'abri du vent, & où l'herbe est courte. Si la nécessité oblige de s'arrêter dans un endroit où l'herbe est épaisse, il faut avant la faire faucher. On ne doit point séjourner dans un endroit qu'on a déjà habité. Nous autres Tartares, avons toujours regardé comme de mauvais augure de camper deux fois dans le même lieu.

Il disait :

Il faut bien se garder aussi, dans un long voyage, de faire boire son cheval immédiatement après avoir fait plusieurs lieues, & lorsqu'il est en sueur. Cela serait moins important en automne : mais, dans le printemps quand même il ne serait pas en sueur, cela lui donnerait des maux qui lui resteraient toujours. Ressouvenez vous-en bien.

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Le ciel est porté à conserver son ouvrage. Le bonheur & la prospérité seront le partage de l'homme qui emploie toutes ses forces à faire le bien. Je me retrace souvent dans mes pensées les *régulos* & ^{p.09.106} les grands des temps les plus reculés, & ces soldats célèbres qui ont acquis tant de réputation à la guerre. Malgré leur valeur, comme ils n'ont point ménagé la vie des hommes, leurs enfants ont aussitôt dégénéré d'âge en âge, sont devenus presque stupides : tant il est vrai que l'amour de l'humanité en est le seul soutien.

Il disait :

L'homme ne doit rien négliger de ce qui peut contribuer à son contentement. Il y a des lieux dont la position offre en quelque sorte une perspective de bonheur, annonce de bons augures, & excite à la gaieté : il faut les rechercher de préférence : car la gaieté fait naître les bonnes pensées, & la mélancolie produit souvent les mauvaises. Un ancien disait à ce sujet :

« Lorsqu'un homme conçoit une bonne pensée, quoiqu'il ne l'ait pas encore mise en pratique, un bon esprit s'attache aussitôt à lui. De même un mauvais génie s'attache sur-le-champ à l'homme qui conçoit une mauvaise pensée. Cette doctrine est d'une grande importance.

Il disait :

La moindre pensée du cœur humain, qui n'est pas conforme à la raison qui lui a été donnée par le Ciel, est vicieuse : ainsi le cœur, ^{p.09.107} pour peu qu'il laisse d'accès aux passions, doit être regardé comme corrompu ; & pour le déclarer tel, il ne faut pas attendre qu'entraîné par les objets extérieurs, il s'abandonne sans frein à tous les vices : pour peu qu'il entre de passion dans le cœur, il est perdu. C'est abandonner son cœur, que de

Instructions sublimes et familières

souffrir qu'il se livre à une passion vicieuse, & ce cœur abandonné est bientôt la proie des passions désordonnées. Le cœur qui ne se rendra pas esclave des sens, sera seul vertueux & tranquille. *Mong-tze* disait : les yeux & les oreilles qui ne sont pas accompagnés de la faculté de penser, se laissent surprendre aux objets extérieurs, dès que les objets propres à donner du jeu au pouvoir que les sens ont sur l'âme, viennent à les frapper. La faculté du cœur est la pensée. L'homme a reçu ce don céleste, & par lui le suprême pouvoir du cœur, auquel est assujetti celui des sens, qui ne pourront jamais le subjuguier sans son consentement.

Il disait :

Dans le *Ta-hio* & le *Tchong-yong* ¹, toute la doctrine se réduit au p.09.108 précepte de se respecter soi-même : c'est la chose la plus importante pour acquérir la sagesse. Nos sages modernes, paraphrasant le passage de ces livres, disent : *quelque caché que tu sois dans ta maison, ne trompes jamais les autres ni toi-même*. Cette expression, *caché dans ta maison*, a ici deux significations, on entend par l'une, un homme qui étant seul n'a point de témoins de ses actions, l'autre porte sur les replis intérieurs du cœur. Personne ne peut voir un homme qui est seul dans sa maison. De même qui peut connaître les secrètes pensées du cœur ? Lorsque le sage est seul avec lui-même, il se dit : dans ce moment même on me regarde & on m'observe rigoureusement ; aussi se conduit-il avec crainte & tremblement : il est pénétré de ce respect, & s'il parle, c'est toujours avec sincérité. Un tel homme n'aura jamais à rougir de ses actions, & il mérite d'être réputé droit & sage.

Il disait :

Si les princes élèvent leurs enfants avec sévérité, tout ira bien. Quelquefois des enfants de *régulos* ou de comtes, soit parce qu'ils ont

¹ Nous avons imprimé les traduction de ces deux célèbres écrits chinois, dans le tome premier de ces Mémoires.

Instructions sublimes et familières

perdu leurs pères & leurs mères, soit parce qu'ils se trouvent fils uniques, sont soignés, caressés & nourris délicatement. Avec quelle adresse les gens qui les servent, ne cherchent-ils pas à les séduire ? Avec quel art ils s'empressent de leur procurer des plaisirs ! p.09.109
L'enfant grandit & devient homme fait, alors s'il n'est pas devenu niais, stupide, d'un esprit obtus, il s'abandonnera suivant son caprice à tous les vices. Il y en a beaucoup comme cela ; ce n'est pas aimer ses enfants que les élever ainsi, c'est vouloir en faire de mauvais sujets ; Vous devez graver cela bien fortement dans votre cœur.

Il disait :

Quoiqu'on doive honorer dans tous les hommes la vertu & les talents, on doit cependant les distinguer du plus au moins. Il est à sa place de dire d'un grand, employé dans un poste éminent, qu'il est droit & désintéressé, & d'en parler avec éloge ; mais ces termes ne seraient point convenables en parlant d'un homme de basse extraction. Si quelquefois je m'informe de la conduite d'un de mes gardes ou d'un autre soldat, les *Sia* ¹ qui m'accompagnent me répondent : « c'est un homme grave, plein de droiture. » Cela ne peut convenir à un soldat ; ces termes de droiture ne doivent s'employer qu'en parlant d'un homme en place ; lorsqu'on parle d'un soldat, qu'on dise qu'il est docile & fidèle : & cela suffit.

Il disait :

Vous devez veiller avec grande attention sur vos inférieurs. On p.09.110 ne doit point ajouter foi aux paroles des domestiques & des gens serviles. Il faut surtout empêcher qu'ils ne se mêlent des affaires qui ne sont pas de leur district ; car s'il s'en rencontre dont ils puissent tirer quelque profit, ils ne pensent qu'à leur avantage personnel, & s'embarrassent fort peu de nuire à vos intérêts ou à votre réputation : il ne faut donc pas passer un jour sans veiller sur leur conduite.

¹ Gentilshommes de la chambre de l'empereur.

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Celui dont l'intention est droite, peut être assuré d'être protégé & récompensé par le ciel. Nous qui chaque jour prenons en nos mains le chapelet de *Fo*, & en parcourons les grains en priant, joignons à cette action l'intention de bien faire ; si nous n'avions cette résolution, à quoi nous servirait de prendre le chapelet de *Fo* ?

Il disait :

Les hommes aujourd'hui nomment purification, l'abstinence des viandes : je ne sais si les anciens l'observaient. Dans l'*Y-king*, *Hi-tzu* dit qu'il fit connaître sa vertu *en se purifiant & s'abstenant* d'une manière supérieure. *Se purifier* veut dire ici, régler les p.09.111 affections de son cœur & en bannir tous désordres. *S'abstenir* n'est autre chose que réprimer les pensées de son cœur qui seraient contraires aux lois & à la vertu. Les anciens ne passaient pas un jour sans se purifier & s'abstenir ainsi. Présentement les hommes observent le jeûne de certains jours & ne se comportent pas comme les anciens. Le jeûne, de quelque façon qu'on entende ce mot, est véritablement une bonne œuvre : mais je ne sais si les jeûneurs modernes y joignent l'intention sérieuse de réformer leur cœur, comme faisaient les anciens.

Il disait :

Il y a des gens qui n'aperçoivent jamais les bonnes qualités des autres, qui remarquent leurs vices, leurs moindres défauts, & qui se réjouissent des malheurs & des humiliations d'autrui : ce sont des fous qui semblent faits au rebours des autres hommes. Gardez-vous avec soin de les imiter.

Il disait :

Dans les commencements de notre dynastie, lorsque quelqu'un était attaqué de la petite vérole, on usait de mille précautions, & p.09.112

Instructions sublimes et familières

craignait beaucoup. Le moyen de l'inoculer s'étant trouvé sous mon règne, je l'employai pour vous, mes fils, mes filles & vos enfants, & vous eûtes la petite vérole la plus heureuse. Les quarante-neuf bannières des *Mongous*, & jusqu'aux *régulos* des peuples Calcas, ont fait usage de l'inoculation & tous ont été parfaitement guéris. Dans les premiers temps que j'en fis faire l'épreuve sur une ou deux personnes, les vieilles femmes me taxaient d'extravagance & se déchaînaient contre l'inoculation ; le courage que j'ai eu de la faire pratiquer, a sauvé la vie & la santé à des millions d'hommes, & c'est une chose bien importante dont je m'applaudis infiniment.

(La phrase suivante n'est pas dans le texte chinois, mais dans le texte tartare ; Je l'ai traduite ici, parce qu'elle est plus conforme à l'esprit de *Kam-hi*.)

Les vieillards regardaient comme une précaution nécessaire de ne point aller dans les maisons où était la petite vérole ; ils n'osaient même en proférer le nom ; ils s'abstenaient de beaucoup d'expressions qu'ils regardaient comme de mauvais augure : à présent on ne fait plus aucun cas de tout cela.

Il disait :

Un seul mouvement du cœur de l'homme, produit à l'instant la p.09.113 pensée. Celui qui dans cet instant s'apercevant qu'elle n'est pas conforme à la droite raison, la réprimera, ne se sera point écarté de la vertu. Il est écrit dans le *Chou-king* :

« Le sage même deviendra vicieux, s'il ne met pas un frein à ses pensées. L'homme vicieux qui saura les contenir deviendra bientôt un sage.

Si on examine sévèrement avec tranquillité ses pensées, au moment même qu'elles naissent, on n'aura jamais à rougir devant ses supérieurs ni ses inférieurs, on doit véritablement y employer toutes ses forces. Les anciens pour bien régler leurs cœurs étaient toujours en garde contre leurs pensées. Ils les rectifiaient à mesure qu'elles se formaient ; & ils

Instructions sublimes et familières

sont parvenus par ce moyen, sans grands efforts, à acquérir un grand mérite.

Il disait :

L'homme sage & prudent n'est pas tel à sa naissance, mais il le devient par les soins qu'il apporte à se perfectionner. Il devient homme de bien en prenant sa conscience pour guide, d'homme de bien il devient sage, de sage enfin il parvient à être saint, p.09.114 c'est-à-dire, supérieur à tous en tout genre. La différence de ces rares degrés vient du plus ou moins de forces qu'il emploie pour y parvenir. *Mong-tze* dit avec raison, qu'enfin l'amour s'accroît par l'habitude. Ainsi quiconque désire acquérir la vertu, doit indispensablement s'appliquer à en contracter l'habitude, s'exercer sans cesse à en pratiquer les actes dans toute leur étendue, & y rapporter universellement toutes ses actions : si jusqu'à la mort, il n'abandonne pas son entreprise, il acquerra chaque jour un degré de perfection. Pour arriver au plus haut point de la perfection, il ne faut pas s'arrêter un moment ; l'exercice continu aidera les progrès ; ses lumières augmenteront de plus en plus ; & de vertus en vertus, ses mérites deviendront infinis.

Il disait :

Je ne me suis jamais accoutumé à boire du vin ni de l'eau-de-vie, quoique j'aie assez de plaisir à en boire. Après mon dîner, ou les jours de cérémonie, si je me trouve à quelque festin, j'en mets seulement sur le bord de mes lèvres, ce qui fait qu'on peut dire vraiment que je n'en bois pas. Le trop grand usage du vin trouble tellement les p.09.115 idées, qu'il rend souvent stupide & insensé, ou il occasionne des maladies & d'autres accidents. Il est constant qu'il ne peut procurer aucun avantage ; & c'est pour cela que *Yu-ouang*, de la dynastie des *Hia*, avait défendu rigoureusement que l'on fit aucuns vins agréables.

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Si on veut examiner comment l'usage du vin s'est introduit, on verra qu'on ne s'en servait que pour sacrifier aux esprits, pour ranimer les vieillards, pour faire honneur à ses hôtes, & communiquer réciproquement la gaieté & le contentement. On doit, non s'en interdire absolument l'usage, mais ne pas tomber dans l'ivresse, distinguer les moments, & éviter la perte du temps. Les anciens empereurs avaient établi quelques cérémonies où il était permis de boire du vin. Lorsqu'un prince traversait les États d'un autre prince, le maître des cérémonies assistait à leur entrevue, afin d'examiner s'ils se rendaient mutuellement les égards convenus pour le salut, la préséance, &c. Pendant ce temps un autre mandarin comptait les verres de vin que buvaient les princes ; ils étaient limités à trois, & aucuns n'osaient passer ce nombre. Hélas ! aujourd'hui les hommes boivent ^{p.09.116} jusque dans l'ivresse même, & ne s'arrêtent que par l'impossibilité de boire davantage. C'est bien souvent par cette cause que les enfants & les frères cadets des maisons opulentes ruinent leur famille, dissipent leurs patrimoines, & contractent des maladies & des infirmités habituelles. Les pauvres, les ouvriers, ont à peine gagné quelque argent, qu'ils achètent aussitôt du vin, s'enivrent, & finissent par tomber dans la plus affreuse misère. Dans un livre de la dynastie des *Tcheou*, un édit contre le vin s'exprime ainsi :

« si nos peuples ont à présent un esprit de rébellion & de tumulte ; s'ils ont perdu prodigieusement de leurs vertus & de leurs principes : on doit en attribuer la cause à l'effet du vin.

Il disait :

Tous les hommes ont l'idée de la raison & de l'équité gravée au fond de leur cœur. Il n'y en a aucun qui fasse le mal pour le plaisir de le faire, ou, s'il y en a, il ne s'en trouvera pas deux sur cent ; encore sera-ce par quelque cause particulière : soit que s'abandonnant à leur façon de penser ils se conduisent suivant leurs caprices, soit que se livrant à

Instructions sublimes et familières

l'excès du vin ils commettent dans l'ivresse des actions p.09.117 répréhensibles. Ceux qui se fient sur leur propre force savent les moyens de se sauver du danger ; mais les ivrognes, dans la chaleur du vin, ne connaissent pas la crainte. Cette intrépidité n'est pas dans l'homme : c'est le vin qui la lui donne ; aussi les anciens rois & les sages en ont-ils toujours proscrit l'usage. Les personnes accoutumées à boire avec excès, corrompant leur cœur, finissent par perdre l'usage de la raison, & s'abrutissent tout à fait. On ne saurait s'affliger assez des déplorables effets du vin : c'est pourquoi je vous ai exhortés à fuir ces excès nuisibles à nous-mêmes & à nos mœurs.

Il disait :

On doit considérer les boissons & les aliments comme des choses importantes à la santé ; surtout l'espèce d'eau dont on fait usage. J'ai observé dans mes voyages, après avoir pesé les différentes sortes d'eau, que la plus pesante était la meilleure. Quand j'étais obligé de séjourner dans des endroits où l'eau n'était pas bonne, je la faisais bouillir, & prenant la vapeur mêlée avec du thé, je la buvais ainsi distillée. *Tepsumtampa* ¹ *Coutouctou*, avait bu ainsi pendant plusieurs années la vapeur de l'eau qu'on faisait bouillir exprès. p.09.118

Il disait :

J'avais coutume d'aller passer les étés à *Cara*, ville de Tartarie, pour éviter les grandes chaleurs, & je m'amusais souvent à me promener sur les bords du fleuve *Geho*, & à y pêcher. Si j'apercevais parmi les *Sia* ou les autres personnes de ma suite, des jeunes gens qui ne savaient pas nager, je craignais pour eux & ne les perdais pas de vue : aussi ai-je fait apprendre à nager à mes fils de fort bonne heure ; & quand ils ne nageraient pas bien, ils en sauraient toujours plus que les autres. Ainsi quand vous vous promenez en bateau ou près des rivières, je ne suis

¹ Ce nom signifie chef des lamas.

Instructions sublimes et familières

point en peine de vous. Quelque peu important que soit l'art qu'on apprend, il est toujours utile & avantageux. Les vieillards de notre dynastie disaient avec beaucoup de vérité : « un grain de talent ou d'art, porte toujours profit à celui qui le possède. »

Il disait :

Le bas peuple & les eunuques ont l'habitude d'injurier les gens à qui ils parlent, & n'ouvrent pas la bouche sans proférer un jurement. Nous autres souverains trouvons ces termes très indécents. Si mes domestiques commettent des fautes légères, je les en reprends moi-même ; si elles sont graves, j'ordonne qu'on les châtie. A quoi servirait de les ^{p.09.119} injurier & de s'exposer à se servir, sans y penser, de termes malhonnêtes ? Si vous avez du sens, ressouvenez-vous bien de cet avertissement.

Il disait :

Il n'est pas au pouvoir de l'homme, quel qu'il soit, d'aimer ou de haïr ; mais la vertu consiste à se rendre maître de ses passions. S'il aime le bien & hait le mal, son cœur ne sera jamais séduit : il laissera apercevoir son caractère dans la gaieté comme dans la colère : il peut au milieu des plaisirs lui arriver des occasions de se mettre en colère ; de même qu'étant en colère il peut lui survenir des raisons de se réjouir. C'est pour cela qu'il est dit dans le *Ta-hio*, il est difficile à qui que ce soit de s'affliger, se mettre en colère, aimer & se réjouir suivant la droite raison & comme il convient ; & cela est très vrai.

Il disait :

Tout homme jeune ou vieux, sans distinction, doit en ce monde être à tout moment sur ses gardes & dans la crainte. *Cong-tze* dit :

Instructions sublimes et familières

« le sage craint les grands, il craint de s'écarter de l'attention qu'il doit aux ordres du Ciel.

Ce grand homme se sert de ces termes, *crainte* & *attention* : si en tout temps & en tout lieu nous conservons cette crainte & cette attention, non seulement nous n'offenserons ^{p.09.120} pas nos ancêtres & nos supérieurs, mais nous ne manquerons même pas à nos amis ; de plus l'un & l'autre seront utiles à notre santé : l'expérience nous fait voir des gens parvenus à un âge très avancé, parce qu'ils n'ont point perdu de vue cette attention & cette crainte ; ils s'interdisaient de l'excès d'aliments & de boisson, & n'auraient jamais outrepassé la quantité qu'ils s'étaient prescrite. S'ils apportaient ces soins aux choses indépendantes des affaires publiques, on peut juger quelle devait être la crainte & l'attention avec lesquelles ils s'acquittaient de leurs devoirs.

Il disait :

Les paroles & les préceptes des anciens sages sont tous écrits dans les livres classiques ; leurs actions de vertu sont consacrées par l'histoire : qu'on ouvre ces livres, on y trouvera sur-le-champ des choses utiles. Quoique vous ayez toujours beaucoup lu, que vous ayez enseigné à vos frères cadets & à vos enfants, vous devez regarder les livres classiques comme les seuls nécessaires. La poésie & l'élégance de la composition conviennent à un homme lettré ; mais si vous vous familiarisez avec les livres classiques & d'histoire, vous vous trouverez insensiblement en état de faire l'un & l'autre. ^{p.09.121} Gardez-vous de permettre à vos enfants la lecture des romans : ceux qui sont manuscrits ou ceux qui sont imprimés ne contiennent pas l'ombre de la vérité ; s'ils les lisent, & qu'ils les prennent pour vrais, ils voudront follement les imiter, & ils ne comprendront point les comparaisons, les allusions, que l'auteur a eu dessein de faire. Ce que je vous dis là est très important pour l'instruction de vos enfants ; faites-y grande attention & souvenez-vous-en bien.

Instructions sublimes et familières

Il disait :

La doctrine contenue dans le *Chi-king* nous vient de tradition très ancienne. L'empereur de la dynastie *Yu*, fit surintendant de la musique un nommé *Quei*, & voulant qu'il instruisît les enfants des princes & des grands, il lui dit de leur rendre ses pensées en vers : sans doute parce que les vers se gravent plus aisément dans la mémoire. *Fu-tze* en ayant retranché une partie, en forma un recueil de 300 pages ou chapitres, y joignit une introduction & des notes, & pour ainsi parler, embellit cet ouvrage des plus agréables couleurs. La partie des vers prise des chansons qu'on avait coutume de chanter dans les châteaux & dans les chemins publics, il l'appela *Fong* ; celle qu'on chantait en chœur dans le palais impérial, il la nomma *Ya* ; & donna le nom de *Song* à celle qu'on chantait durant les sacrifices, dans les temples du Ciel p.09.122 & dans les *miao* des ancêtres. Ces vers contenant la louange & le blâme, semblent un miroir, où l'on aperçoit le bien & le mal de ces temps reculés. En observant la justesse, ensuite les défauts de ces vers, on peut distinguer l'accroissement & la décadence des arts. On verra comment on chantait en élevant les offrandes, on jouait de la flûte en les abaissant, on unissait les voix aux instruments quand on commençait les éloges. Les vertus de nos ancêtres paraissaient alors dans leur plus grande splendeur. Mille ans encore après, au moyen des paroles qui nous font connaître le cœur & l'intention de nos aïeux, on peut en quelque sorte les reproduire au monde, examiner leurs actions chacune en particulier, & déplorer leur perte. Ceux qu'on appelle de la secte de *Fu-tze*, dans leurs introductions ou discours panégyriques, louent par-dessus tout le *Chi-king*. Par exemple : le *Ta-hio*, le *Tchong-yong*, le *Hiao-king*, à chaque page & d'un bout à l'autre rapportent des morceaux du *Chi-king*, & en parlent avec éloge & tendresse. On voit par là que les anciens ne pouvaient se détacher un moment de ce livre. Je pense souvent à l'instruction donnée par *Pé-ju* en traversant le palais impérial.

Instructions sublimes et familières

— Pourquoi n'enseignez-vous pas à vos enfants la doctrine du *Chi-king* ?

Je ne puis me lasser ^{p.09.123} de répéter à ceux dont le génie est enclin à l'étude, que celle du *Chi-king* est de la plus grande importance.

Il disait :

Le livre nommé *Li-ki* est d'un grand prix, & contient les moyens de conserver la gravité & de composer son maintien. On peut même dire qu'il renferme la source des grandes actions, le principe de l'heureuse réforme des mœurs du peuple. Ce livre présente environ trois cents espèces de coutumes. Les cérémonies extérieures qu'il prescrit montent à trois mille : les grandes sont : la manière de porter le bonnet, de contracter les mariages, de s'habiller de deuil, de sacrifier, d'incliner la tête jusqu'à terre par respect, de régler les fiançailles, de décocher les flèches, & d'ordonner les festins ; les petites donnent la manière de courber les flancs & d'élever les mains pour saluer ses égaux, de céder le pas, d'avancer, de reculer, de boire, de manger, de se lever en pied & de s'asseoir. L'observation de ces règles fait distinguer parfaitement le souverain, le sujet, le supérieur & l'inférieur, le mari & la femme, les domestiques & les étrangers. Le père & le fils, le frère aîné & le cadet, les parents & les alliés, vivent dans une harmonie parfaite en s'y conformant. C'est de là qu'on a dit :

« Si l'on observe le cérémonial dans la conduite ^{p.09.124} & dans les actions, la vertu que le Ciel exige de l'homme est parvenue à sa perfection. Si l'on observe ces règles & ces usages dans la conduite des affaires publiques, on peut réputer excellent & accompli le gouvernement du souverain.

Le *Li-ki* a été fait & donné à la postérité par treize hommes de mérite, mais les plus renommés sont *Tai-te* & *Tai-cheng*. Ce dernier a mis au jour quarante-neuf chapitres, & ceux-là s'appellent par excellence le sublime *Li-ki*. Sous la dynastie des *Han*, différents lettrés ont inséré dans

Instructions sublimes et familières

ce livre, de leur propre mouvement, quarante-sept autres chapitres, où ils n'ont fait que rassembler & nous transmettre les opinions des plus savantes écoles. Cette partie est intéressante aussi pour la direction du corps & du cœur humain. Après avoir bien appris les autres livres classiques, vous ne pouvez vous dispenser d'apprendre aussi le *Li-ki*. *Cong-tze* a dit :

« celui qui n'étudiera pas le *Li-ki*, ne pourra jamais parvenir à rien il est donc nécessaire d'y apporter beaucoup d'application.

Il disait :

Quoiqu'il ne convienne pas à nous qui sommes maître de l'empire, d'user de trop de sévérité envers nos domestiques, il ne serait p.09.125 pas bon de leur montrer trop d'indulgence & de familiarité. Si l'un d'eux commet quelque faute qui soit pardonnable, il faut la lui pardonner aussitôt ; si la faute doit être punie, il faut corriger celui qui l'a commise, en le châtiant à l'instant même. Le maître ne doit point conserver de rancune contre celui qui a failli. Si on ne punit pas le coupable sur le fait, mais qu'on l'injurie & lui marque du mépris, cette basse espèce devient trop inquiète, & il en peut résulter pour nous de funestes accidents. Cet avertissement est important pour mettre l'ordre dans votre domestique : imprimez-le bien dans votre esprit.

Il disait :

Cong-tze observe que

« les femmes & les esclaves sont les plus difficiles à gouverner ; si on les traite avec affection, ils cessent d'être soumis ; si on les regarde avec indifférence, ils s'en plaignent.

Cela est très vrai. Je m'arrêtais quelquefois dans l'intérieur de mon palais & de mes jardins à regarder quelques-uns de mes esclaves attentifs à remplir leurs fonctions : pour peu que je les récompensasse ou que je

Instructions sublimes et familières

leur donnasse des louanges, ils s'en enorgueillissaient aussitôt, ils devenaient insolents & perdaient peu après cette activité, cette attention que j'avais remarquées en eux. Si au contraire ^{p.09.126} on traite toujours avec hauteur cette sorte de gens, ils s'en plaignent amèrement en secret : il faudrait que les esclaves & les domestiques méditassent profondément ce qu'ont dit à ce sujet les anciens sages.

Il disait :

Les eunuques ne sont dans le palais que pour servir, arroser, balayer & exercer de semblables emplois ; ils ne doivent jamais se mêler en rien des affaires du dehors. Je ne permets pas à mes eunuques de sortir du palais à leur volonté ; s'ils me demandent quelque congé, je le leur accorde au lever du soleil, en exigeant qu'ils soient rentrés le soir. Les eunuques qui sont souvent près de moi, & que leur service approche le plus de ma personne, m'entendent dans ma chambre, rire, badiner, quelquefois même avec eux ; mais au dehors, jamais je n'ai dit devant eux un seul mot des affaires publiques.

Il disait :

Il est écrit dans le livre de l'art militaire :

« le devoir du général est de faire le premier ce qu'il commande à ses soldats.

Dans les temps passés, les peuples *Caltan* faisant semblant de suivre la nation des *Caltas*, étaient entrés sur nos frontières. Désirant de maintenir ^{p.09.127} la tranquillité parmi les *Mongous*, je formai six détachements, que je fis passer par cinq chemins différents, & marchai au milieu avec le gros de l'armée. Tous les jours je me mettais en marche de grand matin ; à la moitié du jour l'armée s'arrêtait. Comme je craignais beaucoup que cette armée nombreuse ne manquât de vivres ou d'autres choses nécessaires, quand elle serait plus avancée & sur le point de combattre, j'avais ordonné à tous les capitaines de chaque quartier, qu'on ne mangeât qu'une fois par

Instructions sublimes et familières

jour, & je ne faisais moi-même qu'un repas. Avant qu'on dressât les tentes, j'envoyais, sans y manquer, reconnaître les endroits où il y avait de l'herbe & de l'eau : si nous étions forcés d'arrêter dans un lieu où il n'y en eût pas, nous faisons creuser des puits & chercher des sources, afin que ce double secours réuni suffît aux soldats & aux chevaux. Nous trouvant un jour dans un lieu sans eau, il jaillit tout à coup une source dont nous amenâmes l'eau de la distance de plusieurs stades ; & elle ne s'épuisa point, quoique nos gens & nos bêtes en fissent grande consommation. Lorsque nous fûmes arrivés au fleuve *Kerulen*, je pris avec moi, mes *Cha* (ou gardes du corps) & les gens les plus déterminés, & je marchai droit aux ennemis, les meilleures troupes de l'armée me suivant de près. Les détachements arrivèrent ^{p.09.128} successivement par divers chemins ; & les *Caltan* apprenant que je marchais moi-même en personne à la tête d'une puissante armée, perdirent courage, comme si j'étais descendu du ciel, & prirent la fuite. Mais ayant suivi le chemin du couchant, à peine parvenus à un lieu appelé *Thcao-moto*, ils rencontrèrent un détachement de mes troupes ; & obligés de livrer combat, ils essuyèrent une sanglante défaite. J'acquis la réputation d'un grand général : ma gloire fut de m'être trouvé d'accord avec les volontés du Ciel ; ainsi il n'est point étonnant qu'il jaillît une source nouvelle dans un endroit où il n'y avait point d'eau ¹, les montagnes & les fleuves voulurent concourir à cette merveille. De ce nombre prodigieux de capitaines, de soldats, de chevaux, pas un seul ne souffrit de la disette. Dans l'espace de trois mois, je remportai une victoire complète, mes soldats s'en retournèrent en chantant leur victoire, & je mis fin à une si glorieuse entreprise.

Il disait :

Il faut accoutumer les soldats non au repos & aux commodités mais à la peine & à la fatigue. Il faut les exercer sans cesse à l'art militaire : par

¹ Les Chinois ni les Tartares ne croient point à ce miracle : ils savent qu'il fut alors raconté à *Cam-hi* par flatterie. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

exemple, à ce qu'ils gardent l'ordre & connaissent ^{p.09.129} bien leurs files en s'avancant & entrant dans le camp ennemi. *Quan-tze* dit :

« quand il fait jour chacun peut se connaître ; mais la nuit on ne peut, qu'au son de la voix seulement, distinguer sans se tromper l'ami de l'ennemi.

Si on se conforme à ces principes, on vaincra certainement, & on s'emparera des postes ou des villes qu'on aura tenté de prendre. Il faut alors non seulement être courageux, mais connaître les bons moments & saisir les occasions favorables. C'est aimer les soldats que de les accoutumer à la peine ; & cela ne se doit pas dire seulement des capitaines & des soldats, mais aussi du peuple. On lit dans le *Quo-ju* :

« Si on fait travailler le peuple, & qu'on l'habitue à une vie dure, il pensera & réfléchira sur lui-même, & alors il réprimera les affections de son cœur ; si on l'abandonne au repos & à l'aisance, il se livrera à la débauche & perdra jusqu'à l'idée du bien. Les habitants des terrains gras & fertiles n'ont ordinairement nul talent & sont vicieux, parce qu'ils sont oisifs ; les cultivateurs des campagnes ingrates & stériles sont au contraire presque tous de bonnes mœurs, parce qu'ils sont accoutumés à une vie dure & pénible. ^{p.09.130}

Il disait :

Accompagnant l'empereur par-delà les frontières, nous sommes accoutumés à boire de l'eau des rivières sans en être incommodés ; peut-être en concluez-vous qu'on en peut boire également sans danger dans d'autres temps. Je vous avertis donc qu'il faut s'en abstenir, lorsque dans l'été la neige convertie en eau s'écoule des montagnes : elle donne souvent des maladies à ceux qui en boivent dans cette saison ; mais on peut en user sans danger, lorsque des pluies abondantes ont nettoyé les montagnes & en ont enlevé toutes les saletés nuisibles.

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Chaque année sortant de ma capitale pour me promener, les habitants des villes ou des terres où j'arrivais venaient au-devant de moi, & m'offraient des herbes assez bien préparées & accommodées : je les acceptais & j'en mangeais avec plaisir. Ceux qui comme moi sont d'un âge un peu avancé, ont coutume de ne manger qu'avec modération des viandes & des mets trop substantiels ; ils préfèrent les herbages & les légumes, & ils en retirent de grands avantages pour leur santé. Les laboureurs & les paysans, quoique décrépits, se p.09.131 maintiennent forts & robustes ; & cela provient de ce qu'ils ne se nourrissent que d'herbes ou d'autres aliments légers.

Il disait :

On lit dans l'histoire de la dynastie des *Song*, que l'empereur *Chao-tsong* allait quatre fois par mois rendre hommage à l'impératrice *Tai-chang-hoang*, sa mère ; & les écrivains lui en donnent beaucoup de louanges. L'empereur *Chao-tsong* remplissait mieux qu'un autre, envers sa mère, les devoirs d'un fils respectueux. A dire vrai cependant, il aurait dû aller la voir dans ses moments de loisir, assister à ses dîners, & ne pas fixer le nombre & les jours de semblables visites. J'ai rendu des devoirs à mon aïeule *Hoang-tai-heu*, pendant cinquante ans & plus ; je lui ai rendu dans le palais toutes sortes d'hommages ; & comme l'amour maternel & filial a été imprimé en nous par le Ciel même, s'il me survenait quelque affaire, j'allais la trouver deux ou trois fois dans le même jour, & conférais avec elle. Si je n'avais pas besoin de la consulter, j'étais un jour ou deux sans la visiter. Le jour de sa naissance, les jours de grandes fêtes, ou dans la belle saison lorsque les fleurs commencent à paraître, je préparais un festin dans p.09.132 mon appartement, j'y invitais l'impératrice mon aïeule, & du matin au soir j'étais à ses côtés pour la servir & exécuter ses ordres. Quand j'étais obligé d'aller visiter les provinces méridionales, ou que j'allais chasser

Instructions sublimes et familières

sur les terres des *Mongous*, tous les trois jours, j'envoyais une estafette lui porter une lettre par laquelle je lui souhaitais toutes sortes de prospérités ; & mes eunuques allaient par la poste la saluer de ma part, & lui offrir des cerfs, des daims, des faisans, des lièvres, des poissons que j'avais pris, des fruits nouveaux que j'avais cueillis, & autres choses semblables ; enfin je ne prenais aucun gibier que je ne lui en fisse part avec empressement ; & ces envois n'étaient ni à jours marqués, ni en nombre déterminé. Au palais, je remplissais auprès d'elle tous les devoirs de fils. Je tâchais de me conformer en tout à ses désirs & de la contenter : elle devait ainsi passer ses jours agréablement. Mais celui qui assigne des jours pour de tels devoirs & de telles visites, & en fixe le nombre, je ne puis dire qu'il mérite le titre de fils respectueux.

Il disait :

Si l'on considère les sages coutumes introduites par *Chen-tzong*, empereur de la dynastie des *Ming* ; la manière dont il respecta p.09.133 l'impératrice sa mère, paraît avoir eu toutes les qualités requises, d'union & de respect intérieur & extérieur. Il n'y a personne qui ne l'aime, & qui ne s'attendrisse à son souvenir. Moi-même je pense que les premiers rois ont pu gouverner heureusement l'empire par le seul respect filial ; que c'est pourquoi *Cong-fu-tze* affirme qu'il n'y a pas sur la terre de vertu sublime & importante qui ne provienne de ce respect filial. Les empereurs, depuis la dynastie des *Tang* & des *Song* jusqu'à présent, ont vraiment été trop indifférents pour leur mère ; il y en a quelques-uns qui ont passé des années entières sans la voir une seule fois. Tenir agréablement compagnie à sa mère, lui rendre des devoirs soir & matin, ce n'est pas seulement un devoir de l'empereur, mais une loi établie pour tous les particuliers. La tendresse réciproque des enfants & des mères, est un don que nous tenons du Ciel ; la différence des rangs ne dispense pas de cette obligation imposée par la nature.

Il disait :

Instructions sublimes et familières

Les fruits sont une nourriture aussi saine qu'agréable ; mais il faut qu'ils soient en parfaite maturité. Les inférieurs me présentaient & à p.09.134 tous les grands, les prémices de leurs fruits & de leurs légumes. Je n'ai fait jamais qu'en goûter tant soit peu. Il vaut mieux, disais-je, attendre leur saison ; alors j'en mangerai sans danger. Ce point est très important pour conserver sa santé.

Il disait :

J'apporte à toutes choses un mûr examen ; je ne termine rien sans avoir pesé les conséquences ; je mets sur ma table ou sur mon lit les représentations concernant l'élection des grands & la promotion des mandarins ; j'examine de près les sentences portées par les tribunaux sur les causes criminelles, car elles décident de la vie des hommes ; ensuite je les mets dans un lieu séparé, afin qu'elles ne se trouvent pas confondues avec les choses agréables. Le bonheur & le malheur ne doivent pas se trouver en même lieu.

Il disait :

Le tribunal des causes criminelles m'ayant depuis peu présenté un abrégé de ses rapports, j'y trouvai une faute ; & ayant pris le pinceau avec de la couleur rouge, je la corrigeai & renvoyai le cahier. Je lis depuis le commencement jusqu'à la fin, tous les papiers ou p.09.135 paquets qui me sont envoyés par les tribunaux. Si les mandarins du dehors ne croyaient pas que je les lusse en entier, ils y mettraient peut-être de la négligence ; pour les détromper, je lis toutes leurs requêtes, & si j'y trouve des fautes, je les corrige de ma main, & les renvoie à l'auteur. Jadis, lorsque j'étais à la tête de mes troupes, je pouvais lire en un seul jour trois ou quatre cents requêtes : quelle peine puis-je avoir aujourd'hui à en lire quarante au plus dans ce même espace de temps ? Non, il n'est pas permis à un prince d'apporter à aucune chose de la paresse & de la négligence.

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Une des affaires de ce monde la plus embarrassante est de déterminer le nombre des suppliciés & le genre de supplice qu'ils doivent subir en automne. Il est juste que l'assassin éprouve la peine du talion. Le souverain cependant doit procéder à ces condamnations avec un cœur rempli de compassion. Lorsque je m'occupe de ces exécutions d'automne, j'examine les circonstances des délits avec toutes les forces de mon âme, & j'y réfléchis profondément.

Il disait :

Ne regardez pas comme une chose peu importante, que je me serve p.09.136 de ce grand nombre de Tartares nouvellement soumis. Au temps de *Tai-tzu* & *Tai-tzong*, on regardait comme un trésor l'acquisition d'un ou deux de ces hommes venus des provinces orientales, on les gardait, les aimait, les nourrissait : mais depuis que je suis sur le trône, plusieurs bannières tartares sont venues avec toutes leurs familles se ranger sous mes lois. C'est à cette occasion que mon aïeule *Tai-hoang-ta-chen* me dit :

« quoique cette transmigration soit un effet du bonheur que vos aïeux vous ont laissé pour héritage, cependant une grande partie de cette gloire vous est due. Vos manières aimables & attrayantes pour les nations éloignées, ont opéré de si heureux changements, que ces peuples, reconnaissants de vos bienfaits, sont venus d'eux-mêmes se soumettre à vous. Est-ce peu de chose que cela ?

Telles étaient les expressions de ravissement de mon auguste aïeule.

Il disait :

Lorsque nos soldats eurent entièrement réduit à l'obéissance le *Su-tchang*, après avoir remporté, au lieu nommé *Pai-ning*, une victoire complète sur les troupes du rebelle *Ouang-ping-fan*, j'avais fait

Instructions sublimes et familières

prisonniers de guerre environ 3.000 *Miao-tze*. Je leur rendis aussitôt la p.09.137 liberté, & les renvoyai chez eux. Lorsque ensuite mon armée entra dans le *Iun-nan*, pour combattre l'autre rebelle *Ou-chi-fan*, ceux-ci se voyant pressés voulurent faire une recrue de soldats chez les *Miao-tze* ; ceux-ci s'en défendirent en disant :

« le royaume du Ciel nous a donné la vie. Cet acte de vertu, ce bienfait est trop signalé : comment aurions-nous le courage de prendre les armes pour les tourner contre nos bienfaiteurs ? Nous ne pourrions seulement pas les remuer avec cette intention.

Les *Miao-tze* sont réputés une nation fière & cruelle, incapable d'être disciplinée ni par l'usage ni par la raison : un moment changea leur nature & la rendit semblable à celle du Ciel. Sensibles & reconnaissants, pleins de vertu intérieurement, il n'eurent pas le courage de se révolter contre moi qu'ils respectaient comme leur maître. Les *Miao-tze* garderont de plein gré la fidélité que les sujets même ne gardent que difficilement, & ils méritent bien d'en être loués. *Tze-ju-chi*, ne l'a-t-il pas dit ?

« Les gens soumis par la violence ne le sont jamais d'affection : la violence n'a point de pouvoir sur les cœurs : au contraire, ceux qui sont assujettis par la vertu sont satisfaits, & se soumettent avec un cœur vrai & sincère.

Comment peut-on dire que les *Miao-tze*, quoique différents des autres peuples, ne pourront jamais, par les voies de la vertu, être engagés à se soumettre ? p.09.138

Il disait :

Lorsque l'on a quelques moments désœuvrés, on doit les employer à prévenir les accidents qui pourraient survenir, & s'en garantir : alors on sera réellement sans embarras & sans inquiétude. Lorsque ensuite on se trouve dans la peine, on doit la surmonter avec un cœur tranquille, prendre son parti

Instructions sublimes et familières

courageusement, & il n'y a point d'affaire, quelque épineuse qu'elle soit, dont on ne vienne à bout. Les anciens disaient : « rends ton cœur petit, (c'est-à-dire, rends le attentif & prévoyant pour les plus petites choses) ; & agrandis ton courage ¹.

On doit opérer ainsi en tout.

Il disait :

La discrétion des personnes d'un rang élevé est bien différente de celles des gens de basse extraction. Ces derniers se plaisent à médire des grands : ils en murmurent en secret, & se trouvent souvent eux-mêmes pris en faute. J'en ai vu beaucoup de cette espèce. Il faut conclure de là, que la vertu du Ciel, quoique cachée à nos yeux, récompense chacun suivant ses mérites. p.09.139

Il disait :

Mong-tze avait coutume de dire :

« la prunelle de l'œil est la plus belle partie du visage de l'homme : on ne peut en cacher la difformité. Si le cœur est droit, la prunelle est claire & brillante ; s'il ne l'est pas, la prunelle paraît trouble & le regard n'est pas franc.

Cette réflexion est très vraie : en regardant un homme en face, on voit que la prunelle a un grand rapport avec le bien & le mal. Non seulement à l'inspection de la prunelle trouble ou claire, on connaît la bonté ou la méchanceté de l'homme ; mais celui dont le regard n'est pas assuré, qui craint d'en fixer un autre, n'est sûrement pas un homme de bien : nos anciens Tartares méprisaient beaucoup cette sorte de gens.

Il disait :

¹ Littéralement : *rapetisse ton cœur, & grossis ton fiel.*

Instructions sublimes et familières

Quiconque marche, reste debout, est assis, ou couché, ne doit jamais se retourner ni regarder derrière lui, encore moins regarder de côté. Le *Lun-iu* dit :

« ne regarde point en montant dans ton char.

Il est écrit dans le *Li-ki* :

« le regard doit toujours être grave.

Ces paroles veulent dire, qu'il n'est pas décent de regarder de côté ni en arrière : cette façon de regarder est non seulement contraire à la vertu, mais est de mauvais augure. Les anciens de notre dynastie p.09.140 prenaient pour mauvais augure, de fixer quelqu'un à plusieurs reprises soit dans les chemins, soit à la promenade, & l'avaient défendu pour cette raison.

Il disait :

Les instructions sur le devoir & la raison qu'on trouve dans les livres imprimés ou dans les manuscrits, sont bornées à un certain nombre ; d'un autre côté les évènements qui arrivent dans le monde, les mille & dix mille espèces de révolutions, leurs principes, leurs fins, tout cela y est sans nombre. Ceux qui ont lu un seul livre de leur goût, s'en tiennent, dans toutes les affaires qu'ils ont à traiter, à ce que ce livre leur apprend ; & voilà ce qui les égare souvent. Ceux qui ont été employés dans beaucoup d'affaires & les ont traitées sans attention & sans règle déterminée, ont certainement suivi plutôt leurs caprices & leurs passions, que la raison & l'équité. Je pense qu'en lisant les livres, on doit faire l'application de leurs préceptes aux différentes circonstances qui peuvent se rencontrer. Lorsqu'elles se rencontrent, relisant le livre de nouveau, il faut voir si les préceptes se rapportent à l'affaire dont on est chargé. On évitera ainsi de faire des fautes. p.09.141

Il disait :

Instructions sublimes et familières

Cong-tze a dit :

« avant de s'efforcer de porter les autres au bien, commence par faire le bien toi-même ; & ils suivront ton exemple.

Sous la dynastie des *Song*, *Tceou-te*, *Tceng-tze*, *Tciang-tze*, *Tsu-tze* & autres lettrés, ont appris avec attention la vraie doctrine, & l'ont pratiquée eux-mêmes. Aussi dans leurs traités & leurs commentaires ont-ils suivi & expliqué clairement les vues profondes de tous les anciens sages. Si on lit le *Tze-chi-tong-kien*, composé par *Su-ma-kouang*, célèbre ministre des *Song*, on verra comment, distinguant l'ancien & le moderne, il a atteint le vrai but. Cela se doit appeler, accorder les paroles & les faits. Il ne voulut point néanmoins prendre le nom de maître. Les hommes d'aujourd'hui qui donnent des leçons de doctrine, n'estiment que les caractères, les paroles & les traités, & critiquent tout le monde dans de longues dissertations ; mais leurs paroles ne s'accordent pas avec leurs actions, & il y a même peu de vérité dans leurs discours. Je ne tiens aucun compte des paroles vaines, mais j'estime les actions vertueuses : je ne critique ni ne blâme personne, parce que chacun a ses bonnes qualités & ses p.09.142 défauts. Si sans nous arrêter aux imperfections des autres, nous ne nous attachons qu'à imiter leur vertu, nous aurons accompli nos devoirs en employant tout notre pouvoir à nous perfectionner.

Il disait :

Le principal but de tout homme en ce monde doit être de faire le bien ¹. Tous les livres des sages se réduisent à nous y exhorter. La doctrine de l'esprit *Fo* nourrit & excite l'homme à bien faire. Les hommes des siècles postérieurs se sont partagés en diverses écoles selon leurs principes & leurs passions, & sont en quelque sorte devenus ennemis. Il y en a parmi eux qui se sont approprié le titre de maître de la doctrine ;

¹ Ce terme de *bien*, à la Chine, se réduit au bien vraiment civil & politique. Il ne tend nullement à la connaissance de la Divinité, & n'a aucune fin surnaturelle. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

ils ne saluent jamais en entrant dans les *miao*, ou dans les temples de *Fo*, & croient par là conserver l'ancienne tradition & la vraie religion. Cela vient de ce que dans leurs études ils ont pris leurs passions pour guides, avant d'être parvenus à la connaissance de la vérité. Or, selon la droite raison, ce que nous appelons *Fo*, esprit, a été très anciennement un homme : il n'en est pas moins juste de lui rendre des hommages & des respects. Les *miao* & les temples élevés en l'honneur de *Fo* sont ^{p.09.143} sans nombre. Il y a dans chacun des bonzes & des *taosés*, (c'est-à-dire, des prêtres de deux sectes). Si on les renvoyait chacun à leurs maisons, sous le prétexte qu'ils sont d'une secte superstitieuse, indépendamment de la difficulté qu'il y aurait, comment tant d'hommes feraient-ils pour se procurer ce qui leur serait nécessaire pour vivre ?

Il disait :

Les anciens avaient coutume de dire que les gens avancés en âge soutiennent difficilement la chaleur : ce qui est, je crois, vrai en partie. Depuis que je suis parvenu à l'âge de cinquante ans, je m'aperçois que j'ai de la peine à la supporter. Je crois que cela vient de ce que, dans l'âge viril, le sang & les esprits vitaux sont pleins de vigueur ; & les humeurs sont dans un parfait équilibre avec le feu intérieur ; mais lorsqu'il est parvenu à la vieillesse, le sang & les esprits vitaux perdent de leur vigueur : l'équilibre n'existant plus avec les humeurs & le feu intérieur, l'homme ne peut plus soutenir la chaleur extérieure. Vous l'éprouverez en vieillissant.

Il disait :

Plusieurs, voyant blanchir ma barbe, me proposèrent une recette ^{p.09.144} pour la teindre en noir ; mais je répondis : lorsque dans ma jeunesse je faisais des sacrifices, je demandais de vivre jusqu'à ce que ma barbe & mes cheveux blanchissent & que mes dents jaunissent. Aujourd'hui que ma barbe & mes cheveux ont blanchi, serait-il

Instructions sublimes et familières

raisonnable non seulement de ne le pas regarder comme un bonheur, mais de me plaindre d'être devenu vieux ?

Il disait :

Les anciens Tartares de notre dynastie disaient :

« les dents qui tombent aux vieillards portent utilité à leurs descendants.

Ce proverbe est très vrai. Étant allé, il y plusieurs années à *Ning-cheu-cong* pour saluer, à mon ordinaire, mon aïeule *Hoang-tai-heu*, elle me demanda une recette pour guérir le mal de dents, me disant que la douleur causée par les dents qui branlent, cesse dès qu'elles sont tombées, mais qu'il était difficile de supporter cette douleur lorsqu'elles ne tombent pas. Je lui répondis respectueusement, pour la consoler : mon aïeule a déjà passé soixante & dix ans, ses descendants sont presque au nombre de cent, presque tous ont la barbe & les cheveux blancs, & leurs dents commencent à tomber ; n'est-il pas étonnant que notre aïeule, parvenue à un âge aussi avancé, ait encore ^{p.09.145} ses dents ? Elle peut bien supporter les douleurs qu'elles lui causent, ou permettre qu'on lui en ôte quelques-unes qui sont gâtées. Nos vieillards disent que les dents qui tombent aux vieilles gens portent avantage à leurs enfants & à leurs petits-fils. Cette prospérité de mon aïeule *Tai-heu* est sûrement de bon augure pour notre dynastie. *Hoang-tai-heu* fut très contente, trouva mon discours raisonnable, ne cessa de me louer & de m'approuver, & me dit : lorsqu'à mon âge on entend de telles expressions de la bouche d'un empereur son petit-fils, on doit tressaillir de joie & d'allégresse.

Il disait :

On trouve écrit dans le *Li-ki* :

« on doit le soir rendre visite à son père, & le matin aller savoir comment il a passé la nuit ; c'est le devoir d'un fils qui veut remplir les obligations que lui impose le respect pour celui qui lui a donné le jour.

Instructions sublimes et familières

On doit examiner l'intention de celui qui a écrit ce passage, & ne pas s'attacher à la lettre même. J'ai tant d'enfants & de petits-enfants que si vous veniez tous chaque matin, & chaque soir me rendre visite, & que vous reçussiez celle de tous les vôtres, ni vous ni moi n'aurions le temps de dîner ou de ^{p.09.146} souper. On doit conclure de là, qu'en lisant un livre, il faut s'appliquer à pénétrer le véritable but de l'auteur.

Il disait :

L'*Y-king* a été composé par quatre savants personnages. La forme qu'on lui a donnée, l'invention des *koua*, l'explication qui y est jointe, tout cela peut s'appeler un grand & parfait ouvrage. Si nous considérons sa doctrine, il n'est rien qu'elle n'embrasse ; si nous en considérons l'usage, les anciens empereurs *Fou-hi*, *Chin-nong*, *Hoang-ti*, *Yao*, *Chun*, ont tiré de ce livre la manière de gouverner l'empire. Cependant on peut dire, si on en considère le but, qu'en général il ne s'écarte jamais de l'*in-yang*, par rapport aux actions des hommes. La différence & la valeur des choses, ce qu'on doit désirer ou rejeter, les révolutions des temps, les distances des lieux, les élévations des dynasties & leurs décadences, les mœurs & les usages qui caractérisent un gouvernement sage & tranquille ou agité par des troubles populaires, la connaissance des personnes qui méritent d'être admises au gouvernement & élevées aux grandes places, & de celles qu'il en faut écarter : tout cela peut s'apprendre dans ce livre, & ne s'apprend dans aucun autre ¹ ; mais seulement en réunissant le pair avec ^{p.09.147} l'impair (c'est-à-dire, le *koua* simple avec le *koua* divisé en deux), en l'étendant, le restreignant, le changeant & le renversant. Je pense que l'étude des livres classiques est d'une grande importance pour la conduite des affaires publiques, mais que l'*Y-king*, à cet égard, surpasse tous les autres. Si on confronte avec l'*Y-king* l'érudition du *Chi-king* & du *Chou-king*, les mœurs & les usages contenus dans le *Li-ki* & dans le *Io-ki*, les

¹ Tout cela est relatif à la doctrine des *koua* & de l'*Y-king*, dont on a parlé dans divers endroits de ces Mémoires ; ce sont les combinaisons de six lignes parallèles & horizontales, dont trois sont entières & trois brisées. V. le tome premier de ces [Mémoires, p. 42](#).

Instructions sublimes et familières

actions que *Cong-tze* loue ou blâme dans le *Tchun-tziou*, on verra qu'il renferme tout cela. C'est pourquoi ayant examiné la doctrine de l'*Y-king*, & m'étant souvent appliqué à en approfondir le sens le plus caché, j'ai ordonné à mes lettrés de faire des recherches, de confronter tous les livres & les commentaires faits par les docteurs & les maîtres, & d'exposer le vrai sens de l'*Y-king* & ses interprétations, dans un ouvrage intitulé : *Leçons sur l'Y-king à expliquer tous les jours*. De plus j'ai chargé *Li-quang-ti*, mon premier ministre, de faire copier & de collationner le livre *Tce-tchong* sur l'*Y-king*, d'y travailler tous les jours jusqu'à la seconde veille de la nuit, sans négliger le moindre trait, la moindre parole ; car l'*Y-king* est la véritable règle pour conduire le peuple, établir la religion, connaître à fond la vertu, les intentions & le génie des autres ; il ^{p.09.148} imprime la crainte & la vigilance ; il invite aux réflexions & à l'examen de soi-même ; il donne à l'homme les moyens d'éviter les malheurs en s'occupant à les prévenir ; enfin il est le soutien & la sauvegarde de l'univers. La sagesse avec laquelle le Ciel a perfectionné l'homme, la parfaite connaissance de la nature des choses & des causes célestes, les diverses révolutions, les accidents arrivés depuis la création du monde & l'existence des peuples, se trouvent dans ce livre & en forment la doctrine. Il n'y a point de livres où on traite aussi clairement de toutes ces choses, que dans l'*Y-king*. Aussi Confucius disait :

« accordez-moi encore quelques années de vie, & je m'engage à comprendre parfaitement ce livre.

Il disait peut-être cela, pour faire voir le tort qu'ont ceux qui aiment l'étude, de ne pas s'appliquer à celle de l'*Y-king* ; & celui qu'ont ceux qui l'étudient, de le réputer aisé à comprendre.

Il disait :

On parlera toujours sans fondement d'une chose qu'on n'aura pas vue. Il est écrit dans le *Chi-king*,

Instructions sublimes et familières

« souffles dans le *Pe-chi-chung*, souffles dans le *Iong-chi-tchi*, combien croyez-vous qu'il y a de personnes qui aient vu le *Chung* & le *Tchi* ?

Il y a un an que ^{p.09.149} la musique étant rangée par ordre dans le *Kien-tzing-cong*, le dernier jour de l'année, j'allais vers la maison nommée *Chou-fang* : je fis appeler les grands & les *Han-lin*, & je leur dis, vous qui faites souvent des vers & des compositions allégoriques, vous comparez d'ordinaire entre eux le *Chung* & le *Tchi*, comme le frère aîné & le cadet ; savez-vous quelle est la figure de l'un & l'autre de ces deux instruments ? Ils me répondirent qu'ils ne la connaissaient pas, & qu'ils n'en avaient jamais vu. J'envoyai aussitôt un de mes eunuques chercher ces instruments dans le lieu où on les conservait, il me les apporta, & je les leur fis voir : ils les admirèrent, & me dirent que n'en ayant eu connaissance que par les livres, ils n'en pouvaient parler que très superficiellement, & qu'ils étaient enchantés de les avoir vus. Il en est de même en tout. On peut dire avoir la véritable connaissance d'une chose, quand elle a passé sous les yeux. Mais si on s'en forme une idée sur ce qu'on en a entendu dire par hasard, ou d'après la manière dont on l'a vue représentée dans les livres qui en ont parlé en passant, on s'expose à la risée de ceux qui la connaissent profondément, ou qui l'ont vue par eux-mêmes. ^{p.09.150}

Il disait :

Nous autres Tartares pouvons, avec nos caractères, exprimer les paroles de tous les royaumes du monde. Sous le règne de l'empereur *Tai-tzong*, mon bisaïeul, on prit ceux des livres des *Mongous*, & on s'en servit pour écrire à la tartare. A quelque temps de là, il ordonna à *Ia-hae-pac-si* de changer & de rajuster ces mêmes caractères pris des *Mongous*, en y ajoutant des points & des zéros. Par-là on vint à bout d'écrire des livres en langue tartare ; & dans la suite, pour que cette manière d'écrire pût se transmettre sans méprises, j'ai tracé moi-même, avec les vieillards de notre dynastie, tous les mots tartares, & les ayant rassemblés, j'ai ordonné qu'on en formât un dictionnaire qui s'imprimât

Instructions sublimes et familières

& se débitât partout. Moyennant ce livre, il n'est point à craindre que nos mots & nos caractères se perdent ou s'oublient.

Il disait :

Grâce au bonheur de mes ancêtres & de mon père, ayant réuni toute la Chine sous ma domination, & mes peuples jouissant d'une paix tranquille, les étrangers & les marchands y viennent de jour en jour, & s'y rassemblent. Les fourrures pour les vêtements s'y p.09.151 multiplient beaucoup plus qu'auparavant. Dans ma jeunesse les fils de l'empereur prisait, sur toutes les autres, la peau de martre nommée *tiao-pi*, la peau de renard, & surtout la peau de la tête de renard appelée *tien-ma*. Les peaux d'hermine n'étaient point connues alors. Un *Nghe-fu* des secondaires en ayant eu l'espèce de surtout nommée *qua-tze*, tout le monde l'entourait & admirait sa fourrure comme une chose très rare ; aujourd'hui ces peaux coûtent peu de chose. En me bornant à cet exemple, il suffit pour faire voir que cela provient de la manière de gouverner que m'ont transmise mes aïeux & mon père, & du bonheur dont ils ont été comblés & qu'ils m'ont laissé en héritage.

Il disait :

On doit avoir soin de choisir les boissons & les aliments qui conviennent au tempérament, & se garder de manger trop des choses qui sont de son goût. Si un père disait à son fils, un frère aîné à son cadet, vous avez de la répugnance pour ces mets que j'aime, je vous forcerai d'en manger ; cela vous paraîtrait-il raisonnable ? Chacun connaît son tempérament & doit s'abstenir des choses p.09.152 qui y sont nuisibles ; dès notre naissance notre estomac a un instinct naturel qui sert à distinguer ce qui lui convient ou ce qui ne lui convient pas.

Il disait :

Celui qui s'applique à une seule vertu, ou une seule science, en retire une grande utilité, même pour le corps, parce que son esprit & son cœur

Instructions sublimes et familières

ne sont point détournés par d'autres objets. Les lettrés que j'ai connus, de la dynastie des Ming, & les vieillards de notre dynastie tartare, très experts dans l'art d'écrire des livres, étaient tous d'un âge très avancé, & leurs corps étaient sains & vigoureux. De même ceux d'entre les Chinois qui s'étant occupés de l'art de peindre ou de quelque autre art, surpassaient les autres en adresse ; parvenus à l'âge de soixante & dix ans, ils continuaient de travailler, leurs corps étant sains & pleins de forces : cela fait voir que le vrai moyen de se conserver est d'appliquer son esprit & son cœur à une seule chose.

Il disait :

Certainement je ne tromperai jamais personne. Par exemple, si quelqu'artiste, en étudiant profondément les règles de son art, a trouvé quelque secret qu'il se garde bien de communiquer ; & si je le lui demande, ^{p.09.153} il me l'apprendra avec vérité, & me le confiera sous le secret, je ne le révélerai jamais à qui que ce soit.

Il disait :

Quiconque sait bien distinguer l'étendue de ses propres forces, peut connaître jusqu'où vont celles des autres : j'ai dès ma jeunesse, non seulement voyagé dans les campagnes désertes, mais trois fois à la tête de mes troupes, j'ai été faire la conquête des peuples *Caltan*. Je me suis trouvé en face de l'ennemi, & quoique je ne l'aie pas combattu, je sens que je me serais présenté courageusement & de pied ferme. Mais quand je me rappelle ces valeureux guerriers qui, dans un assaut, escaladent les murs, je sens que je ne suis pas capable de pareilles prouesses. J'aime infiniment ces braves gens & j'applaudis beaucoup à leur courage ; mais je sens que je ne pourrais les imiter. Depuis mon enfance je n'ai jamais monté sur la muraille d'une maison, quelque basse qu'elle fût ; du haut d'une montagne escarpée, je n'ai jamais regardé en bas que la tête ne m'ait tourné ; comment aurais-je monté sur les murs

Instructions sublimes et familières

d'une ville ? Je sens que je n'y serais pas propre ; aussi quand je vois ces braves assaillants, je leur applaudis de toutes mes forces. p.09.154

Il disait :

Les grands qui ont eu longtemps le commandement des armées & qui ont fait beaucoup de campagnes, sont accoutumés à faire peu de cas de la vie des hommes. Lorsque je revenais de la guerre, j'examinais en moi-même si je l'avais ménagée autant qu'il était en mon pouvoir ; & je m'excitais à redoubler d'attention lorsqu'il s'agissait d'exposer la vie d'autrui.

Il disait :

Comme il est nécessaire, à la chasse, de se servir du fusil, on doit veiller beaucoup sur la poudre à tirer : une seule once de cette poudre suffit pour faire sauter deux ou trois appartements d'une maison ; quels ravages ne ferait pas une livre ? Je ne le sais pas exactement, mais j'en ai souvent entendu parler. Lorsque pour apprendre à tirer vous vous servez de l'arquebuse, faites-y la plus grande attention.

Il disait :

Quand nous sommes désœuvrés dans le palais, nous nous amusons à répéter les belles paroles & les grandes actions des anciens. Lorsque vous êtes retournés chez vous, il faut les raconter à vos p.09.155 femmes & à vos enfants, cela leur fera sûrement plaisir, & il en résultera la paix & la gaieté.

Il disait :

Celui qui désire d'être bien avec lui-même & en paix avec les autres, doit avant tout se pourvoir d'un grand fond de condescendance ; il doit se réjouir avec ceux qui sont contents, & s'affliger avec les malheureux :

Instructions sublimes et familières

on y trouve son propre bien. En effet, quel mal l'envie fait-elle à celui qui en est l'objet ? Tout le mal est pour l'envieux. Elle corrompt son cœur, ses intentions. Un ancien a dit :

« Si tu vois que quelqu'un obtient une chose qui lui est agréable, tu dois t'en réjouir, comme si tu l'avais obtenue toi-même ; si quelqu'un fait une perte qui l'afflige, tu dois t'affliger comme si elle t'était personnelle.

Celui qui se conformera à cette maxime sera particulièrement protégé par le Ciel.

Il disait :

Le principal soutien du peuple est l'attention constante au travail p.09.156 sans interruption.

« Si l'homme (dit le proverbe) cesse de cultiver la terre, il mourra de faim ; si la femme abandonne sa toile, elle mourra de froid.

D'où il faut conclure que le travail préserve les hommes de la faim & du froid. Quant à la nourriture, au vêtement, aux richesses, il y a sur tout cela des règles & des bornes prescrites. Si l'on prend soin de retrancher le superflu, & si on n'envie point le bien d'autrui, on peut, avec ce qu'on a, être heureux durant une longue vie. Un mandarin qui est économe, est en état de conserver sa réputation d'homme désintéressé. Mais au contraire si ce mandarin ne sait vivre avec économie, ni en public ni en particulier : s'il emploie tout son bien à orner sa maison, son jardin ; à prendre des femmes & des concubines ; à acheter un grand nombre d'esclaves, à faire de grandes dépenses dans les occasions, à rassembler grand nombre d'amis, de courtisans qui lui rendent des soins : s'il ne vend pas la justice, où prendra-t-il de l'argent pour fournir à tout cela ? Non seulement il ne sera pas désintéressé, mais il sera esclave de ses passions. C'est une chose dont on convient :

Instructions sublimes et familières

« l'économie peut rendre intéressé, mais le luxe & la prodigalité rendent avide.

Cette maxime est pleine de vérité. p.09.157

Il disait :

Nous répétons souvent, que la nature porte l'homme à se procurer le repos & le plaisir ; il n'y a personne sous le Ciel qui n'aime le plaisir ; mais on doit le goûter avec modération : ainsi fait le sage : il réprime les passions & ne leur permet jamais le moindre essor. Il se livre au plaisir avec discrétion, & ne s'y abandonne jamais. Il désire le bonheur, mais il hait le dérèglement. Il est sans cesse attentif à ses devoirs, & jamais il ne s'en écarte. Ainsi, non seulement son cœur est en paix, mais il est parfaitement heureux. Le *Chou-king* dit :

« la sagesse consiste à ne point s'abandonner aux plaisirs.

On lit dans le *Chi-king* :

« crains de jouer avec le plaisir ; l'homme de bien, toujours en crainte, maîtrise avec soin ses passions.

Ce sont là d'excellentes maximes.

Il disait :

Les empereurs ayant en main le pouvoir de punir & de récompenser, savent diriger la volonté des peuples, introduire la réforme, faire observer la vraie doctrine, exciter les gens de bien à la vertu & mettre un frein aux méchants. L'empereur instruit au nom du Ciel, p.09.158 dont il annonce les ordres selon les circonstances, & les rend clairs & intelligibles. C'est pour cela que les pensions & les dignités qu'il accorde à ceux de ses sujets qui les méritent, s'appellent dignités & pensions du Ciel. Les punitions qu'il inflige, s'appellent punitions du Ciel. Il doit, dans les châtiments & les récompenses, imiter la conduite du Ciel, & montrer à tous que celui qui est revêtu de l'autorité suprême n'a pas la liberté d'écouter les passions dans cette distribution. *Han-fei-tze* disait :

Instructions sublimes et familières

« Si le mérite a toujours sa récompense, & le démérite sa punition ; & si l'on punit & récompense toujours suivant la justice, on ouvrira au mérite, une vaste carrière, & il ne se trouvera plus de démérite.

On lit dans le *Chou-king* :

« le Ciel protège les hommes vertueux ; il veut qu'on les honore par les cinq habits des mandarins, (qui dénotent les cinq grades des charges de l'empereur). Le Ciel hait les vicieux, & veut qu'on emploie contre eux les cinq espèces de supplices : on ne saurait donner trop d'attention aux affaires publiques.

Les dignités & les châtiments sont, pour le prince, des affaires d'État ; il est donc nécessaire d'être juste, vigilant & de ne jamais négliger ses devoirs.

Il disait :

Chun aimait non seulement à interroger les autres, mais à peser p.09.159 leurs réponses. Celui qui ne se conduit pas par caprice, & demande des avis, doit, s'il ne veut se tromper, examiner si ces avis qu'on lui donne, sont conformes à la vérité : c'est ce que faisait *Chun*. *Mong-tze*, dans un endroit où il parle des personnes & des châtiments ordonnés par le prince, conclut :

« que le prince doit prendre des informations de tout le monde, en commençant par ceux qui sont à sa droite & à sa gauche, ministres, mandarins, & jusqu'au peuple de son royaume. C'est une grande prudence de ne se pas conduire suivant son caprice, & de ne pas consulter seulement ceux qu'on aime le mieux. Examiner ensuite les réponses l'une après l'autre, distinguer celles qui sont sincères de celles qui ne le sont pas, est le moyen le plus sûr pour connaître les personnes à qui on doit donner sa confiance.

Instructions sublimes et familières

Mong-tze fait ensuite tenir à *Chun*, ce discours :

« avant de me déterminer j'ordonnais au mandarin observateur des *koua* d'examiner & de compter ; puis je confrontais ses observations sur l'inspection de la grande tortue, & de l'herbe *chi*. Alors déterminé pour un parti, je l'exposais à la consultation générale, & si tous les avis se rapportaient au mien, je pouvais dire que les esprits & les âmes étaient de ce même avis, puisque la ^{p.09.160} tortue & l'herbe *chi* s'accordaient si parfaitement ensemble.

Ki-tze s'exprime ainsi :

« Avez-vous quelque doute ? consultez votre cœur, consultez vos ministres, les observateurs des *koua*, tout le monde, même les devins.

Tout cela signifie qu'il faut d'abord se déterminer pour un parti ; puis en raisonner avec les hommes, & le vérifier avec les oracles des esprits & les âmes des morts. Les sages de l'antiquité, tantôt discutaient une affaire dans un conseil, & prenaient ensuite un parti ; tantôt prenaient seuls un parti, puis recouraient aux conseils, & enfin interrogeaient les esprits. Ils étaient toujours en crainte ; & regardaient comme une chose très difficile, de prendre une sage résolution. Comment faire ? disaient-ils, nous ne le savons pas. Mais je dis que la passion ne doit jamais nous faire négliger l'usage de prendre conseil ; & qu'on ne doit jamais se déterminer par un seul, quand il s'agit d'affaires importantes. Mais selon les circonstances il faut commencer ou finir par consulter ; & cela dépend du temps & de la nature des affaires.

Il disait :

Les affaires qui surviennent dans le monde, ne sont pas toutes de même espèce ; le savoir & l'intelligence diffèrent de même dans ^{p.09.161} tous les hommes. Quelquefois la question paraît aisée à décider : on voit d'abord clairement celui des deux partis qui a tort ou raison. Cela vient

Instructions sublimes et familières

ordinairement des études que l'on a faites auparavant, on saisit le point dont il s'agit sans avoir besoin de discussion ni de consultation ; cela s'appelle faculté compréhensive & déterminée de sa nature. Dans d'autres cas plus compliqués, il y a des personnes qui ne peuvent pas se décider promptement, & sans avoir auparavant réfléchi profondément & à plusieurs reprises : leur faculté n'est que peu à peu & successivement capable de compréhension. Souvent il arrive qu'après avoir mûrement examiné une chose, on ne peut parvenir à connaître la vérité, qu'après avoir consulté & recueilli tous les avis : alors on se détermine pour le sentiment qui paraît le plus conforme à la raison, & on agit en conséquence. C'est ce que nous appelons intelligence qui provient de la compréhension des autres. Ces trois sortes d'intelligence se rencontrent dans les anciens sages. On dit de *Tcheu-cong*, qu'il employait toute la nuit à penser. *Iao* & *Chun* disaient à leurs conseillers :

— Je ne sais comment on doit traiter cette affaire ;

& ils consultaient beaucoup. Ils sont parvenus à être de grands sages, parce qu'ils ont employé de ^{p.09.162} toutes leurs forces, leur entendement & leur cœur, & qu'ils n'ont point négligé de prendre l'avis des autres.

Il disait :

Mong-tze par ces expressions : « savoir par nature, pouvoir par nature », a peut-être entendu cette bonne qualité originelle, cette dot du cœur humain à sa naissance, & a prétendu faire voir que la nature humaine est bonne par elle-même. Il poursuit en disant :

« l'homme (s'il veut se conduire en homme honnête) ne perdra jamais cette candeur & cette pureté de cœur qu'il avait dans son enfance.

Il ne veut pas dire que depuis l'enfance jusqu'à la mort nous suivions notre caprice, & qu'en agissant ainsi nous opérons naturellement selon les lumières de la raison que nous a donné le Ciel. *Cong-tze*, qui était tel par sa nature, que quand il se serait abandonné librement à ses

Instructions sublimes et familières

passions, ou aux désirs de son cœur, il n'aurait néanmoins jamais passé les bornes de ce qui est juste : *Cong-tze*, dis-je, se livra profondément à l'étude. Parvenu à savoir toutes les règles pour se bien déterminer, sans craindre d'être aveugle ou passionné dans ses décisions, il s'appliqua à la considération des ordres du Ciel ; p.09.163 ensuite il purifia ses oreilles : & c'est, comme lui-même l'assure, la dernière chose à laquelle il parvint. C'est pour cela que les anciens, pour instruire leurs enfants, les mettaient d'abord à l'âge de huit ans dans une première école ; arrivés à quinze ans, ils les faisaient entrer dans une école supérieure, pour rectifier & perfectionner la connaissance & la science qu'ils avaient reçues du Ciel ; pour les rendre prudents & attentifs à ne pas se laisser entraîner par les objets extérieurs & les désirs effrénés ; pour ouvrir & étendre leur intelligence ; pour leur apprendre à conserver & à augmenter leur sincérité & leur fidélité. Il n'y a point de science & de vertus, où ils ne parvinssent par ces moyens. *Cong-tze*, ce grand sage, peut servir d'exemple : son cœur était livré tout entier à la recherche de la vertu, sans se ralentir jamais, sans songer même qu'il vieillissait. Aussi ceux qui suivent son école, embrassant étroitement le bien, se mortifiant eux-mêmes, marchant toujours dans le sentier de la vertu, sans se négliger jamais, même dans les choses les moins importantes, feront chaque jour des progrès, & parviendront enfin au but de la perfection.

Il disait :

J'avais fort à cœur, dès ma jeunesse, l'étude des livres & des manuscrits. Ceux qui ont été faits par mon ordre, & revus par moi, p.09.164 sont au nombre de plus de mille, & je suis venu à bout de les corriger entièrement. Ce qui est très important pour apprendre les livres, les caractères, est un dictionnaire. Celui qui existait pour lors sous le nom de *Tze-hoei*, était plein de fautes ; le *Tcheng-tze-tung*, était ennuyeux & n'était pas exact. Comme la manière d'enseigner n'était pas la même alors dans toutes les provinces, le son & l'accent des paroles

Instructions sublimes et familières

étaient différents dans toutes. Il y avait plusieurs passages obscurs dans le *Lei-pien* divisé par articles, & composé par *Su-ma-quang*. Le *Chen-jo-tcheng-jun* n'a pas été exempt des critiques de la postérité. Quoique le *Hong-u-tcheng-jun* ait été corrigé & commenté plusieurs fois, il n'a jamais été possible de l'accréditer ; & à force de corrections, il s'est réduit au *Chen-jo-tcheng-jun*. Ayant confronté les livres de toutes les écoles, j'ai trouvé, après un mûr examen, que les caractères tartares de notre dynastie, les caractères des *Mongous*, ceux du *Tangut*, & enfin ceux de tous les royaumes par delà la mer occidentale, sont dérivés & composés de plusieurs lettres élémentaires. Il en est de même de la parole, quoique les langages soient différents dans les différents lieux, tous les caractères ou les mots, sont composés de traits de plume ou de sons qui ne signifient rien. En unissant deux lettres élémentaires, on en forme un mot ou un caractère ; en unissant deux sons, on en forme p.09.165 un seul son, une parole. J'ai conclu de tout cela que le premier langage du Ciel & de la terre s'est manifeste par l'organe de l'homme ; & que les caractères nous donnent pour ainsi dire le portrait du langage, en l'exprimant à nos yeux. Après avoir bien examiné toutes ces choses, j'ai ordonné que l'on fit un livre intitulé, *Cang-hi-tze-tien*, j'y ai ajouté ce qui manquait au *Tze-hoei* ou dictionnaire, & j'ai retranché ce qu'il y avait de superflu dans le *Tcheng-tze-tung* : je me suis attaché à garder le milieu, à n'être ni trop diffus ni trop prolix ; & je crois que cet ouvrage passera à la postérité & sera conservé éternellement.

Il disait :

Comme dans ma jeunesse j'ai lu beaucoup de livres de médecine, & que je suis très au fait des fondements & des principes de cet art, je comprends ce qu'en ont écrit les médecins modernes, appuyés sur les maximes des anciens. Ceux d'aujourd'hui non seulement ont peu étudié, mais ils ne s'adonnent à cette profession que par intérêt & par l'appât du gain. Cette intention n'étant pas droite, comment pourront-ils traiter convenablement les maladies ? Comment connaîtrait-on les différentes

Instructions sublimes et familières

sortes de médecines, si les anciens ne les ^{p.09.166} avaient indiquées & publiées pour l'avantage commun ? Quand je sais que quelqu'un a été guéri d'une maladie par une médecine, j'en fais publier la recette, de quelque lieu qu'elle me vienne, afin qu'elle ne soit pas oubliée ; & en cela je n'ai d'autre but que le bien général.

Il disait :

Il y a plusieurs espèces de médecines. Les anciens les composaient avec des herbes à peine sorties de terre. Ils les faisaient sécher exprès & les donnaient à pleines poignées ; & tantôt les froissant avec les mains, tantôt les rompant avec les dents, ils les appliquaient sur la partie malade. Aujourd'hui on se sert bien de médecines sèches ; mais les ayant pesées, on les donne en une dose, & rien au-delà. Certainement ce n'est pas la manière des anciens. Lorsque les *Mongous* se cassent ou se disloquent quelque membre, ils cueillent, sans qu'on les voie, une certaine racine noire appelée *tcio-hae*, & l'ayant mangée ils s'en trouvent assez bien. J'en ai vu moi-même l'expérience, & véritablement ils guérissent. J'ai confronté cette racine avec les herbes médicinales de Chine, & j'ai trouvé que c'était ce qu'on appelle ici *su-toan*. Il résulte de là que les *Mongous* étaient anciennement civilisés & instruits. A moins que ce remède ne soit pas propre à la maladie, quelque violent qu'il ^{p.09.167} soit, il peut néanmoins sauver la vie ; mais le *gen-tun* même sera nuisible, si on l'emploie dans une maladie où il n'est pas propre. Le point principal est de se servir dans les maladies, des remèdes qui sont propres pour les guérir.

Il disait :

La sobriété & le choix des aliments sont très importants à la santé & à la vie. Si on se trouve incommodé, on doit commencer par retrancher de sa nourriture, continuant cependant d'en prendre une petite quantité pour se soutenir. Les médecins d'aujourd'hui commencent avant tout par ordonner la diète, & ne traitent qu'avec des médecines. Si la maladie

Instructions sublimes et familières

vient de plénitude, ce régime paraît convenir ; mais si elle a une autre cause, il faut avec grand soin observer la nature du mal, y remédier peu à peu, & permettre au malade une légère nourriture pour accroître en lui la force du sang & des esprits vitaux. Si on s'affaiblit par une diète excessive, il n'y a point de remède, quelque restaurant qu'il soit, qui rende au sang & aux esprits vitaux leur première chaleur. C'est ce que doivent savoir ceux qui veulent conserver leur santé. p.09.168

Il disait :

Étant allé, il y a plusieurs années, me promener dans les jardins des régulos & des grands, & voir les bâtiments qu'ils avaient faits, je les ai trouvés semblables à ceux des Chinois, les séparations multipliées, & faites de même avec des ais & des treillis. Je voulus faire construire une ou deux habitations sur ce modèle, pour y faire ma demeure ordinaire ; mais je n'y demurerai que peu de jours & m'en dégoûtai bien vite : je n'en ai point fait bâtir depuis. Si vos habitations ou vos jardins sont bien arrangés, n'y faites pas faire tant de petits cabinets, mais augmentez, & agrandissez vos appartements autant que vous le pourrez, & selon votre propre goût.

Il disait :

Je cherche toujours la raison & la convenance dans les choses les moins importantes, même dans les plaisanteries. Il y a quelques mois, lorsque mon fils aîné avait la surintendance du *Iang-sin-tien* ¹ il entra dans mon palais avec l'Européen *Su-gi-seeng* ², parlant devant moi de choses indifférentes ; il se tourna tout à coup vers lui :

— Je veux lui, dit il, vous raser cette barbe.

¹ Endroit où l'on fait les travaux agréables à l'usage de l'empereur. *Note du trad. ital.*

² C'était le père Pereira, Portugais, grand antagoniste des Français. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

Il le lui disait en badinant ; l'Européen ^{p.09.169} qui ne le sentit pas, fut un peu effrayé, & lui répondit :

— Si vous voulez la raser, rasez-la.

Je réfléchis aussitôt que mon fils était naturellement un peu étourdi, & que si, hors de mon palais, il avait dit, j'ai présenté une requête à l'empereur mon père ; & qu'il eût voulu absolument faire raser la barbe de cet Européen, elle l'aurait été : ce qui ne convenait point, parce qu'il n'en avait été question qu'en plaisantant, & qu'il s'agissait d'un étranger. Je dis à mon fils en riant :

— Si vous désirez faire raser cet Européen, présentez-moi requête en règle.

Chi-gi-cheng entendant cela, eut peine à retenir ses larmes, & ne proféra pas une parole. A quelques jours de là, il vint seul à mon palais, & me parla ainsi en sanglotant :

— Votre Majesté est vraiment digne d'admiration. Quand son fils aîné aurait fait raser ma barbe, de quelle conséquence cela pouvait-il être ? Comment sa Majesté s'est-elle abaissée à y faire attention ? Je ne mérite pas qu'elle ait daigné faire une réponse si formelle en ma faveur.

A 47 ans, je tombai malade. Je ne sais comment cet Européen avait entendu dire que ma maladie était incurable. Il vint au *Iang-sin-tien*, se lamentant & pleurant amèrement ; & à peine retourné à son église, ^{p.09.170} il mourut. On peut conclure de là qu'une parole suffit pour perdre ou gagner les cœurs.

Il disait :

Quoique les vieillards des anciens temps de notre dynastie ne comprissent pas bien les livres, & ne sussent pas composer agréablement, leurs actions étaient vraiment dignes d'être admirées. Par exemple, dans les temps les plus reculés, ils réglaient les affaires

Instructions sublimes et familières

publiques en faisant des nœuds à une ficelle ; lorsque les vieillards de notre dynastie ont quelques représentations à me faire, ils ont coutume de faire des nœuds à leur ceinture pour s'en souvenir. Anciennement on écrivait sur des tablettes de bois ou de bambou ; nous nous servons aujourd'hui de tablettes vertes, dites *lu-teu*, ou d'ivoire ou de bois. Cela prouve que tous les sages successivement, qui se sont rendus célèbres par leurs actions ou leurs inventions, se sont toujours conformés à ceux qui les ont devancés : & cela est vraiment une chose merveilleuse.

Il disait :

Si au printemps ou en été les petits enfants veulent jouer & se divertir, qu'ils le fassent ; mais que ce soit dans la cour de la maison, & non ^{p.09.171} sous le portique qui est devant les appartements : c'est ce que nos bons vieillards nous recommandent toujours.

Il disait :

Au commencement de notre dynastie, lorsque les peuples *calcas* ne nous étaient pas encore soumis, les meilleurs agneaux étaient ceux de *U-tciu-mu-tzin*. Par la suite, lorsque les sept bannières des Calcas se furent rendues à moi, je destinai tout le terrain de *Ta-li*, *Can-ga* & les environs à servir de pâturages. Je n'osai goûter des premiers agneaux qu'on m'envoya de ce canton en tribut ; mais j'ordonnai au mandarin, chargé de ma bouche, de les offrir en sacrifice au tombeau de mes ancêtres ; & je mangeai de ceux qui me furent apportés par la suite. Quant aux tasses travaillées avec le *fa-lan* ¹ trouvé nouvellement, comme mes ancêtres n'avaient pu en avoir de pareilles, je fis choisir la plus belle, je l'envoyai à leur sépulture pour leur offrir le thé. Le respect & l'attention qui s'étendent si loin de ma part, n'oublie & n'omettent aucune chose. Gardez-en le souvenir.

¹ Émail.

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Comme je me suis occupé, dès ma jeunesse, de la campagne & des p.09.172 grains, dès que je puis avoir quelques graines de légumes & de plantes, de quelque endroit que ce soit, je les fais semer, j'en recueille le fruit, & j'en introduis l'usage parmi le peuple. En prenant de chacun des épis de ce riz que j'ai fait planter par carrés dans mon jardin nommé *Fong-tce-juen*, les premiers grains qui naissent, & les semant sur-le-champ, ils produisent une récolte beaucoup plus prompte que celle de l'autre riz : on peut espérer de faire deux récoltes par an dans les provinces méridionales, parce que le climat est plus chaud. Les graines des fleurs des royaumes par delà les mers, ou de celles des autres provinces de la Chine, germent toutes, & produisent de belles fleurs. On voit par là que les fleurs, comme les plantes, suivent leur propre nature. Comme les cocons de soie du pays des *Mongous* sont semblables à ceux de la province de *Chan-tong*, j'en ai fait tirer la soie, & m'en suis fait faire des vêtements dont je me sers. Tout cela me fait grand plaisir, non seulement parce que les terres & les mûriers blancs sont une chose importante, mais parce que les plantes & les fleurs sont les unes & les autres des productions du ciel & de la terre.

Il disait :

Les anciens avaient coutume de dire :

« lorsqu'on a semé trois p.09.173 années de suite, il faut mettre en réserve la récolte d'une année : lorsqu'on a semé neuf années de suite, il faut mettre en réserve de quoi vivre durant trois ans.

Le fort de la prudence humaine est de se préparer contre la stérilité avant qu'elle arrive. Nous devrions souvent traiter cette matière & en délibérer dans nos conversations. S'il survient par malheur une année d'inondation ou de sécheresse, le peuple d'aujourd'hui n'ayant rien mis en réserve, est perdu sans ressource. Cela vient de ce que, lorsque la

Instructions sublimes et familières

récolte est abondante, il laisse épars sur la terre les grains de riz ou les légumes, sans en tenir aucun compte, & sans en conserver pour l'avenir. L'attention, à cet égard, doit être la même dans celui qui gouverne un empire, & dans celui qui règle sa maison. Chaque propriétaire doit calculer ce qui est nécessaire pour nourrir suffisamment sa famille, & proportionner les provisions à la consommation ; ensuite il doit en user avec épargne & discrétion, gardant le milieu entre la prodigalité & l'économie outrée : par là chacun pourra se maintenir dans son état, être heureux & rendre tels ses enfants & ses petits-enfants.

Il disait :

De mon naturel je n'aime pas les choses qui coûtent beaucoup. p.09.174 Lorsque je voyage dans les campagnes de la Tartarie, s'il s'offre à moi une racine d'arbre, une pierre un peu curieuse, les cornes, les ongles d'un animal sauvage pris à la chasse, quelques feuilles d'arbres rares, j'en fais faire sur-le-champ un meuble, un vase, en tirant parti de sa forme. Ainsi on peut faire usage des choses qui coûtent peu, & il ne faut pas les négliger.

Il disait :

Il y a des gens qui estiment beaucoup les anciens vases de porcelaine ; ils les vantent comme des raretés antiques, & disent à ce sujet mille choses. Ce qu'on en peut dire de raisonnable ? c'est que les anciens les travaillaient dans le dessein qu'ils servissent à quelque chose ; mais on ne sait pas bien quel usage ils en faisaient, ni en quel lieu ils les plaçaient comme ornement. Je ne les trouve pas assez propres pour recevoir les aliments ni les boissons des personnes considérables, ils peuvent tout au plus être placés, ou sur une petite table pour la garnir, ou sur des tablettes de bibliothèque pour séparer les livres ; en un mot, il faut en faire cas comme d'une chose qu'il est bon de voir un

Instructions sublimes et familières

moment en passant : je vous en avertis parce qu'il est utile que les grands prennent cette idée de ces antiquités. p.09.175

Il disait :

Il y a nécessairement dans chaque royaume un esprit que l'on respecte, comme nous autres Tartares, honorons dans nos sacrifices l'esprit de nos ancêtres. Ainsi les *Mongous*, les Turcs, les peuples étrangers, les *Miao-tçe*, enfin les *Lo-lo*, tous adorent leur *Chin* ou esprit particulier & respectif. D'où il résulte que le Ciel ayant créé les hommes, il ne leur est pas permis de s'écarter en quoi que ce soit du respect.

Il disait :

Presque tout le monde a de l'aversion pour une sorte de chose quelconque. Tel craint les serpents, qui ne craint pas les crapauds ; au contraire, tel craint les crapauds, qui ne craint pas les serpents. Quoi que je n'aie aucune de ces craintes, cependant je ne voudrais pas, même en badinant, faire peur à ceux qui en sont susceptibles. Lorsque ces gens-là voient l'objet qui leur cause de la frayeur, ils sont hors d'eux-mêmes, ils tirent leur épée ou leur couteau : si c'était en la présence du prince, ce serait une faute capitale. Qui pourrait donc s'en faire un jeu ? Il est nécessaire que vous réfléchissiez à cela & que vous vous en souveniez dans l'occasion. p.09.176

Il disait :

La vénération & le véritable respect pour l'esprit *Fò*, consiste principalement dans le cœur. Depuis la dynastie des *Tang* & des *Song* jusqu'à présent, il s'est introduit cet usage : le jour qu'on doit sacrifier à *Fò*, on fait peindre son image, on l'expose sur l'autel, à la vénération du peuple, & on la brûle lorsque le sacrifice est fini. Quoiqu'un tel usage ne porte pas préjudice aux grandes cérémonies des sacrifices, il est cependant peu conforme à la droite raison. Le peuple au-delà de nos

Instructions sublimes et familières

limites peut l'observer d'après les maximes qu'il a reçues ; mais nous qui sommes souverains, & vous autres aussi, dès que nous savons que cette chose est répréhensible, il convient que nous nous l'interdisions.

Il disait :

J'ai souvent été visiter les provinces méridionales, & j'ai trouvé que par-delà le fleuve *Kiang*, le climat portait à la mollesse ; que les habitants étaient faibles, mangeaient peu ; il paraît même que leurs aliments & leurs boissons diffèrent des nôtres, & sont peu propres à accroître les forces. En-deçà du *Kiang*, le climat est très bon, les hommes y sont forts & robustes, les boissons & les aliments y sont nourrissants. C'est un effet de la diversité des climats. Un homme p.09.177 né & élevé dans les parties septentrionales, pourrait-il se nourrir comme ceux des provinces méridionales ? Non certainement. Non seulement chaque climat est différent, mais les tempéraments le sont aussi : on deviendrait donc peu à peu faible & maigre en se conformant à la manière de vivre des habitants du midi. Quel avantage en retirerait-on ?

Il disait :

De tous les vernis employés sur les meubles, ceux d'Europe sont les plus beaux. Aussi dit-on ici que les Européens sont industrieux, & qu'ils savent bien travailler. Ceux qui parlent ainsi, ne savent pas que l'humidité convient au vernis, & que la sécheresse lui est nuisible. Le climat de la Chine est très sec, la grande quantité de poussière que le vent élève, s'attache au vernis, le ternit & en altère le poli. L'Europe qui est entourée par la mer, baignée de rivières & humide naturellement, n'a point ordinairement de poussière : c'est pourquoi la couleur de ses vernis est pure, transparente & agréable à la vue. Tout cela vient de la différence du climat, & non de la supériorité de l'industrie des Européens sur les Chinois. p.09.178

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Au-delà de nos limites le climat est excellent, le territoire gras & fertile, les habitants sèment trois ou quatre espèces de riz assez communes appelées *mi*, *chou*, *pae*, *tzi*, & rien de plus. Ayant séjourné quelque temps dans ce pays, comme je connais parfaitement les qualités des terrains, je leur ai fait semer de toutes sortes de grains, & ils en font depuis bien des années, d'abondantes récoltes. Beaucoup de terres alors ont été labourées pour la première fois ; il s'y est établi plusieurs familles, & il y a à présent beaucoup d'habitations qui se sont formées dans les vallées au milieu des montagnes. Le Ciel qui nous aime a fait en sorte qu'il n'y a point de pays, quelque aride qu'il soit, qui ne puisse porter aux hommes utilité & profit. Ce proverbe est bien vrai : « c'est l'homme qui se refuse aux travaux nécessaires à la fécondité de la terre ». Si on employait la force & l'industrie à travailler les terrains, quels qu'ils puissent être, à labourer les terres, à creuser des puits, on trouverait les moyens d'y vivre aisément avec toute sa famille.

Il disait :

Selon nos anciens usages tartares, dans quelque lieu que nous ^{p.09.179} arrivions pour prendre un repas, les gens qui nous accompagnent, en quelque nombre qu'ils soient, doivent tous goûter de nos mets ; si pendant mon repas, je donne à un de mes officiers quelque ordre qui l'oblige de s'éloigner, je lui fais réserver un plat de ma table, pour qu'il le mange à son retour. Les *régulos* de Hou-hou-nor étant venus me saluer, je leur demandai si leurs anciens observaient cet usage, & ils me dirent que oui : d'où on peut conclure que toutes les actions vertueuses des anciens se rapportaient au même point, & se ressemblaient. Ils donnaient indistinctement l'hospitalité à leurs parents, à leurs compatriotes & aux étrangers.

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Sur la fin de la dynastie des *Ming*, les Européens étant entré dans la Chine, & ayant pour la première fois fait un ou deux cadrans solaires, les empereurs des *Ming* les prisèrent comme un trésor précieux. Vers la dixième année de *Chun-tchi*, l'empereur *Chi-tzou-hoang-ti* reçut de ces mêmes Européens une petite pendule qui sonnait d'elle-même les heures. Elle ne quittait point son côté. Par la suite on en eut de plus grandes : on en fit ici de semblables quant à la forme extérieure, aux roues & aux cercles intérieurs ; mais comme ^{p.09.180} on ne savait pas la manière de travailler les ressorts pour qu'ils fussent flexibles & élastiques tout ensemble, elles n'étaient pas justes. Depuis que je règne, ayant appris des Européens la manière de travailler ces ressorts, j'ai fait faire des centaines, des milliers de pendules qui marquent le temps très juste. J'ai fait raccommoder la pendule sonnante qu'on avait la première offerte à l'empereur *Chi-tzou-hoang-ti*, & dont il était si jaloux ; elle va parfaitement bien, & je vous la confie présentement. Vous, jeunes encore, avez, pour votre amusement, dix ou vingt de ces horloges qui sonnent d'elles-mêmes, & que je vous ai données, ne regardez-vous pas cela comme bien agréable pour vous ? Vous devez donc éternellement vous rappeler, avec un sentiment de reconnaissance, les avantages accumulés qui vous ont été communiqués par vos ancêtres & votre père.

Il disait :

Je n'ai point encore changé le tapis sur lequel je suis actuellement assis dans cette salle, quoiqu'il y ait quarante ans environ que je m'en sers ; je suis naturellement propre & ménager, & je n'aime pas le luxe dans les choses qui sont à mon usage.

Il disait :

Par rapport aux choses qui sont de mauvais augure pour les ^{p.09.181} Tartares, & dont ils s'abstiennent de parler, nous retrouvons les mêmes

Instructions sublimes et familières

usages que ceux qui sont enregistrés dans les codes des anciens. Par exemple : y a-t-il quelque chose qu'un vieillard puisse prendre pour mauvais augure, & qui lui fasse de la peine ? Ses enfants & ses frères doivent avoir soin de n'en pas parler en sa présence. Ces enfants devenus vieux, doivent aussi s'abstenir de parler devant leurs jeunes enfants de choses qui pourraient être mal interprétées ou pourraient faire tort à leur réputation. Cela se doit observer pour conserver mutuellement l'amour & le respect ; & il est convenable que vous sachiez cela & que vous le mettiez en pratique.

Il disait :

Il est très mal de se moquer de celui qui est contrefait ou estropié, ou de rire lorsqu'on voit tomber quelqu'un. Lorsqu'on aperçoit un estropié, il faut au contraire s'exciter à la compassion. Il y a des étourdis qui en rient & s'en moquent. Si une pareille disgrâce ne leur arrive pas, elle arrivera à leurs enfants ou à leurs descendants. On a vu souvent que celui qui se moquait de la chute d'un autre, en se retournant, faisait lui-même un faux pas & tombait aussi par terre. Aussi les vieillards de notre dynastie disent-ils :

« ne vous moquez p.09.182 pas légèrement des autres, car l'objet de vos railleries retombera sur vous-mêmes.

Ils ont raison de parler ainsi.

Il disait :

Les choses blanches & claires sont belles & d'un heureux augure. La couleur blanche est réputée la plus pure, dans les livres canoniques de *Fò*. C'est pour cela que lorsque quelques grands personnages viennent sacrifier & porter des offrandes à *Fò*, les lama ou prêtres de *Fò* chez les *Mongous* occidentaux, prennent en main un mouchoir blanc pour les recevoir & leur rendre honneur. Dans notre dynastie, lorsqu'on prépare un festin solennel pour quelque heureux événement, on étend sur la

Instructions sublimes et familières

table une grande nappe de toile blanche. Cela prouve bien le dire des anciens :

« la chose qu'on destine à être peinte, doit premièrement être blanche.

Le blanc devant, pour ainsi dire, être la base de toutes les couleurs, comme la pureté est dans l'homme la base de toutes les vertus.

Il disait :

Lorsque dans ma jeunesse il était nécessaire de faire quelque sacrifice ou d'autres cérémonies impériales, j'y allais toujours en personne, prouvant par là toute la sincérité de mon respect. A présent que mon âge ne me permet plus de remplir ces devoirs, je ^{p.09.183} choisis un *régulo*, un comte, ou quelque grand, pour me représenter. Je n'ose rien retrancher de mes fonctions ni m'en acquitter légèrement & superficiellement. Vous, que je choisis à présent pour me remplacer dans ces fonctions, imitez mon respect & ma sincérité.

Il disait :

J'ai souvent été visiter les treize collines où sont ensevelis les empereurs de la dynastie des *Ming*, & j'y ai fait les libations avec l'eau-de-vie. Il y a longtemps que je n'y vais plus. Transportez-vous-y pour les visiter, & faites-y les libations. Vous envoyant une ou deux fois à ces tombeaux, les mandarins & les gardes de ce lieu n'oseront se relâcher de leur devoir. D'ailleurs cela conservera la bonne renommée de notre dynastie. Notre glorieux empereur *Chi-tzou-hoang-ti* étant entré pour la première fois dans Pé-kin, n'a point touché à la sépulture des princes de la dynastie des *Ming*. Ayant eu même à sa disposition le corps de *Tchong-tcheng*, leur dernier empereur, il lui fit élever un mausolée, & fit célébrer ses funérailles avec les honneurs & les cérémonies accoutumées ; ensuite il alla lui-même à son tombeau, y fit des libations

Instructions sublimes et familières

d'eau-de-vie & y pleura amèrement. Il fit de pareils actes de respect aux autres sépultures. ^{p.09.184} Il suit de là que nous avons acquis à bon droit la domination de ces vastes régions ; & que nous avons surpassé les anciennes dynasties par notre humanité & notre bienfaisance envers la dynastie précédente.

Il disait :

On doit de temps en temps donner du repos à son cœur, principalement lorsqu'il est affligé, & l'exciter à la patience. Lorsque j'avais mal au pied, le plus léger mouvement me causait beaucoup de douleur. Les gens qui me servaient m'aidaient, en le soulevant, à le changer de place. Je souffrais excessivement pour peu qu'on le touchât. Quoique mes souffrances fussent excessives, réfléchissant que personne ne pouvait être exempt de souffrir, je causais, riais à mon ordinaire avec ceux qui étaient auprès de moi. Enfin je guéris de cette maladie. Je ne me suis jamais inquiété ou impatienté dans les contrariétés, ni n'ai maltraité les personnes qui me servaient. Mon second fils étant tombé malade à *Te-tceu*, je fus le voir un jour, & le trouvai fort en colère contre un des gens de service auprès de lui. Je le ramenai à la raison en lui parlant ainsi :

« Nous qui sommes maîtres & souverains de cet empire, avons un grand nombre de ^{p.09.185} gens pour nous servir, & il semble que ce nombre ne soit pas encore suffisant. Si l'un de ces eunuques ou de ces pauvres gens tombe malade, qui les sert ? qui leur prête assistance ? s'ils se mettent en colère, contre qui peuvent-ils l'exhaler ?

Ces paroles attendrirent jusqu'aux larmes les domestiques qui étaient présents. Retenez bien cette leçon que je vous donne.

Il disait :

Instructions sublimes et familières

L'homme qui usera de prudence & d'attention pour conserver sa santé se portera bien. S'il augmente ses vêtements avant de souffrir le froid ; s'il observe de ne point manger les choses qui ne conviennent point à son estomac ; s'il affecte de paraître d'une complexion faible, il en retirera grand avantage. Considérez tous ces vieillards employés dans les grandes charges de l'empire ; c'est ainsi qu'ils en usent. Toutes les fois que je les vois, je les appelle, en badinant, fins & rusés. On ne doit jamais employer autrement la ruse & la finesse : mais c'est une bonne recette pour conserver ses forces.

Il disait :

Un jour que je montrais un pied ¹ d'acier hollandais, qui était p.09.186 posé sur une table avec quelques livres, je dis :

— Ce pied d'acier, outre qu'il ne se peut pas courber, n'a ni rouille ni mauvaise odeur comme en ont le plus souvent les autres métaux. Savez-vous que je l'ai fait faire avec une épée hollandaise bien polie ? D'une arme de guerre, j'ai fait un meuble propre à mettre sur la table où j'écris, pour faire voir que la guerre étant finie, je veux m'appliquer à l'étude.

L'Européen An-to ², qui était présent, reprit :

— L'épée est l'arme d'un soldat, elle inspire l'effroi ; changée à présent en pied ou règle à mettre sur le papier, elle devient un meuble agréable, & non seulement que l'on voit sans peine, mais que l'on touche volontiers. C'est vraiment une chose admirable.

Il s'exprimait ainsi, & il avait raison.

Il disait :

¹ Une mesure d'un pied.

² C'était un missionnaire européen. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

Les cartes de géographie du livre nommé *Tchi-cheng-tchi-chou*, contiennent les villes, les bourgs & tous les lieux de notre empire de la Chine ; ils y sont tous marqués : mais les distances n'en sont pas exactes. Je me sers (de la même manière que pour les calendriers) des degrés célestes pour déterminer les distances des lieux : en suivant cette méthode on ne craint point de se tromper. J'ai envoyé mesurer exactement les ^{p.09.187} montagnes, les rivières, les villes & les bourgs, depuis le royaume de *Mien* situé au midi, le royaume de Moscovie au nord, la mer à l'orient, & la grande montagne *Cantisu* à l'occident ; j'ai fait marquer les degrés célestes qui correspondent à tous ces lieux, & j'ai intitulé cet ouvrage : *Carte universelle de la Chine*. Je l'ai fait dessiner par d'excellents peintres, & après l'avoir fait imprimer, vous êtes les premiers à qui j'en ai fait présent. On peut, par cette carte, connaître en un instant la vaste étendue de notre royaume, & juger par elle de la félicité qui nous a été transmise par nos aïeux. Quoiqu'on sente, en réfléchissant attentivement, combien il a été difficile d'établir les fondements de notre grandeur, il ne faut pas croire que ce soit une chose aisée de la savoir maintenir au point de perfection où elle est portée. Je prie sans cesse le Ciel de faire jouir les peuples de cet empire, dans ce siècle de paix, du bonheur & de la tranquillité.

Il disait :

Quoique les choses qui ont rapport à la vie de l'homme en ce monde, aient été toutes formées par le Ciel & déterminées à un certain nombre, il y en a quelques-unes à la production ^{p.09.188} desquelles l'homme peut aider le Ciel, & qu'il peut en quelque manière créer. De cette nature sont le miroir ardent, & l'aiguille qui indique le midi ¹. Ces petites découvertes semblent tenir de la création. Quant aux révolutions & aux cours périodiques des sept planètes, aux saisons, aux éclipses de soleil & de lune, l'homme est parvenu à les supputer très juste. Si l'homme, s'en

¹ La boussole.

Instructions sublimes et familières

rapportant absolument aux seules opérations du ciel, n'employait pas ses forces à labourer les terres dans le printemps, à semer dans l'été, à faire les récoltes dans l'automne : l'intention du Ciel serait entièrement trompée.

Il disait :

Il est nécessaire que vous, fils d'empereur, *régulos* & *agos*, souteniez avec dignité ce grand caractère. Il vous faut abstenir de ce qui n'est pas convenable à votre état. Vous ne devez souffrir en vous rien qui soit mauvais ou bas. Par exemple, lorsque vous sortez de chez vous pour vous promener, il faut détourner la vue des objets malhonnêtes qui peuvent s'offrir. Les anciens disaient :

« un homme qui vaut mille onces d'argent (c'est-à-dire sage & vertueux) ne p.09.189 doit jamais s'asseoir sous le portique de sa maison ¹. A plus forte raison, vous qui êtes fils d'empereur.

Il disait :

Quoique les maisons & les habitations des souverains doivent être propres & ornées, il ne faut pas passer les bornes, ni que ce soin aille jusqu'à la manie. J'ai vu beaucoup de gens tomber dans cet excès. Ils font balayer leur chambre plusieurs fois dans la journée, & ne permettent pas à leurs domestiques d'y entrer avec des souliers ou des bottes. Ils abandonnent leurs vêtements dès qu'il y a la moindre tâche. Ils ne voudraient pas goûter des mets préparés par leurs parents mêmes ou leurs amis. Cet excès de recherches est un défaut, & leur délicatesse personnelle devient pour les autres une impolitesse. Cette manière de penser & d'agir est pleine de petitesse ; & certainement ce n'est pas la

¹ Pour ne pas s'exposer à voir & entendre ce que dit & fait le peuple dans les rues. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

manière de rectifier & de purifier son cœur, & de bien régler sa personne ; je vous en avertis, afin que vous le sachiez.

Il disait :

Quel est le père & la mère qui, ayant des enfants, ne les aime pas p.09.190 tendrement ? Cela est non seulement très naturel, mais c'est même un devoir : cependant il est nécessaire de ne les pas trop caresser & de ne les pas élever trop délicatement. Si on use envers eux de trop de condescendance, qu'on les laisse boire & manger à leur fantaisie, qu'on cherche trop à les préserver de l'intempérie des saisons : lorsqu'ils seront grands, s'ils ne sont pas absolument hébétés, ils seront certainement niais & grossiers. Ceux d'entre les enfants & les frères des *régulos*, des comtes & des grands, qui sont sots, imbéciles & dépourvus de sens commun, sont tous devenus tels par la faute de leurs parents, & pour avoir été élevés avec trop de délicatesse.

Il disait :

Les antiques usages des Tartares sont pour la plupart conformes aux usages contenus dans les livres des anciens. Nous autres Tartares nous servons de la main droite pour tenir la bride de nos chevaux, & de la gauche pour tenir un chien en laisse. On trouve cela écrit dans le *Li-ki*. Il y a beaucoup d'autres conformités pareilles.

Il disait :

Les anciens allaient à la chasse dans les quatre saisons. Outre que cela était incommode aux gens de service près d'eux, cela p.09.191 ne donnait pas le temps aux quadrupèdes & aux volatiles de faire leurs petits. Je ne vais à la chasse que deux fois par an. La première fois sur l'eau, pour que mes gens apprennent à mener les barques ; la seconde en automne, dans les campagnes, pour qu'ils s'exercent à tirer des flèches à pied & à cheval. Ainsi je ne tourmente pas mes gens, & je

Instructions sublimes et familières

laisse aux bêtes fauves le temps de mettre bas, & aux oiseaux celui d'élever leurs nombreux enfants. Mes soldats, par cet exercice, sont forts & adroits, & n'ont d'autre but que de n'être pas surpassés en valeur. Tout cela vient de savoir les employer à propos, les nourrir & leur faire prendre du repos.

Il disait :

Étant allé pour la première fois visiter les rivières des provinces méridionales, je suis monté dans chaque barque pour les visiter mais je n'en ai trouvé aucune qui fût comme je le souhaitais. Ayant communiqué mes idées aux ouvriers, j'ai fait construire une barque impériale, extraordinairement belle, & si solide que quelque fort que fût le vent & quelques violentes que fussent les vagues, on y était assis en sûreté. J'ai toujours voulu connaître le principe & les effets même de la plus petite chose ; & prenant les avis des gens experts, je les ai mis à exécution.

Il disait :

p.09.192 Je regarde les deux fleuves *Hoang-ho* & *Hoae-ho*, comme très importants, parce qu'ils servent aux transports des vivres de cette capitale, & qu'ils sont nécessaires à la vie & à la subsistance du peuple ; c'est pourquoi, sans avoir égard à ma peine, j'ai plusieurs fois été en personne les examiner attentivement. En ayant observé les passages aisés ou difficiles, sûrs ou dangereux, & les endroits où l'on pouvait détourner leurs eaux dans des canaux, j'ai trouvé enfin le vrai moyen pour accélérer ou retarder leur cours suivant la nécessité. J'ai dépensé à cet ouvrage des millions de piastres, & j'ai tiré chaque année de mes caisses des milliers d'onces d'or : la trente-septième année de mon tranquille & pacifique règne, l'eau du *Hoang-ho* & du *Hoae-ho* étant crue considérablement, comme le *Zong-tou* de ces fleuves, nommé *Tung-an-quo*, n'avait pas fortifié les chaussées des deux côtés, ni creusé la partie de leur embouchure dans la mer, le flux & le reflux ayant élevé le lit du *Hoang-ho*, ses eaux allèrent heurter avec violence l'ouverture du lac

Instructions sublimes et familières

Hong-che-hou. L'eau de ce lac ayant forcé les six palissades qui lui servent de digue, inonda les campagnes. Les eaux du fleuve étant forcés de se dégorger dans un ^{p.09.193} fleuve moins considérable, les terrains du peuple furent noyés. Je déposai aussitôt & privai de son emploi le *Zong-tou*, & je mis en sa place *Yu-tcheng-long*. Je lui enseignai les moyens de contenir les rivières ; & la trente-huitième année, je fus moi-même voir les travaux. Étant logé sur la rive de *Tzing-keu*, je dis à *Yu-tcheng-long* qu'il fallait faire dans cet endroit une palissade de troncs d'arbres & de saules, bien enfoncés au fond de la rivière, & donner au nord une issue aux eaux du *Hoang-ho*, qui alors ne se précipiteraient plus dans le *Tzing-keu* ; & que c'était la seule manière de prévenir ce désastre. *Yu-tcheng-long* ne put exécuter cet ouvrage. Je me servis par la suite d'une autre personne nommée *Tchang-pen-co*, que je choisis pour *Zong-tou* des fleuves ; j'envoyai à son aide un nombre suffisant de grands & de mandarins ; je fis augmenter les digues de *Kao-kia-jen* ; je les fis fermer & fortifier avec six palissades, & je fis écouler par le *Tzing-keu* l'eau du lac *Hong-tche-hou*. Alors je dis à *Tchang-pen-co*, qu'il était très nécessaire de faire une palissade à *Tzing-keu* ; que sans cela les eaux rapides du *Hoang-ho* ne pourraient se détourner vers le nord, & l'eau du lac ne pourrait s'écouler avec impétuosité. Il exécuta mes ^{p.09.194} ordres, & le *Hoang-ho* ayant pris son cours vers le *Tao-tchio-tang*, le *Tzing-keu* put s'écouler avec facilité. Par la suite des temps, les pluies d'été & d'automne ayant souvent grossi considérablement les fleuves, on ne les a point vus changer leur cours, ni se jeter l'un dans l'autre. Les choses ainsi disposées, j'ai fait creuser le lit du *Tchang-su-keu*, & j'en ai fait tirer plusieurs canaux ; j'ai fait construire une digue au *Quei-gen*, & j'ai réuni les petites rivières de *Gen-tze*, *Mang-tao*, *King* & *Kien*. J'ai fait ouvrir l'embouchure du *Ta-tong-keu*, & l'ai perfectionnée à plusieurs reprises. Anciennement l'eau du *Hoang-ho*, lorsqu'il grossissait, était au niveau de la digue : quelquefois passant par-dessus de toutes parts, il allait inonder les campagnes. Depuis que j'ai fait creuser & égaler son lit, l'eau est plus basse que la digue de la hauteur de dix cannes ; & elle peut croître, tant qu'elle voudra, sans donner d'inquiétude. Maintenir l'état

Instructions sublimes et familières

respectif des fleuves est une chose si importante, que j'y ai mis toute mon attention, y réfléchissant nuit & jour, & ne négligeant rien de ce qui pouvait y contribuer. D'ailleurs je me suis servi d'un *Zong-tou* que j'ai choisi moi-même ; & je ne lui ai confié ce soin, qu'après l'avoir bien éprouvé, lui laissant ^{p.09.195} la liberté de choisir les mandarins qui devaient être à ses ordres. Tous ces mandarins, grands & petits, occupés aux travaux des fleuves, y ayant employé, de commun accord, leur industrie, sont venus à bout de perfectionner ce grand ouvrage. Voilà le principe & la fin de mon entreprise par rapport aux fleuves : je vous en instruis pour que vous en gardiez le souvenir.

Il disait :

Il y a des gens qui, en parlant de la manière de contenir des fleuves, prétendent que le mieux est de seconder leur pente naturelle, de les laisser aller à la mer au lieu de s'y opposer en leur fermant le passage & disputant en quelque sorte avec eux. Lorsqu'il ne s'agit que de remédier aux débordements, cette méthode est assez bonne. Par exemple, le *Hoang-ho*, depuis l'endroit nommé *Tzi-li-keu* n'est éloigné de la mer que de quatre lieues ; si on lui creusait un lit profond, & qu'on le laissât aller à la mer, cela ne serait pas fort difficile, & par là on n'aurait plus à craindre les inondations. Mais le *Hoae-ho* devient incessamment à sec dans sa partie septentrionale pendant l'espace de vingt lieues, & ne peut plus porter les barques chargées de provisions & de vivres. Ainsi il est de l'intérêt de l'État ^{p.09.196} de conduire le *Hoang-ho* par divers tours & retours jusqu'à l'ancien lit du *Hoae-ho*, & cela parce que les circonstances présentes ne sont plus les mêmes qu'au temps des anciens.

Il disait :

Vous qui tenez de ma bienfaisance les titres de *régulos*, *peile* & *pei-tze*, & qui par cette raison avez tous des habitations différentes, vous devez observer exactement les lois de l'empire & les devoirs de vos

Instructions sublimes et familières

emplois. Celui des *regulos* se réduit à venir au palais, à s'assembler au temps prescrit pour les cérémonies. Il ne leur convient point de se mêler des affaires du dehors. Si je charge un *regulo* de quelque commission importante, il doit mettre toutes ses pensées, tous ses soins, à s'en bien acquitter. S'il se conduit ainsi, je n'aurai pas à rougir de lui avoir confié cette affaire, & il ne fera pas l'objet de la dérision publique.

Il disait :

Chacun croit que la conservation de la santé dépend principalement des aliments & des vêtements. Les anciens disaient :

« use de prudence pour n'être pas trop longtemps assis ou debout ; use de sobriété dans le boire & le manger.

Quoiqu'ils ne parlent pas ^{p.09.197} de l'habillement, comme il a une relation intime avec le corps, je le crois très important à la santé. Je porte, dans l'hiver, des vêtements bien fourrés, & je ne m'approche jamais du feu. Ceux qui ne s'en éloignent pas, doivent nécessairement être vêtus plus légèrement ; or quand ils sortent à l'improviste, ils sont attaqués du rhume, & alors ils sont obligés de se couvrir beaucoup. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils s'en fussent préservés en se tenant habituellement fort vêtus ?

Il disait :

En voyageant dans les campagnes inhabitées, quelque froid qu'il fasse, je ne mets jamais mon capuchon sur mon bonnet ; & néanmoins je n'ai jamais eu ni les oreilles ni le visage gelés. Cependant quand je ne sors point, je porte d'ordinaire des vêtements assez épais. A la chasse, faisant un mouvement modéré, je m'accoutume à supporter le froid ; mais en repos dans le palais, je prends des habits un peu plus chauds, afin que s'il faut que je sorte à l'improviste, je ne courre pas le risque de m'enrhumer. Il est toujours louable de prendre des précautions.

Il disait :

Instructions sublimes et familières

Il y a eu un moment où tout le monde avait la passion d'apprendre p.09.198 à jouer de la flûte. J'en ai essayé aussi. Outre que cet instrument n'a aucun avantage, il est très nuisible à la poitrine ; je l'ai quitté aussitôt que je m'en suis aperçu. Au lieu de s'amuser à une chose aussi inutile, ne vaut-il pas bien mieux employer ses moments de loisir, à s'exercer à tirer des flèches soit à pied soit à cheval ?

Il disait :

Aussitôt que j'ai dîné, j'ai coutume de me récréer par une conversation agréable, ou en regardant les machines que j'ai fait faire pour l'amusement. C'est pourquoi ma digestion se fait promptement & j'en retire un avantage considérable.

Il disait :

L'école du *Tze-ping*, du *Lu-gen*, du *Tzi-men*¹ & autres semblables, p.09.199 sont des établissements modernes. Selon ces écoles, les cinq

¹ Ces écoles sont des écoles de divination & de superstition. Dans le *Tze-ping*, les devins demandent à celui qui les consulte, l'année, le mois, le jour & l'heure de sa naissance. L'année, le mois, le jour & l'heure se désignent tous, en Chine, par deux caractères, avec un *tchi* & un *can*, de sorte qu'il en résulte huit caractères, quatre *tchi* & quatre *can*, qui sont appelés *pa-tzu*. Les devins observent auquel des cinq éléments chacun correspond : mais comme il n'y a que cinq éléments, & qu'il y a huit caractères, ils reprennent de nouveau les trois restants. Les confrontant derechef avec les éléments, ils connaissent quel est l'élément le plus dominant dans l'homme. Si les éléments suivent leur ordre naturel, c'est-à-dire, que l'un naisse de l'autre, ils prédisent un grand bonheur & de grandes richesses. Lorsqu'il arrive (& cela arrive très souvent) qu'un élément se mettant entre ceux qui doivent se suivre, les empêche par là de produire leur effet, les devins disent que l'esprit qui préside à tel ou tel élément, est méchant, ou puissant, & qu'il n'y a d'autre moyen que de trouver un autre ordre, un autre caractère ou *koua* correspondant à un autre élément opposé, & qui puisse le vaincre & le chasser. Par exemple, si l'élément qui s'oppose à la bonne fortune, est le feu & son esprit tutélaire, on se servira de l'eau pour détruire le feu, & l'esprit du feu sera vaincu par l'esprit de l'eau.

Dans l'école du *Lu-gen*, autrement dite *Ta-lu-gen*, ils prennent un tuyau de bambou, & mettent dedans trois monnaies de cuivre sur lesquelles sont gravées d'un côté des lettres chinoises, de l'autre des lettres tartares. Ils les remuent beaucoup & les jettent sur une table, répétant six fois de suite cette opération. Ils observent si les lettres des monnaies qui paraissent, sont en nombre pair ou impair, si elles sont toutes chinoises, ou toutes tartares ; combien il y en a de chinoises & combien de tartares : ils cherchent après cela à quel *koua* pair ou impair elles correspondent, & si dans l'*Y-king* ce *koua* est d'heureux ou de mauvais augure. Assignant, sans autre fondement que leur caprice, le bonheur ou le malheur, à la longueur ou à la brièveté du *koua*, ils prononcent leur sentence décisive.

Instructions sublimes et familières

éléments se produisent & se vainquent réciproquement. Elles joignent élément à élément ; elles raisonnent, font des observations, tirent des conséquences qui se réduisent à de vraies charlataneries. Quoique cette invention soit ingénieuse & subtile, comme dans ces systèmes, on nomme les esprits qui président aux éléments, qu'on dit que les uns sont bons, les autres mauvais, qu'ils sont établis par les hommes, & cela sans aucun fondement ni preuve, il est difficile, en interrogeant la droite raison, d'ajouter foi à ce qu'on enseigne dans ces écoles. Les gens du monde qui s'appliquent à une chose ou à une science quelconque, y mettent ordinairement trop de passion : ils la disent profonde & difficile à comprendre, afin de donner plus de prix à leur savoir. J'ai examiné dans mes moments de loisir, le principe & le fondement de cette doctrine ; & après l'avoir étudiée à fond, je me suis convaincu de sa fausseté. Comment ^{p.09.200} peut-on la comparer à cette sublime doctrine qui nous a été transmise par les sages de l'antiquité ?

Il disait :

En tournant le *Ho-tou* ¹ dans le sens naturel, les éléments se forment l'un l'autre. En tournant dans le sens contraire le *Lo-chou*, les éléments

Dans l'école dite *Tzi-men*, c'est-à-dire, doctrine admirable, toute la science se réduit (si ce qu'on dit est vrai) à des prestiges & des pactes tacites avec le démon. On y enseigne le moyen de se rendre invisible, de pénétrer dans les corps les plus durs, les pierres, les métaux ; de changer les pierres en or ; & semblables choses que je ne crois pas : car s'il était vrai que Dieu permît à l'ennemi du genre humain de coopérer à de tels prestiges, l'incroyable avidité des Chinois pour l'argent est telle, qu'il n'y aurait pas un Chinois infidèle qui ne possédât cette science aux dépens de mille âmes s'il les avait. Il y a très peu de gens qui connaissent ces écoles. J'ai eu bien de la peine à obtenir ces détails succincts, que m'a donnés de vive voix un ancien maître chinois que j'ai consulté. On se sert de cette troisième école lorsqu'on envoie des troupes à quelque expédition ; c'est pourquoi elle se nomme *Tzi-men-tong-kia*. *Note du trad. ital.*

¹ Le *Ho-tou* est un papier sur lequel, dans une figure carrée, sont décrits les *pa-koua*, c'est-à-dire, les huit *koua*, & les cinq éléments. La terre occupe le centre de la figure. En lisant les éléments de droite à gauche, ils se forment & s'engendrent l'un de l'autre ; c'est ce qu'ils appellent *Ho-tou*. Parcourant ensuite de l'œil les éléments de gauche à droite, ils se vainquent ou se détruisent l'un l'autre ; c'est ce qu'ils appellent *Lo-chou*. [c.a. cf. les figures du [Ho-tou](#) et du [Lo-chou](#)]

Souvent les devins, lorsqu'ils ne trouvent point d'expédient pour chasser l'élément interposé qui empêche l'effet de l'élément qui le précède, conseillent de faire des sacrifices à l'ange tutélaire de cet élément contraire ; ensuite ils disent bonnement que

Instructions sublimes et familières

se vainquent l'un l'autre. Par cette expression, *se forment*, on veut peut-être dire que l'élément qui précède, engendre & forme la substance de celui qui succède immédiatement. Par *se vaincre*, ils prétendent peut-être signifier & augmenter leur usage. On apprend dans le *Ta-ju-mo*, chapitre du *Chou-king*, comment on doit régler pour l'usage de l'homme, l'eau, le feu, le métal, la terre, les arbres, les blés ; & l'ordre selon lequel les cinq éléments se vainquent réciproquement par leur nature, y est fixé. Il est facile de connaître par là l'usage qu'on doit faire des cinq éléments. Les devins (si par hasard les éléments sont disposés de manière que l'un soit vaincu naturellement par l'autre) prédisent de grandes richesses, ^{p.09.201} des grandes charges de mandarin. S'il s'entremet un élément qui empêche les autres de vaincre réciproquement, ils emploient leur industrie à chasser cet élément contraire qui rendait stérile le précédent. Voilà à peu près à quoi se réduit cette école.

Il disait :

Quoique la vie & les actions des hommes aient été précédemment déterminées par le Ciel, la destinée cependant a sa source dans le cœur : c'est où l'on doit chercher le bonheur. Par exemple, toutes ces prédictions que plusieurs prétendent pouvoir faire moyennant les *pa-tze* (ou les huit lettres des *tchi-can*) de l'école du *Tzu-ping*, ou moyennant les cinq planètes, par rapport au bonheur ou au malheur, aux richesses, aux femmes, aux enfants, &c. pour la plupart ne se vérifient pas, & sont presque toujours démenties par l'expérience. Cela vient peut-être de ce que le devin n'a pas bien calculé, & que la vertu du Ciel est difficile à comprendre. Si le devin vous disait que dans l'avenir vous serez puissant & considéré, feriez-vous bien d'abandonner l'étude des livres, persuadé que sans vous donner de peine vous obtiendriez ces avantages ? S'il vous prédisait que vous serez riche, feriez-vous sagement, comptant sur

cet esprit s'en est allé avec son élément, & qu'on n'en doit plus rien craindre. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

ces p.09.202 richesses, de rester oisif & de quitter votre commerce ou votre métier ? S'il vous disait que vous n'éprouverez pas de malheur dans le cours de votre vie, serait-il prudent, sur cette assurance, de passer votre vie sans faire aucune réflexion ? S'il vous annonçait que jusqu'à la mort vous ne serez point exposé aux maladies, seriez-vous assez fou pour vous livrer à des passions effrénées sur le dire d'un astrologue qui vous promettrait pour toujours une bonne santé ? Il n'est pas raisonnable de s'abandonner, en toutes ces choses, à la fortune & au destin : c'est au contraire s'éloigner d'une sage intention, d'une prudente prévoyance, se mettre dans le cas de négliger les affaires les plus importantes ; enfin c'est devenir insensé & aveugle. Quant à moi, je pense que l'homme qui fera constamment le bien, sera heureux quand même son étoile serait maligne, & qu'au contraire il arrivera malheur à celui qui fera constamment le mal, quel que soit le bonheur que lui promette sa destinée. C'est par cette raison que *Cong-tze* a fort peu parlé de la destinée, & s'est rarement servi de ce terme ¹. p.09.203

Il disait :

Il est dit dans l'*Y-king* : « Lorsque le *koua* du Ciel est dans le *koua* des montagnes, ce *koua* ainsi composé s'appelle *ta-sù* (c'est-à-dire grand mystère). Le sage alors se rappelant les instructions des anciens & leurs belles actions, entretient & nourrit en lui la vertu. Le souvenir des paroles & des actions des anciens s'acquiert par la lecture des livres. La vertu occulte & les opérations du Ciel & de l'homme, sont toutes comprises dans l'*Y-king*. Les principes de gouvernement des deux empereurs & des trois rois, sont renfermés dans le *Chou-king*. On trouve

¹ En lisant ce paragraphe avec mon maître, je l'interrogeai sur cette destinée, & je lui demandai à quoi elle se réduisait ; il me répondit : « les *gin-kiao*, ou lettrés de la Chine, croient qu'à la naissance de l'homme, le Ciel détermine ses actions futures, bonnes ou mauvaises, c'est ce qu'on appelle *ming* ou la *destinée*. Comme d'après ce principe, il serait inutile de persuader aux méchants de suivre la vertu, ils disent que l'homme, à force de s'obstiner à faire le bien, peut vaincre la destinée & la transformer de mauvaise en bonne. Ainsi ils se contredisent évidemment, tantôt assignant à la destinée une immutabilité qui fait leur consolation dans les malheurs, & tantôt en l'assujettissant aux forces humaines. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

dans le *Chi-king* les principes pour diriger l'esprit & le cœur. Le *Li-ki* enseigne la manière de se présenter noblement, & les défauts qu'on doit éviter dans la vie civile. Ce qui est digne de louange ou de blâme est contenu dans le *Tchoun-tziou*, mis au jour par *Cong-tze* ; les livres appelés *tchoan, ki* (c'est-à-dire, les mémoires particuliers), les commentaires de tous les docteurs, le corps de l'histoire : tout cela est utile à l'intelligence des livres classiques, & rapporte les choses passées. Si on apprend ces livres par cœur, on acquerra chaque jour de nouvelles connaissances, p.09.204 & ces connaissances deviendront chaque jour plus distinctes. Or, parce qu'on procure par là une pâture abondante à son esprit, l'*Y-king* dit « que le sage nourrit & entretient la vertu ». Au reste le point capital n'est pas d'avoir appris beaucoup de choses, de s'en faire gloire, & de vouloir l'emporter en cela sur les autres. Ceux qui veulent s'appliquer à l'étude doivent commencer par bien examiner leur capacité ; distinguer ce qu'ils doivent d'abord étudier & ce à quoi ils doivent s'appliquer ensuite, surtout mesurer l'étendue de leurs forces. Les romans qui sont puériles, pervers, insipides & dépourvus de vérités, ne procurent aucun avantage & sont au contraire fort nuisibles : vous devez vous en abstenir pour ne pas offusquer votre jugement.

Il disait :

On trouve dans les livres des sages, tout ce qui, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, concerne le ciel, la terre, l'espèce & la qualité de chaque chose. En ayant appris la valeur & le mérite par les livres, on en peut faire l'usage convenable. Le moindre degré de raisonnement peut s'étendre jusqu'à embrasser tout l'espace qui est entre le ciel & la terre : un seul de nos jours suffit à notre intelligence pour parcourir les actions que les anciens ont faites en p.09.205 mille jours. Ceux qui s'adonnent à la lecture des livres peuvent connaître ce qui s'est passé cent générations avant leur naissance. Assis dans leur chambre, ils peuvent être clairement informés des actions de vertu faites dans le monde entier. S'il n'y avait pas de livres, comment pourrait-on acquérir

Instructions sublimes et familières

toutes ces connaissances ? Parmi les différentes espèces de livres qui existent sur la terre, ceux qui sont au-dessous des cinq livres classiques sont les *tchoan* (ou mémoires particuliers), les histoires, les commentaires des savants, & les écrits des cent écoles. Tout ce qui concerne le Ciel, la terre, les hommes, toutes les choses qui existent, les lois & les propriétés de toutes choses, tout cela est parfaitement expliqué dans ces livres & ces écrits. Ceux qui mettront toute leur application à les lire, pourront parvenir non seulement à comprendre les trois grandes vertus du ciel, de la terre & de l'homme, mais encore les convenances & les propriétés de chaque chose. Malgré cela, le point le plus important n'est pas de lire beaucoup de livres, mais de bien examiner & bien approfondir ce qu'on lit. Le vrai moyen de profiter de ces lectures, est de les réduire en abrégé. Un abrégé clair & exact peut contenir ^{p.09.206} beaucoup plus que ce qu'on trouve dans les livres. Ce qui est prolixement écrit dans les livres, sera extrait, sans négliger rien d'important : toutes les choses qui peuvent devenir utiles seront rapprochées dans l'abrégé, pour en faire usage dans l'occasion. Cette méthode ressemble fort à celle que les anciens mettaient en pratique.

Il disait :

J'ai, dans ma jeunesse, été très adonné à la lecture ; & tout vieux que je suis, j'y emploie les moments de liberté que me laissent les affaires d'État. Les choses de ce monde sont en trop grand nombre, pour qu'un seul homme qui demeure au neuvième étage ¹ de son palais puisse les savoir : s'il lit les livres, & qu'il s'y instruisse des actions & des affaires des anciens, il trouvera le moyen de ne se tromper guère dans son administration. Depuis plus de cinquante ans que je gouverne, j'ai commis peu de fautes ; & je dois cet avantage à la lecture.

¹ On dit de l'empereur seul qu'il habite le neuvième étage de son palais, non que cela soit exactement vrai ; mais on veut exprimer par là son excellence & sa supériorité sur les autres. Les habitations de l'intérieur du palais impérial ont tout au plus, outre le rez-de-chaussée, un premier étage, encore est-il fort bas. La maison européenne que Kien-long a fait bâtir n'a qu'un étage. *Note du Trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

Il disait :

La chose la plus importante pour l'homme est de faire le bien : il p.09.207 doit mettre toutes ses forces à satisfaire aux obligations des cinq relations (de sujet, de fils, de mari, de frère, d'ami) & pratiquer le bien avec une sincère volonté. S'il agit ainsi, le Ciel l'aimera & le récompensera ; mais si sa bouche seule profère de bonnes paroles, & que son cœur renferme des desseins malhonnêtes, il ne sera sûrement pas aimé du Ciel : aussi les anciens, en portant les cœurs au bien, répétaient toujours, « qu'on ne devait s'arrêter qu'au plus haut degré de la vertu ».

Il disait :

Il n'est pas bien de se méfier de tout le monde. En doutant de la bonne foi de quelqu'un, nous lui donnons sujet de redoubler les soupçons & la méfiance qu'il avait contre nous. Lorsque *Tan-tzi-lan* vint se rendre à moi, tous mes ministres voulaient me persuader que je devais me méfier de lui ; mais, disais-je en moi-même, puisque je peux le regarder comme mon sujet dès qu'il s'est soumis à moi, pourquoi douterais-je de sa fidélité ? Le jour qu'il vint me rendre hommage, je lui fis présent d'un de mes bonnets & d'un de mes vêtements, je le fis entrer dans ma tente, le fis asseoir près de moi, je lui donnai des plats de ma table, je ne voulus près de moi personne de ma garde, p.09.208 & je lui donnai un grand couteau pour dépecer les viandes. *Tan-tzi-lan* réfléchissant à la sincérité avec laquelle j'en agissais, se rendit affectueusement à moi le cœur en quelque sorte contrit & les larmes aux yeux. Pendant tout le cours de sa vie il a employé toutes ses forces & tout le zèle possible à me servir. Il y a plusieurs années, le brigand *Tae-ouan* s'étant révolté, je voulus envoyer contre lui un nommé *Chi-lang*. Tous mes grands me firent des représentations à ce sujet, me disant que *Chi-lang* se révolterait infailliblement aussi. Je le fis venir en ma présence, & lui parlai de la sorte :

Instructions sublimes et familières

— Tous les grands de mon empire me persuadent qu'à peine serez-vous arrivé devant *Tae-ouan*, que vous vous soulèverez aussi contre moi. Je crois que si vous n'allez vous-même me soumettre ce *Tae-ouan*, nul autre ne peut l'entreprendre : je me fais moi-même garant que vous ne vous révolterez pas.

Après ces paroles je le fis partir ; & peu de temps après, il termina heureusement cette guerre. N'est-ce pas une preuve qu'on ne doit pas se méfier de la fidélité des autres ? On fait prudemment de s'assurer de leur foi & de leur sincérité par des moyens justes & raisonnables : mais il est inutile d'être toujours en garde & toujours défiant. p.09.209

Il disait :

Il faut respecter, aimer les personnes qui sont avancées en âge ; avoir pour eux des égards ; car les vieillards ont été contemporains de nos ancêtres. D'ailleurs, en les traitant avec égards & avec tendresse, nous ajoutons à leur bonheur & à la durée de leur vie.

Il disait :

Je suis monté fort jeune sur le trône ; & jamais je n'ai été porté à verser le sang. Pendant le long cours de mon règne mon unique soin a été de faire en sorte que chacun, de bon qu'il était, devînt meilleur encore. Depuis que je règne, les grands que j'ai conservés dans la possession de leurs biens & de leurs emplois sont sans nombre. Lorsque j'étais très jeune j'aimais assez à tuer les bêtes fauves à coups de flèches, à la chasse. Maintenant que j'avance insensiblement en âge, si j'en vois quelque-une prise au lacs, ou extrêmement fatiguée de la course, je n'ai pas le courage de la percer. On voit par là que ces paroles de *Cong-tze* sont vraies & sublimes :

« si nous autres hommes désirons l'amour, l'amour vient aussitôt à nous.

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Le prudent usage de se servir du vase à trois pieds, pour boire ^{p.09.210} & pour manger, prouve le penchant de l'homme sage à nourrir avec affection ceux qui sont dans le besoin. Anciennement, les viandes qu'on faisait cuire en abondance dans ces vases, étaient destinées, premièrement pour les sacrifices (aux ancêtres morts) ; secondement, pour recevoir & bien traiter les hôtes ; troisièmement, pour réparer les forces des vieillards. Ce n'était pas assurément pour s'en gorger suivant son caprice. Il est dit dans le *Li-ki*, au chapitre intitulé *Ouang-tchi* :

« Les *régulos* ne feront pas tuer de bœufs s'ils n'en ont une raison légitime. Les *tai-fou* (les premiers ministres) ne feront point tuer d'agneaux s'ils n'en ont un motif décent. Les *chi* (c'est-à-dire, les ministres inférieurs) ne tueront ni chiens ni porcs qu'à juste titre. Le peuple n'aura point des viandes savoureuses sans nécessité.

Le *Lun-yu* rapporte,

« que *Cong-tze* pêchait à l'hameçon, mais il ne tendait point le filet ; il lançait des flèches aux oiseaux lorsqu'ils volaient, mais jamais lorsqu'ils reposaient sur des branches.

Les anciens sages, non seulement observaient les temps lorsqu'ils prenaient des bêtes fauves, des oiseaux ou des poissons ; mais encore ils ne prenaient précisément que ce qui leur en était nécessaire pour une des trois fins mentionnées ci-dessus. Par cette raison, le jour de ma naissance, ou les jours de fêtes & de réjouissances, si je sais qu'on me prépare ^{p.09.21} un festin, j'ordonne de tuer peu de volatiles & autres animaux, parce que le ciel & la terre sont portés à la production des choses, & toutes les choses à l'infini sont de leur nature attachées à leur existence. Quelqu'un a dit :

« Il n'est pas permis à l'homme de faire un dégât excessif de viandes pour satisfaire sa gourmandise.

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Les caractères sont un admirable trésor du ciel & de la terre. Si l'on considère la principale fin pour laquelle ils nous ont été donnés, on verra que c'est pour que les anciens sages pussent transmettre à la postérité l'image de leur cœur, afin que nous y conformions le nôtre. La fin secondaire est pour fixer dans notre mémoire, les choses difficiles & compliquées. Les caractères font converser ensemble les anciens & les modernes, quoiqu'il y ait entr'eux des milliers d'années. Par eux, les sages de l'univers, quoiqu'à mille & dix mille lieues de distance les uns des autres, se trouvent rapprochés en quelque sorte & peuvent se révéler les secrets de leurs cœurs. Par le moyen des caractères on apprend à acquérir le mérite & la réputation. Ils éclairent l'entendement humain, facilitent la conduite des affaires, & enfin servent de garant à la fidélité. Comment peut-on ne pas les p.09.212 priser comme un précieux trésor du ciel & de la terre ? Mais en abuser & employer les papiers couverts de ces caractères aux usages les plus vils : ceux qui en usent ainsi ne méritent-ils pas d'être plaints amèrement ? Lorsque les lettrés trouvent par terre des papiers écrits, quels qu'ils soient, ils les ramassent avec empressement, les rassemblent dans un panier de jonc, & lorsque le panier est plein, ils les jettent au feu ou dans la rivière, prétendant par ce moyen les soustraire à l'injure d'être profanés par d'autres. Ayez grande attention à en user de même ¹.

¹ Arrivé à ce passage, je demandai à mon maître chinois, si cet usage existait encore parmi les lettrés. Il me dit qu'il y en avait encore qui payaient des gens occupés à recueillir dans un panier de paille ou de jonc tous les morceaux de papier où il y avait des caractères chinois ; qu'ensuite, ou ils les brûlaient avec grand respect, ou les mettant en paquet & y attachant une pierre, ils les jetaient dans la rivière à la vue de tout le monde. Ces lettrés, vraiment originaux, sont chinois & non tartares. Les Tartares se rapprochent davantage de la manière d'agir & de penser européenne. Ils font cas des choses mêmes, & en font peu des mots & des caractères qui les expriment ; au lieu que les docteurs chinois, surtout ceux des provinces méridionales, se feraient écarteler pour un trait de plus ou de moins dans un caractère, pour un trait trop horizontal ou trop perpendiculaire. Comme pendant toute leur vie ils sont obligés de faire leur unique étude de la connaissance des caractères, qui sont en nombre presque infini, ils se consolent de leur peu de savoir en toute autre chose, par cet excessif respect envers ces mêmes caractères, & prétendent par là acquérir, chez les ignorants, le titre ou la réputation de grand lettré ou *giou-kiao*. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Mong-tze a dit :

« Si celui qui conduit les affaires publiques voulait contenter tout le monde, le cours de sa vie n'y suffirait pas.

Ce peu de paroles fait voir qu'il était bien instruit de la manière de gouverner. Par exemple, les gens qui habitent près des rivières sont p.09.213 inondés pour peu que les pluies soient trop abondantes, parce que leurs terrains sont bas & creux : ceux qui habitent le sommet des montagnes, vu la pente du terrain, éprouvent la sécheresse, dès qu'il y a quelques jours sans pluie : si le Ciel, tout puissant qu'il est, ne peut contenter les désirs des hommes, à plus forte raison, les hommes eux-mêmes ne le pourraient-ils pas. Il est donc nécessaire que celui qui gouverne mette ses principaux soins aux choses les plus essentielles. S'il règle & observe attentivement les six *fou* (c'est-à-dire, l'eau, le feu, les arbres, les métaux, la terre & les blés), le royaume se maintiendra de lui-même pendant mille générations. C'est le moyen de procurer à l'État la tranquillité, & de le faire jouir éternellement de la paix. Il n'est point d'usage que le prince se conduise selon le bon plaisir de chacun de ses sujets. Je vous cite ces paroles de *Mong-tze* pour que vous les sachiez, parce qu'elles se rapportent infiniment à la manière de bien gouverner le peuple.

Il disait :

Il y a quelques mois, le printemps & l'été ayant été un peu secs, le peuple se plaignait sans jugement d'une terrible sécheresse dans les campagnes. Il y eut une année dans ma jeunesse où il ne plut pas depuis la première lune jusqu'à la sixième : étant allé à p.09.214 *Kiao-tao-Tien* ¹, j'y fis entourer de nattes un grand terrain vide, & m'y tins

¹ C'est un appartement dans l'intérieur du palais, vis-à-vis la salle où l'empereur fait descendre l'esprit qui apporte la félicité. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

pendant trois jours & trois nuits à prier respectueusement : je passai ce temps à faire abstinence, ne mangeant pas même d'herbes assaisonnées avec le sel, mais seulement du riz à l'eau. J'allai à pied au temple du Ciel, & j'y priai pour la pluie. Lorsque je m'y rendis, le ciel était clair & sans nuages ; mes cérémonies étant finies, comme je me disposais à m'en retourner, il commença un peu à pleuvoir ; à peine eus-je passé la porte du temple, qu'il tomba une pluie si abondante qu'elle pénétra & imbiba profondément toutes les campagnes ¹. p.09.215 La dernière

¹ Au sujet de cette pluie miraculeuse, je demandai à mon maître si elle était arrivée ainsi. Il se mit à rire & me répondit : « il le dit, qui peut le contredire ? » Je sais qu'après de pareils actes de vertu purement morale, Dieu a opéré quelquefois des prodiges même parmi les gentils, & l'histoire romaine en fournit quelques exemples : mais en voyant comment les choses vont ici, je vous dirai ingénument que je ne puis ajouter foi à des prodiges de cette espèce. Au temps de Kam-hi, il y avait des *Turcs* & des *lama* qui se vantaient d'avoir le pouvoir de faire pleuvoir. Les moyens que les Turcs employaient pour ce miracle étaient de courir sur un cheval à bride abattue, en droite ligne à travers les campagnes. Tout homme qu'ils rencontraient dans leur course, périssait souvent sous les pieds de leurs chevaux, & ils s'en embarrassaient peu. Après plusieurs jours de pareilles courses, & après les bains, les prières & les sacrifices pratiqués par les lama en l'honneur de leur idole *Fò*, il tombait, par hasard, quelques gouttes d'eau, plus propres à rendre la terre aride qu'à l'humecter. Cet artifice des Turcs continua sous *Iong-tcheng* & dura jusqu'au commencement du règne de *Kien-long*, lequel prenant en pitié le peuple, souvent renversé & blessé par les chevaux, & voyant d'ailleurs la vanité & la ridiculité de ces courses, les défendit aux Turcs. Il y a neuf à dix ans que je suis à Pé-kin, j'ai vu souvent moi-même comment les choses se sont passées. Les années dernières la pluie a toujours été très tardive. Communément l'empereur, vers la fin de la saison, envoie quelques grands ou ses propres enfants faire des prières pour la pluie. Il ordonne aux lama des prières & des sacrifices. Quand ensuite le Ciel est couvert de nuages épais, & qu'il paraît qu'il doit incessamment pleuvoir, il va lui-même en grand appareil faire les cérémonies usitées. Y a-t-il lieu de s'émerveiller lorsque la pluie vient ensuite ? L'empereur a raison d'attendre quelque indice de pluie, parce que le peuple est sujet à se soulever. Il arrive cependant quelquefois, comme on l'a vu dernièrement, que le vent dissipe entièrement les nuages, même après la prière publique faite par l'empereur. Alors il commande qu'on fouette la statue de *Fò*, & qu'on enchaîne le dragon. Depuis le commencement de cette année (1778) où j'écris, jusqu'au 8 du mois de mai, il n'est point encore tombé d'eau. Les fils de l'empereur ont été demander la pluie. Les lama ont eu ordre de faire leurs facéties ordinaires. Il a été imposé à un des grands lama à bouton rouge de se plonger dans l'eau. L'empereur est allé en secret prier lui-même à un petit *miao* près de son jardin ; mais il ne pense pas devoir risquer la prière publique au temple du Ciel ; & il a raison : car il n'y a pas apparence de pluie. Mais au lieu des eaux de pluie, après toutes les peines, les prières & les mortifications des bonzes & des lama, nous avons eu, & nous avons encore, une pluie de poussière jaune & subtile, que les vents nous ont apportée du désert même de *Sciamoa*. Elle dure depuis quinze jours, & s'élève assez haut pour obscurcir le Ciel, elle reste suspendue en l'air des heures entières, & retombe peu à peu comme une pluie fine. Nous sommes aujourd'hui au premier de juin, & il ne pleut point encore. Je vais rapporter, à propos de ce miracle, celui qui était cette année enregistré dans les gazettes chinoises. Ce miracle est, que les troupes impériales étant allées conquérir le *Ta-siao-king-tchouang* ou *miao-tze*, toutes les fois qu'elles étaient cantonnées sur le bord des rivières, quoique les pluies fussent longues & abondantes & que l'eau des montagnes voisines tombât en torrents, les rivières ne grossissaient point & ne causaient aucun débordement qui pût nuire aux soldats tartares. Mais à peine quittaient-ils ces bords & allaient-ils camper sur les hauteurs, que les

Instructions sublimes et familières

sécheresse n'a pas été, à beaucoup près, à un tel degré. De plus je suis devenu vieux ; à quoi sert de tromper les autres ? Je confesserai ingénument que je n'ai plus la force de faire une pareille abstinence, ni d'aller si loin à pied pour obtenir de la pluie. Ce sincère aveu de ma part, prouve que de mon naturel je ne suis point porté à chercher les occasions d'en imposer aux autres.

Il disait :

Il y a quelques années que *Tai-hoang-tai-heu* étant malade, j'étais toujours près d'elle, occupé à la servir, à lui apprêter ses médecines ; pendant trente-trois jours & autant de nuits, je ne me déshabillai pas, ne dénouai jamais ma ceinture, & ne fermai pas les yeux. Je fis usage de toutes mes forces & de toute l'affection de mon cœur. ^{p.09.216} Tout ce dont j'étais en peine c'était que ma sage aïeule ne vînt à demander, par hasard, quelque chose qui ne serait pas préparée. Aussi j'avais soin que tous les meubles, ustensiles, aliments, boissons & herbes de toute espèce dont elle pouvait avoir besoin se trouvassent toujours prêts. Il y avait entre autres plus de trente sortes de riz épais ou liquides. La maladie parut peu à peu devenir sérieuse ; ma sage aïeule était parvenue à ne pouvoir garder aucuns des aliments qu'elle prenait. Un jour, croyant que je n'avais sûrement pas fait préparer une sorte de viande, elle me demanda si j'en avais ; je lui répondis que oui, & je lui en portai sur-le-champ : alors elle me frappa doucement sur l'épaule & me dit en versant des larmes de tendresse :

— Vous vous donnez nuit & jour tant de peines pour ma maladie, toute vieille que je suis, que vous épuisez votre cœur & vos forces, il n'y a sorte d'aliments & de boissons que vous n'ayez fait préparer. A dire vrai, les nausées me font tant

rivières se débordaient de toutes parts & inondaient les vallées & les campagnes. L'empereur raconte lui-même ce prodige, & ordonne que, pour cela, on prenne de son trésor plusieurs millions pour élever un temple en cet endroit, en l'honneur des esprits de ce lieu, qui ont ainsi protégé les Tartares. C'est un moyen pour amuser le peuple, & pour renouveler la mémoire de sa conquête. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

souffrir que je ne puis prendre de nourriture. Ce que je viens de vous demander était pour soulager un peu votre affliction ; comment deviner que vous l'aviez préparé ? Votre attention & votre prévoyance s'étendent à tout. Cette manière d'agir si vertueuse est le plus haut degré du ^{p.09.217} respect filial. Tout ce que je puis désirer est que les générations futures imitent de vous, qui êtes empereur, un respect filial aussi sublime.

Il disait :

Si l'homme se conduit suivant la raison qu'il a reçue en naissant, quelque chose qu'il fasse ou qui lui advienne, il en retirera pour lui-même un grand avantage. Aujourd'hui que je suis avancé en âge, j'ai perdu la moitié de mes dents, & je ne puis manger aucun aliment solide : lorsque j'en désire quelques-uns de cette espèce, je les fais couper par tranches minces, ou bouillir, ou je les fais réduire en hachis, & les mange avec le riz ; je ne me plains jamais ni de ma vieillesse ni de ma faiblesse. Ceux qui étaient près de moi lorsque j'étais enfant, se lamentaient d'avoir perdu leurs dents & leurs forces : ils disaient à tout le monde qu'ils ne pouvaient plus manger rien de bon ; qu'en voyage, à la promenade, ils ne pouvaient plus suivre les autres. C'est qu'ils ne réfléchissaient pas sur les causes, & ne pouvaient ou ne savaient pas suivre la lumière de la raison qui nous éclaire : moi qui la suis avec un cœur content, je viens à bout de conserver ma santé.

Il disait :

Nous autres vieillards, pouvons être difficilement trompés, parce ^{p.09.218} que nous avons vu beaucoup de choses par nous-mêmes. On voit des Tao-see (de l'école de *Lao-tze* ou *Lao-kun*) se vanter avec effronterie d'avoir un secret pour jouir d'une vie longue & heureuse. Attendez quelque temps, & vous les verrez subir le sort des autres hommes : leurs dents tombent, leurs cheveux blanchissent, leurs forces diminuent de

Instructions sublimes et familières

jour en jour. Concluez de là que ceux qui disent avoir de pareils secrets, n'ont que le projet de tromper. Où les vrais esprits, les vrais immortels daignent-ils descendre sur la terre ? Il y a d'autres imposteurs qui se tiennent debout plusieurs années de suite ; d'autres qui, dans des chambres basses, peuvent demeurer toujours assis. Mais ceux qui ont appris à se tenir ainsi debout, ne peuvent rester assis un seul moment ; & ceux qui sont toujours assis ne peuvent se tenir debout ; ce qui prouve que leur talent n'est que pure forfanterie. J'en ai souvent fait l'épreuve, & je connais toutes leurs impostures.

Il disait :

Il y a des choses qui paraissent faciles au premier instant, & qui cessent de l'être par la suite. Lorsqu'on me rapporte des faits qui p.09.219 paraissent surprenants, je dis, dans quelques jours je les verrai, je les examinerai. Je suis monté sur le trône à huit ans ; & pendant plus de cinquante que j'ai traité les affaires de l'empire, il m'en a passé sous les yeux de toute espèce. Beaucoup de charlatans ont paru d'abord faire des choses extraordinaires ; mais leurs honteux artifices ont été ensuite reconnus. Je ne me soucie point de publier leurs impostures, j'attends qu'avec le temps elles se découvrent d'elles-mêmes. En vérité, il n'y a aucun avantage à tromper pour un moment.

Il disait :

Vous savez la grande facilité que j'ai pour les calculs, mais vous ne connaissez pas la raison pour laquelle j'ai appris cet art. Lorsque j'étais jeune, les mandarins chinois du tribunal *Kin-tien-kien* ¹ étaient en dispute avec un Européen, ils se critiquaient réciproquement, & ils me présentèrent leurs mémoires. Peu s'en fallut qu'on ne donnât sentence de mort. *Iang-quang-sien*, *Tang-gio-ouang* ² (c'était l'Européen) &

¹ C'est-à-dire, le tribunal de mathématique, où on fait le calendrier & où on observe les éclipses. *Note du trad. ital.*

² Tang-giovang était le père Adam Chales. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

d'autres encore, étant devant la porte du milieu de mon palais du côté du midi, firent voir l'un après l'autre en présence des neuf principaux p.09.220 tribunaux & des grands, leur habileté à calculer jusqu'où s'étendrait à telle heure, l'ombre solaire, formée par une aiguille de fer fichée dans une pierre. Pas un, ni dans ces neuf tribunaux, ni parmi les grands, ne connaissait cette science ; je sentis que si je ne l'acquérais, je ne saurais jamais qui aurait tort ou raison en semblable matière, & je m'y appliquai avec soin. Je possède à présent toutes les manières de calculer, & je les ai expliquées dans des livres que j'ai composés, distinguant tout avec exactitude, article par article. Cet ouvrage donnera de grandes facilités à ceux qui dorénavant apprendront les mathématiques. Mais on aura peine à comprendre combien cette science abstraite m'a causé de peine & de travail.

Il disait :

Ayant fort à cœur la science de la musique & des *lu* musicaux ¹, je pensai que si on n'avait commencé par faire des instruments, on n'aurait jamais pu faire la différence exacte d'une voix ou d'un ton à un autre. Je savais très bien que si actuellement on n'établissait pas un genre de musique, il ne serait pas possible d'examiner quelle p.09.221 était la musique ancienne. La voix & le son se produisent par les instruments. Le *lu* se forme par les nombres ou la quantité. Si l'on ne possède pas ces nombres, le *lu* sera irrégulier & défectueux ; si l'on n'examine pas ensuite ce *lu*, on ne pourra connaître le vrai ton de la voix. Quoique la grande musique & la musique ordinaire & commune se distinguent aisément, elles sont toutes une seule & même chose quant à la justesse des tons. Les instruments varient selon le goût du siècle, les consonances & les accords sont toujours semblables ; c'est pourquoi on a dit qu'en rendant justes les cinq tons des six *lu*, on conçoit aisément

¹ Voyez, sur les *lu*, ce qui est dit dans le traité de musique imprimé [Tome VI de ces Mémoires, pages 85 & suivantes](#), & la [table des matières, page 248, au mot *lu*](#). On trouvera dans cette table, & dans les notes savantes qui accompagnent le traité dont il s'agit, des notions qui serviront à l'intelligence de cet article & du suivant.

Instructions sublimes et familières

que la musique moderne est la même que l'ancienne. J'ai examiné avec soin tous les livres qui traitent des voix & des tons musicaux : j'ai vu dans le livre *Sing-li* un extrait d'un nouveau livre sur les *lu-lu*, où on trouve le détail du *lu* du *hoang-tchoung* plus ou moins ouvert, ou plus ou moins court ou allongé par l'extrémité ; en se servant de la mesure du pied ancien, & ajoutant ou soustrayant des lignes à proportion, on forme les douze *lu*. J'ai fait faire des tuyaux (semblables à ceux de nos orgues), & j'ai donné à chacun un ton différent. En outre, ajoutant ou retranchant une petite partie, une ligne, du nombre composant le *hoang-tchoung*, je suis parvenu à faire tous les instruments de musique, & à en accorder tous ^{p.09.222} les tons ; se servant de grains de riz pour en mesurer la longueur, le nombre des grains se trouve juste, & les tons se trouvent parfaitement d'accord. J'ai composé un livre, où j'ai éclairci toutes les difficultés & où j'ai établi avec clarté le principe fondamental & les préceptes de cet art. J'ai rendu justes les *lu*, différencié les voix, accordé les sons ou les consonances ; enfin j'ai fixé la musique : j'ai traité cette matière avec exactitude & clarté, article par article, & l'ai divisée en chapitres. Il paraît certain que depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à présent, la première voix, le premier son du ciel & de la terre ne peut changer, ni au dehors ni au dedans de cet empire. Par conséquent dans cette vaste étendue bornée par les quatre mers, & au-delà, la loi de la musique doit être la même. Si pendant les cent générations passées & les cent générations suivantes, cette loi est la même, la modulation des voix doit encore être la même : ainsi ceux qui ne connaissent pas la musique ancienne & qui sont passionnés pour la moderne, ne savent ni l'ancienne ni la moderne. Quiconque veut renouveler l'ancienne musique, doit s'appliquer à l'intelligence de la moderne, sans quoi il ne parviendra ni à savoir la moderne, ni à ressusciter l'ancienne. ^{p.09.223}

Il disait :

Les lois du son & des modulations ont pour base l'accord. Il est écrit dans le *Chou-king* :

Instructions sublimes et familières

« si les huit voix ou sons s'accordent, le devoir & la vertu ne souffriront pas d'altération ; il existera entre les esprits & les hommes une parfaite harmonie.

Plusieurs de ceux qui se bornent à étudier les livres aujourd'hui, ne font que discourir vainement de la vertu & des nombres. Parvenus à entendre quelques passages d'un auteur ancien, ils s'en préoccupent de manière qu'ils méprisent les sons & les notes, & dédaignent d'en traiter. D'autre part ceux qui professent la musique apprennent seulement les tons & les modulations, connaissent la tablature de la flûte dont ils jouent, mais ne savent pas l'origine & le fondement des tons, des modulations & des consonances. Comment pourraient-ils savoir comme on substitue avec facilité les notes *cong tchi*, aux notes *cong chang* ? Les sept notes *cong, fan, lieou, ou, i, chang, tchi*, c'est-à-dire, cinq tons entiers & deux demi-tons appelés *pien*, sont les sept consonances. Les sept notes *cong tchi*, & semblables, ne sont pas toutes d'usage dans le chant : on omet les deux demi-tons. Lorsqu'on change de place le *cong*, comme alors le ton de la musique change, on se sert seulement de cinq tons ; & p.09.224 il est permis de ne point faire usage des deux demi-tons ou *pien* s'ils se rencontrent. Les anciens ont eu pour but, en fixant les règles de leur musique, non seulement de la rendre harmonieuse & brillante, mais aussi de la rendre facile. Aujourd'hui on prend au contraire la voie la plus difficile ; on rappelle une doctrine profonde & obscure, de sorte que plus on en parle, plus on rend la matière ennuyeuse, & on prouve qu'on ne l'entend pas soi-même. La grande musique ancienne s'est servie des cinq tons entiers, & y a réuni les deux demi-tons ou *pien* : ce qui forme les sept notes ou tons. On ne fait usage que des cinq tons dans les chansons des provinces méridionales, & on ne se sert point des deux demi-tons : on les admet dans les chansons des parties septentrionales, & ils sont nommés, à cause de cela, tons septentrionaux. S'il est ainsi, d'où a-t-on conclu que l'ancienne musique & les chansons modernes (celles des parties septentrionales) qui se servent des tons entiers & des demi-tons, n'ont pas suivi les lois de la musique ? En un mot, la musique

Instructions sublimes et familières

a pour base l'accord : c'est pourquoi les sages rois de l'antiquité ont pris la voix mitoyenne & l'ont choisie pour la grande musique de l'empire, afin de se maintenir en un parfait accord avec le ciel & la terre. Faisant usage de cette musique dans les sépultures & *miao* de leurs ancêtres, les esprits p.09.225 & les âmes des morts accourent & l'accueillent avec plaisir ; s'en servant aussi dans le palais impérial, le cœur des hommes & les mœurs des peuples en deviennent plus purs.

Il disait :

A présent qu'il nous arrive toute espèce de choses des royaumes par delà les mers, nous avons de très beaux oiseaux & des bêtes fauves que nous n'avions jamais entendu nommer ; nous avons vu de nos yeux tous les animaux que nous ne connaissions que par les livres. Plusieurs d'entre eux, venus des pays étrangers, élevés ici avec soin, ont engendré ; d'où on peut conclure que toute espèce d'animaux nourris & soignés suivant leur nature, peut produire ici ses semblables, comme dans son pays natal. Vous autres qui êtes jeunes, vous jouirez du plaisir de voir se multiplier ces espèces de volatiles & de quadrupèdes ; & vous ne devez pas compter pour peu de chose cette bonne fortune.

Il disait :

Le lion naît en Europe ¹, pays très éloigné : comme il est très difficile à prendre, sitôt qu'on en a pris un, on l'apporte en p.09.226 Chine pour me le présenter. Lorsqu'on m'en envoie quelqu'un d'Europe, je le reçois, non pour satisfaire ma curiosité, mais parce que c'est un animal venu de fort loin, pris avec beaucoup de risque, & offert avec tant de zèle, que je ne puis me refuser de louer au moins l'intention des Européens, & je n'ai pas la force de le renvoyer ; ainsi je le reçois & le fais nourrir. Je ne suis pas de mon naturel porté pour les choses extraordinaires.

¹ Les Européens ayant porté des lions en Chine, *Kam-hi* en a conclu que ces animaux naissaient en Europe. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Dans les anciens livres d'histoire, on vante, comme un grand mérite, d'avoir fait sortir & renvoyé à leurs parents, trois mille jeunes filles qui servaient dans le palais. Au temps de la dynastie des *Ming*, elles y étaient par milliers ; l'argent qu'on employait à la seule céruse & au cinabre (dont elles se servaient pour leur toilette) montait à dix millions de monnaie. Aujourd'hui les demoiselles de service dans mon palais, en les comptant toutes, sont à peine au nombre de trois cents. Celles qui ne sont pas de mon service immédiat, je les renvoie chez elles lorsqu'elles approchent de trente ans ; & j'ordonne à leurs pères & mères de les marier. Vous devez imiter ma conduite, vous qui êtes mes fils. p.09.227

Il disait :

Les Tartares s'abstiennent sur toutes choses de se faire soutenir sous les bras par qui que ce soit. Quoique je sois parvenu à un âge avancé, je ne permets pas qu'on me soutienne, & je ne me sers point de bâton. On m'aide seulement tant soit peu pour me lever & m'asseoir : je ne m'appuie jamais contre le dos de ma chaise quand je suis assis. Les jeunes gens d'aujourd'hui au contraire se font porter par dessous les bras & font pitié à voir ; ils n'ont cependant point de maladie ni d'autre motif raisonnable. Ils prétendent représenter ; & par là même se montrent extraordinaires & ridicules : cette façon de se faire voir annonce même qu'ils sont malheureux. Il y a une autre sorte de personnes qui font usage du bâton avant d'être arrivées à l'âge où il convient de s'en servir. Je ne puis comprendre quelle est leur intention. Vous qui connaissez les mœurs anciennes des Tartares, abstenez-vous de ces défauts.

Il disait :

Instructions sublimes et familières

Aux temps anciens on se servait d'arbalètes à la guerre ; de nos jours nous en avons abandonné l'usage, les arcs & les flèches dont nous nous servons, étant beaucoup plus formidables. Les *Miao-tze* & les ^{p.09.228} *Man-tze* ¹ ont conservé l'arbalète ; leur pays est plein de hautes montagnes & de fossés profonds ; ils ont fort peu d'armes à feu : s'ils se servaient d'arcs & de flèches, ils ne pourraient pas frapper de loin ; c'est pourquoi ils ont gardé l'ancien usage. J'ai éprouvé que quoiqu'on atteigne de plus loin avec l'arbalète, on ne peut pas viser aussi bien ; en frappant le but, on a de la peine à le percer d'outre en outre ; si l'on charge une flèche sur l'arbalète, il est peu commode de la décocher : en tout, cette arme est plus propre à la récréation qu'à la guerre, parce qu'on ne peut jamais, avec elle, être sûr de son coup. Mais la flèche qu'on décoche avec l'arc, part droit & de but en blanc, & sa force est si grande qu'elle va frapper l'ennemi à travers les obstacles qui s'y opposent. Depuis les temps les plus anciens jusqu'à présent, de toutes les espèces d'armes militaires, aucune ne s'est trouvée aussi bonne que nos arcs & nos flèches.

Il disait :

Les anciens, après avoir donné un cours aux eaux qui inondaient la terre, ont enseigné à cultiver, à semer & à recueillir, selon la qualité du climat ; ils ont montré au peuple à cultiver de telle ou de ^{p.09.229} telle manière, à semer tels ou tels grains. De là les cinq espèces de blés sont venus à parfaite maturité. *Mong-tze* a dit :

« les cinq sortes de blés ou de grains étant venues à maturité, le genre humain acquit le moyen de conserver sa vie.

On voit par là que la vie de l'homme dépend principalement des cinq sortes de grains. Le ciel & la terre produisent & font mûrir le blé ; les hommes emploient leurs bras & leur force à le cultiver ; le vent, le tonnerre, la pluie & la rosée le font croître : mais si l'on ne s'occupe d'abord à bêcher & labourer la terre, si ensuite on ne s'empresse de

¹ Les Chinois des provinces méridionales. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

couper & de serrer les blés à propos, pourra-t-on jouir de leur maturité ? Il est dit dans le *Li-ki*, à l'article intitulé *Yue-ling* :

« le premier jour que l'empereur monte sur le trône, il prie le *Chang-ti* de vouloir accorder les grains.

Si l'empereur doit avoir extrêmement à cœur de pourvoir à la subsistance du peuple, le peuple mettra-t-il de la négligence, de la paresse, quand il s'agit d'un objet si important ? Chose déplorable ! Les hommes ne prisent que l'or & les pierreries ; & ne font pas, des cinq espèces de froment, le cas qu'elles méritent. Les uns en répandent dans les cours de leurs maisons, d'autres le long des chemins en les charriant, d'autres enfin, en laissent se perdre dans la boue & les immondices :
p.09.230 n'est-ce-pas manquer de respect pour le Ciel, que d'en user ainsi ? Non seulement on doit priser beaucoup le peu de grains que l'on a dans les années de disette ; mais dans les années de fertilité, le grain, le riz, en quelque abondance qu'ils soient, doivent se conserver soigneusement. Il est écrit dans le *Chi-king* :

« nous autres gens du peuple ne devons pas tant mépriser les blés que nous mangeons ; le grain & le millet qui nous est donné, *Chang-ti* nous le donne pour notre subsistance. Hélas ! on devrait donc en faire grand cas.

Il disait :

Le riz qu'on transporte ici chaque année des provinces méridionales coûte beaucoup d'onces d'argent, parce qu'il vient de loin & qu'il est difficile de le transporter. Les soldats qui raisonnent peu, & qui peut-être ignorent la difficulté de ce transport, dès qu'ils ont reçu leur ration de riz, disent en eux-mêmes, peut-être que nous ne pourrions la consommer en entier, & ils en vendent une grande partie à vil prix ; ils en achètent du vin, ils mangent sans ménagement ce qui reste, s'enivrent, & voient bientôt la fin de leurs provisions. Le riz leur manquant, alors ils meurent de faim, ainsi que leurs p.09.231 femmes & leurs enfants. Je sais cela

Instructions sublimes et familières

d'une manière certaine : c'est pourquoi toutes les fois qu'ils doivent aller recevoir leur portion de riz, j'ordonne à leurs officiers & à leurs capitaines de leur défendre de la vendre ou de la dissiper mal à propos, sous peine de punition grave. Si quelqu'un est assez inconsidéré pour regarder comme indifférent que les soldats vendent leur riz, est-ce qu'il ignore que le riz est ici le soutien de la vie de l'homme ? Le souverain ne peut trop veiller sur cet objet, & doit le regarder comme très important.

Il disait :

Les richesses & toutes les choses de ce monde sont produites par le ciel & la terre pour la subsistance & l'avantage de l'homme. Quoique le nombre en soit borné, si l'homme s'en sert avec discrétion & économie, non seulement elles seront suffisantes, mais il aura du superflu : si au contraire il en use avec profusion, il en verra bientôt la fin. Où trouvera-t-il alors ce qui lui sera nécessaire pour vivre ? Moi qui suis empereur & pourrais contenter tous mes désirs, même mes caprices, je ne dépense pour ma nourriture & mon vêtement que ce qui est absolument convenable : & cela ^{p.09.232} parce que je respecte les richesses du ciel & de la terre, qui sont limitées.

Il disait :

Quiconque vit dans ce monde, s'il est employé à la conduite des affaires publiques, passe tout son temps à s'en occuper. Est-il chargé d'une nombreuse famille ? il se livre entièrement à en prendre soin. Est-il marchand ? il travaille sans cesse à augmenter son commerce. Est-il laboureur ? il s'applique à la culture des terres. S'adonne-t-il à la lecture ? les livres sont son occupation journalière. S'il existe un homme qui n'ait absolument aucune affaire, aucun soin, il devrait, selon la raison, s'appliquer à quelque art, à quelque métier, qui lui fît passer tranquillement sa vie. Chose étrange en vérité ! Ceux qui sont joueurs de profession, n'ont aucun soin de leur patrimoine, ils n'aiment plus leur vie, ils ne s'aiment pas eux-mêmes. Quelle folie ! quelle imbécillité !

Instructions sublimes et familières

Comment sont-ils parvenus à un tel excès de frénésie ? Sous le prétexte du jeu, ils dérobent le bien des autres, & ne diffèrent en rien des véritables voleurs. Ils font consister leur avantage dans la ruine des autres ; mais à force de vouloir envahir le bien d'autrui, ils tombent à la fin dans le piège. ^{p.09.233} Piqués de leurs pertes, ils veulent regagner leur propre argent ; dans cet espoir ils s'obstinent à jouer sans relâche, & viennent enfin à bout de vider leur bourse, de dissiper leur patrimoine, & ne savent plus où se loger ni où prendre de quoi se nourrir. Quoique les joueurs soient souvent amis & même parents, dès qu'ils entrent dans le lieu où l'on joue, l'amitié s'évanouit ; pour la moindre perte, le moindre gain, ils se mettent en colère, ils en viennent aux injures ; l'accord & la décence disparaissent ; le ressentiment & la haine prennent leur place ; il n'y a point d'excès où ils ne se portent. Les joueurs perdent à la fois & leur fortune & leur réputation. Quelque jeunes qu'ils soient, on peut prédire qu'ils ne seront jamais gens de bien. Quelque riches qu'ils soient, on peut prédire qu'ils seront ruinés en peu de temps. Dès qu'ils ont commencé à se plonger dans le jeu, ils ne changent pas de conduite : accoutumés à la mauvaise compagnie, faisant peu de cas d'eux-mêmes, se moquant de leurs parents & de leurs amis, ils se précipitent d'abymes en abymes, dans toutes sortes d'infortunes & de malheurs. O joueurs ! quel plaisir trouvez-vous à vous conduire ainsi ? Pour arrêter les progrès de ce mal dans mon empire, j'ai défendu les jeux où on joue de l'argent : ^{p.09.234} je ferai punir sévèrement le premier qui sera pris sur le fait, & je puis assurer qu'il ne l'échappera pas.

Il disait :

Celui qui a reçu de son père & de ses aïeux de quoi se vêtir & se nourrir peut regarder cela comme un grand bonheur : il doit s'appliquer à la lecture des livres, pour récréer son esprit : remplir tous les devoirs de son état, & ne mettre de négligence dans aucune de ses actions. Celui qui est pauvre, n'en doit pas moins apprendre avec soin ce que les livres enseignent, & se conduire avec droiture : c'est la chose la plus

Instructions sublimes et familières

importante pour que le bon ordre règne dans les villes & les villages.
Cong-tze le dit :

« Si vous êtes noble & riche, vous devez vous conduire comme un homme noble & riche : si vous êtes pauvre & de basse extraction, vous devez vous conduire comme étant pauvre & dans l'état d'infériorité.

Mong-tze dit aussi :

« Celui qui est vraiment noble & riche ne se laissera jamais séduire par le vice ; le vrai pauvre ne se laissera jamais persuader de changer d'état.

C'était le fondement des principes & des actions des anciens sages ; nous devons les conserver soigneusement & les mettre en pratique.
p.09.235

Il disait :

Dans cette année, que l'on nomme l'année de grande réjouissance ¹, j'ai assemblé tous ceux de mes grands & de mes sujets qui sont avancés en âge, & je leur ai fait préparer un festin solennel : j'ai voulu faire voir par là que je respecte les personnes qui ont vieilli avec moi ; & en même temps transmettre à mes fils, & à mes descendants une aussi longue suite d'années & de prospérités. J'ai voulu par cette raison qu'ils servissent eux-mêmes à table, portant les mets & versant le vin. Moi, qui suis maître de l'empire & tous mes sujets à barbe blanche & à cheveux blancs, au nombre de plusieurs centaines, buvions & mangions ensemble, assis dans le même lieu. Rien qu'à les voir il semblait que le bonheur & le bon augure habitassent dans la salle du festin ; les plus vieux, dont le corps & le courage paraissaient affaiblis, de retour chez eux, racontaient à leurs enfants & à leurs petits-enfants la faveur que je leur avais faite, & semblaient puiser encore quelques années de vie dans

¹ *Cam-hi* entraît cette année dans sa soixante & dixième, il donna un festin à tous les grands de cet âge.

Instructions sublimes et familières

la satisfaction & l'allégresse commune de leurs familles. Le contentement du cœur est un des meilleurs moyens de conserver la santé. p.09.236

Il disait :

Je n'ai rien oublié jusqu'à présent des livres que j'ai lus & des affaires que j'ai traitées depuis ma jeunesse ; je me souviens fort bien de tout, quoique je sois devenu assez vieux. J'ai acquis cet avantage en conservant dans tous les temps la pureté de mon cœur. L'homme dont le cœur fera pur & dégagé des passions, non seulement conservera sa mémoire, mais sera exposé à peu d'infirmités corporelles.

Il disait :

Les lettrés, soit dans l'éloge d'un prince, soit dans des ouvrages allégoriques en prose ou en vers, dans lesquels ils se proposent de faire valoir quelque-une de ses grandes actions, commencent ordinairement par exposer les vices d'un autre souverain ; ensuite ils font l'éloge de celui qu'ils veulent louer, l'exaltant jusqu'à le mettre de pair avec les trois Hoang, le disant supérieur aux cinq 77, le faisant surpasser de beaucoup les cent empereurs qui l'ont précédé : n'est-ce pas là donner dans l'excès le plus outré ? Dans le *Chi-king* en blâme Ouen-ouang, de la dynastie des Tcheu, parce qu'il apprêta les viandes d'un festin dans le lieu appelé Hao, & qu'il fit des vers. On s'autorise de ce passage pour dépriser Ou-ti de la dynastie des p.09.237 Han, qui par amusement passa le fleuve *Fen* : enfin ils ne louent personne sans dire du mal de quelque autre. Quant à moi je pense qu'on ne doit pas faire ainsi : je donne des louanges à l'homme vertueux. Je raconte ses belles actions, mais sans parler des vices & des défauts des autres. Faire autrement, c'est annoncer un cœur inquiet & dépourvu de compassion. Je blâme cette méthode comme défectueuse & déraisonnable.

Il disait :

Instructions sublimes et familières

Tchou-tze dit :

« Les anciens composaient leurs vers à peu de chose près comme nous le faisons aujourd'hui. Émus intérieurement par quelques objets qui excitaient leur verve poétique, ils marmottaient entre les dents pour essayer la mesure des vers, & les écrivaient ensuite. Leur but n'était point la satire & la méchanceté ; mais quand, par la suite des temps, on a fait des préfaces à leurs ouvrages, en parlant des règles de la versification, en les fixant, & en dissertant à sa fantaisie sur l'éloge ou la critique de chaque chapitre, on a interprété l'esprit de ces anciens auteurs, & on leur a supposé de mauvaises intentions. Par exemple, les poètes fameux de la dynastie des Tang ont tous composé leurs vers p.09.238 par ordre exprès des empereurs ; cependant les commentateurs des temps postérieurs disent qu'ils ont fait ces vers pour censurer & critiquer ces empereurs mêmes. N'est-ce pas une calomnie bien évidente ?

Ces paroles de *Tchou-tze* sont justes & raisonnables, & font voir qu'il pénétrait l'intention de ces anciens poètes.

Il disait :

Le but, l'objet des vers composés sous la dynastie des Tang, est noble & étendu. Si on les lit & les relit attentivement, on y trouvera partout l'utile & l'agréable. Quoique les vers qu'on fait de nos jours soient beaux & bons, leurs grâces, leurs agréments sont extérieurs ; ils n'ont ni cette force, ni cette profondeur, ni cette pureté qui sont le mérite de ceux qui ont été composés sous la dynastie des Tang.

Il disait :

Cong-tze dit :

Instructions sublimes et familières

« le sage doit s'abstenir de trois choses. Dans la jeunesse, comme le sang & les esprits n'ont point encore acquis leur consistance, il doit réprimer les passions voluptueuses : dans l'âge viril, quand le sang & les esprits sont dans toute leur force, il doit réprimer la colère : dans la vieillesse, le sang & les esprits étant affaiblis, il doit réprimer l'avidité pour les richesses. p.09.239

Présentement que je suis avancé en âge, j'ai passé le temps de mettre un frein aux passions qui portent à la volupté & à la colère ; il ne me reste à réprimer que les désirs & l'avidité des richesses. Quel désir pourrais-je former, que je ne pusse satisfaire ? Que ne pourrais-je pas prendre, si je le voulais, moi empereur ; & qui oserait me reprocher d'être avide du bien d'autrui ? Si la dix-millième partie d'un tel vice existait en moi, il faudrait, selon les préceptes des sages, que je m'en corrigesse. Il y a plusieurs d'entre vous, dont le sang & les esprits n'ont pas encore leur consistance ; il en est d'autres dont le sang & les esprits ont acquis leur force & leur vigueur : imprimez fortement dans vos cœurs les préceptes des sages sur les moyens de réprimer ces excès ; & prenez-les pour base de votre conduite.

Il disait :

Cong-tze dit :

« Faire que le peuple agisse, cela est nécessaire : l'instruire du but ou de la raison de ce qu'on lui commande, cela n'est pas convenable. En vérité cette maxime est sublime & très importante pour bien régler l'État. Je règne depuis plus de soixante ans ; j'ai traité des affaires publiques de toute espèce : quand celui p.09.240 qui gouverne voit clairement quelque chose d'utile au bien public, il doit l'ordonner aussitôt ; mais le peuple n'a en vue que son intérêt particulier, & ne pense pas à l'utilité qui en résultera perpétuellement par la

Instructions sublimes et familières

suite. Les paroles de *Cong-tze* sont toutes excellentes, & fondées sur la raison même.

Il disait :

Les chasses qu'on fait toute l'année à Mouk-den, se faisaient autrefois à pied. La première fois que j'y fus chasser, à peine mes gens étaient-ils en marche, qu'il survint tout à coup deux ou trois tigres qui blessèrent avec leurs griffes plusieurs personnes de ma suite : quoiqu'ils ne les eussent pas tuées, ce spectacle me parut affreux. Le général, le colonel & les autres personnes de ce lieu regardaient cet accident avec indifférence & comme une chose qui arrivait souvent : je les appelai & leur dis :

— On va ordinairement à la chasse à pied pour s'amuser & se récréer ; pourquoi permettre une chose qui est aussi dangereuse ?

J'ordonnai en conséquence qu'on défendît la chasse à pied, & effectivement cet usage a cessé. Sans cette défense, qui subsiste depuis quarante ans, le nombre des personnes à qui il p.09.241 serait arrivé des accidents & à qui j'ai sauvé la vie par cette prévoyance, serait maintenant innombrable.

Il disait :

Lorsqu'un homme tombe malade, & qu'ayant fait venir le médecin, il lui expose exactement l'origine les progrès & l'état de sa maladie ; le médecin, d'après ce récit, forme son plan, prend un parti, & la maladie se guérit aisément. Il y a des gens qui, étant malades, font bien venir le médecin, mais ne lui font aucun détail ni du principe ni des symptômes de la maladie, voulant, disent-ils, éprouver s'il devinera. Le laissant ainsi en pleine liberté d'agir, ils nuisent à leur propre santé. Ajoutez à cela que les maladies diffèrent beaucoup entre elles : il y en a qu'on guérit avec une ou deux prises d'un remède ; d'autres auxquelles cela ne suffit pas. Si un malade, impatient de guérir change de médecins, lorsqu'après

Instructions sublimes et familières

avoir pris une ou deux fois leurs remèdes il n'a pas recouvré la santé, il la ruine absolument par ce moyen. Cet avis ne doit jamais s'oublier.

Il disait :

Les anciens avaient coutume de dire : « Si vous ne prenez point ^{p.09.242} de médecines, vous avez trouvé le vrai moyen de vous maintenir en santé. » Ils ne voulaient point dire par là que lorsqu'on tombait malade, il ne fallait pas prendre de médecines, mais qu'on ne devait pas en prendre avec excès ni par fantaisie. L'art de tâter le pouls est un art délicat & subtil ; la science de traiter les maladies est profonde. Il n'y a rien que les anciens médecins, sages & habiles, n'entendissent ; il n'y a point de livres qu'ils ne comprissent. Conservant toujours cette délicatesse de conscience qu'ils avaient reçue du Ciel, & qui les rendait circonspects, nourrissant dans leur cœur le désir d'être utiles au monde, ils ne se souciaient point d'acquérir un nom célèbre, une grande réputation, ni d'amasser des richesses, ni de se procurer des avantages ; ils pensaient, réfléchissaient, méditaient, employaient toutes leurs forces à trouver une recette, une médecine propre à guérir sûrement l'espèce de maladie qu'ils avaient à traiter : & en effet, à peine les employaient-ils qu'il semblait qu'un esprit eût opéré un prodige. Si les médecins d'aujourd'hui, au lieu de consumer inutilement leur temps à converser, à badiner avec leurs amis, l'employaient à lire, à apprendre, à examiner, chercher, digérer, approfondir les secrets merveilleux de leur art, à vérifier ^{p.09.243} les recettes ; s'ils s'appliquaient à la connaissance du pouls, à en tirer de justes conséquences ; s'ils traitaient les malades comme ils se traiteraient eux-mêmes, qu'ils ne recherchassent point la renommée & les richesses, qu'ils ne missent point de différence entre les grands & le peuple, qu'ils usassent de vigilance & de circonspection dans leurs traitements : ils ne seraient pas sujets à se tromper ; on s'apercevrait sur-le-champ que les remèdes qu'ils emploient sont les remèdes convenables, l'effet s'en ferait sentir à l'instant dans toutes les parties du corps du malade, & il y aurait

Instructions sublimes et familières

peu de remèdes qui ne réussissent. On doit user de prudence dans le choix de ceux qu'on appelle pour guérir les maladies.

Il disait :

Les médecins & les remèdes sont d'une grande importance relativement aux hommes. Les anciens, en écrivant leurs recettes, avaient un fondement & une certitude scientifique sur laquelle ils s'appuyaient. Ils commençaient par bien examiner les symptômes & l'origine du mal ; ils préparaient ensuite les remèdes convenables, les appliquaient, & guérissaient les maladies. Il y a beaucoup de nos modernes qui se vantent de tenir de leurs ancêtres une merveilleuse p.09.244 recette pour telles & telles maladies, & qui la donnent en différents lieux & à beaucoup de personnes ; les malades la prennent sans réflexion, & souvent elle n'est pas propre à leurs maux. L'erreur en cette matière est très préjudiciable. A bien considérer un remède, une dose d'un seul grain, suffit quelquefois pour nuire autant qu'une prise entière. Si elle n'a pas le terrible inconvénient des métaux & des minéraux, elle contient peut-être du venin extrait des herbes. Si le remède est en tout propre à guérir la maladie, il n'y a point de danger à l'avalier tout entier ; mais s'il y en a seulement la dix-millième partie qui soit contraire à la guérison, le mal n'en deviendra que plus grand ; & peut-on savoir jusqu'à quel degré ? C'est pourquoi *Cong-tze* dit :

« Je n'ose goûter cette médecine qu'on m'offre, parce que je ne sais pas de quoi elle est composée.

Par ces paroles il avait dit précisément ce que je dis à présent.

Il disait :

C'est un mauvais usage que de brûler l'herbe dite *ae-tze* pour guérir les maladies : on ne fait que tourmenter le malade inutilement. J'usai de ce remède étant jeune ; m'ayant été nuisible, je ne p.09.245 peux sentir l'odeur de cette herbe, elle me donne sur-le-champ mal à la tête, &

Instructions sublimes et familières

jamais elle ne m'a procuré le moindre soulagement. Souvenez-vous de ce que je vous dis, & n'en usez pas à tout hasard ¹.

Il disait :

L'art d'écrire, de former les caractères, est une des six p.09.246 professions ². Les avoir toutes exercées forme le mérite d'un savant

¹ Lorsqu'une partie du corps est douloureuse, les Chinois appellent un chirurgien dont le métier est d'insinuer une aiguille de fer fort longue & peu pointue, dans la chair vive de la partie où ils sentent de la douleur ; lorsqu'on a retiré l'aiguille, on prend des feuilles de l'herbe nommée *tzi-ae-tze*, on les froisse un peu, on les applique sur l'ouverture de la blessure, & on y met le feu avec un chalumeau odoriférant. Ils disent que le mauvais air s'échappe, & que la douleur & la maladie se dissipent. On fait généralement cette opération au sommet de la tête des enfants trois jours après leur naissance, plusieurs m'en ont fait voir la marque qui reste toujours. Ils le croient par là préservés pour toute leur vie de douleurs de tête, mais l'expérience leur doit prouver le contraire. Si on veut en croire ce que plusieurs personnes m'ont dit, il y a de ces chirurgiens qui introduisent dans le nombril des malades une aiguille, longue d'environ un demi-pied, sans leur causer de douleur, & sans aucun danger ; mais je ne l'ai pas vu de mes yeux, & n'ai pas foi aux yeux des Chinois. Ils font encore, de cette herbe, des usages superstitieux. Au premier jour de la première lune, & au cinquième de la cinquième, ils coupent par morceaux la tige de la plante, & les sèment devant la porte de leurs maisons, afin de marcher dessus en entrant ou sortant de chez eux, & obtenir par là le bonheur. Je ne sais s'il y a de cette herbe en Europe, j'en envoie une feuille pour satisfaire la curiosité de ceux qui désireraient la connaître. Il y a beaucoup d'ouvrages de médecine sous le nom de Cam-hi ; mais il est bon de savoir que comme il était fort attaché à la vie, il avait demandé aux Européens beaucoup de lumières sur leur médecine, leur pharmacie & leur botanique : ils firent venir des praticiens de cet art, & traduisirent en chinois des livres entiers traitant de ces matières. Ils donnèrent beaucoup de recettes, & montrèrent sous les yeux même de l'empereur, la manière de les composer. On continue à en faire usage dans l'apothicairerie impériale. Malgré ces secours, & ces livres qui sont imprimés, les médecins chinois sont généralement ignorants & décrédités. Que peut-on penser des anciens ? Pour bien juger de la médecine ancienne & moderne de la Chine, il faudrait lire les livres imprimés sur la médecine avant l'arrivée des Tartares ; mais ils sont fort rares. Ceux qui ont été imprimés du temps de Cam-hi, & depuis, quoiqu'ils aient pour auteur un médecin de la dynastie des Han ou des Song, ont été bouleversés la plupart & augmentés par l'éditeur qui les a réimprimés. C'est l'usage des Chinois qui, par là, cherchent à attribuer à leurs ancêtres des découvertes de tout genre qu'ils tiennent des Européens, de manière qu'on ne peut aisément démêler la vérité. De tout temps, en Chine, chacun est libre de professer la médecine, celui qui a quelque connaissance des caractères, s'il peut comprendre quelqu'un des livres chinois où sont renfermées des recettes, s'il peut les transcrire, cela lui suffit pour se vanter d'être un grand médecin, il rend visite aux malades, & le voilà médecin reconnu. Il n'y a point, il n'y a jamais eu de tribunal ou de mandarin chargé de veiller sur cet objet. Les médecins collégiaux de la cour sont eux-mêmes de cette trempe ; & pour entrer dans le collège, il leur suffit d'avoir des protecteurs, de donner de l'argent & de faire des présents. Les Chinois n'ont jamais eu l'usage de disséquer les cadavres pour connaître la structure du corps humain. Ils sont généralement décrédités, & ce n'est pas sans raison. Lorsqu'il se présente un nouveau candidat au collège impérial des médecins, le premier médecin lui expose un cas ; le candidat répond, & est reçu sans autre examen. Cette épreuve n'est pas rigoureuse. *Note du trad. ital.*

² Ces six arts ou professions sont, 1° les cérémonies ; 2° la musique ; 3° l'art de tirer de l'arc ; 4° l'écriture ; 5° l'art de conduire un char ; 6° l'arithmétique. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

accompli, parce qu'elles sont le fruit de son génie & qu'elles ont beaucoup de relation avec sa personne. J'ai, dès mon enfance, été enclin à former des caractères ; dès que je trouvais l'écrit de quelque ancien, je le copiai au moins une fois ; les cartouches, les bandes ou rouleaux de soie où j'ai tracé des caractères, sont presque au nombre de dix mille ; j'en ai distribué des milliers ; il n'y a pas dans tout l'empire, de temple ou de *miao* de quelque célébrité, où je n'aie écrit de ma propre main, quelque cartouche en son honneur, pour y être suspendu. Si le cœur est pur lorsqu'on écrit, les caractères le sont aussi. On écrit les grands caractères de la même manière que les petits : c'est ce qui faisait dire aux anciens, que pour les former selon la véritable règle, il fallait purifier son cœur, pacifier son esprit, avoir la main vide & ployée en arc, serrer le pinceau avec les doigts, & ayant préparé & digéré dans sa tête la matière sur laquelle on veut écrire, la mettre au jour par le pinceau.

Il disait :

Quoique l'art de former de beaux caractères soit chez plusieurs p.09.247 un don du Ciel, qu'ils ont reçu en naissant, c'est chez beaucoup d'autres le fruit de l'application & de l'étude. J'ai, dès ma jeunesse, aimé à peindre les caractères : à présent que je suis vieux, & que je ne puis plus m'y appliquer autant que je le voudrais, je ne laisse cependant passer aucun jour sans écrire plusieurs lignes, & je ne saurais me résoudre à abandonner ce travail. L'homme acquiert par les talents un agrément de plus ; s'il les néglige, il perd l'avantage qu'il s'était procuré par eux.

Il disait :

Les hommes ne peuvent se dispenser de se faire réciproquement des présents. Si on veut donner quelque chose à son ami le jour de sa naissance, ou un jour de réjouissance, il faut que ce soit une chose dont il puisse faire usage, ou qu'il ait paru beaucoup désirer ; on prouve par là qu'on connaît les goûts de son ami & qu'on a cherché à les satisfaire. Si

Instructions sublimes et familières

on agit autrement, si par exemple on m'envoie une chose & que j'en renvoie une de la même espèce & à peu près semblable, c'est une sorte d'échange qui ne montre point une vraie intention d'obliger. Cela mérite qu'on y fasse grande attention.

Il disait :

Mong-tze dit :

« Vous devez tantôt fatiguer votre cœur, p.09.248 tantôt fatiguer vos forces : on fatigue son cœur en conduisant les autres ; on fatigue ses forces en étant conduit par les autres.

J'ai régné un grand nombre d'années ; pendant tout ce temps je n'ai pas eu une heure, un quart d'heure, pour me reposer ou me divertir. Le prince qui travaillera sans relâche, son propre cœur pour l'avantage de ses sujets, sera certainement protégé par le Ciel.

Il disait :

Tchou-tze dit :

« Les paroles & les instructions que les anciens sages nous ont transmises, sont toutes proportionnées à la capacité de chacun, & faciles à comprendre ; mais leur but s'étend à l'infini. Les modernes qui ont voulu les commenter, n'ayant pu prendre leur sublimité & leur solidité, se sont éloignés du but des auteurs mêmes, dont l'intention est restée sans effet.

C'est une chose importante à savoir ; il y a eu depuis la dynastie des Han jusqu'à présent, un grand nombre de lettrés ; on trouve dans leurs commentaires toutes les interprétations possibles des livres classiques ; mais plus il s'y en trouve, plus ces livres sont devenus difficiles à comprendre. Au temps de la dynastie des Song, *Tchou-tze* & d'autres, p.09.249 ayant mis par écrit l'explication des quatre livres *Sou-chou*, & des cinq *King* (qui sont les livres classiques), en ayant fixé & déterminé le

Instructions sublimes et familières

vrai sens, la postérité en a retiré un grand avantage. *Tchou-tze* & les autres ont puisé leur mérite dans les livres de *Cong-tze*, qu'on nomme classiques, & ce mérite est grand : c'est pourquoi je vous exhorte toujours à les lire comme étant une chose très importante ¹.

Il disait :

Ceux qui veulent apprendre quelques-uns des arts libéraux, doivent faire exactement ce que font ceux qui apprennent les arts mécaniques : ils doivent commencer par le plus aisé, marcher avec ordre & avancer par degrés : il ne faut pas surtout trop d'ardeur & d'impatience. Le livre *Tchong-yong* en donne cet exemple : « qui veut aller loin, commence par le lieu voisin de celui où il se trouve ; qui p.09.250 veut s'élever fort haut, doit partir de l'endroit le plus bas. » Quiconque désire d'étudier les sciences doit prendre pour règle cette instruction.

Il disait :

Il est dit dans le *Chou-king* : « le pied, le *teu*, la livre étaient les mêmes partout. Dans le *Lun-yu* : « apportez une attention sévère à ce que les poids & les mesures soient uniformes » ; & cela pour empêcher l'abus de désirer le bien d'autrui, pour ôter tout moyen de fraude & de tromperie ; pour proportionner le prix des choses, & pour porter les hommes à adopter une même manière de bien penser & de bien agir. Présentement, dans les marchés publics, les châteaux & les terres, on se

¹ La prodigieuse multiplicité d'opinions & de commentaires qui parurent sous la dynastie des Han, sur les livres classiques ou les cinq *King*, prouve la célébrité de ces livres, & combien le fond en est fécond. *Tchou-tze* a été le premier qui par des lettres en marge des livres classiques, ait expliqué par l'*in* & le *yang*, c'est-à-dire, le *parfait* & l'*imparfait*, les textes qui naturellement dénotaient un Être suprême & l'existence des esprits : je ne m'explique pas davantage, supposant que ce système de l'*in* & du *yang* est déjà connu en Europe ; il se réduit, à peu de chose près, aux deux principes des Manichéens ; il est même plus inconsistant, & se détruit de lui-même. Mais puisqu'au temps des Han il n'y avait point de monuments qui pussent accorder les commentateurs des cinq *King* & des quatre livres inférieurs, je demande comment *Tchou-tze*, du temps des Song, en a pu deviner le vrai sens. Il ne dit point avoir découvert d'anciens livres : l'histoire n'en fait point mention. Il s'imagina avoir trouvé le véritable point ; la nouveauté de ses opinions plut ; il fut suivi & l'est aujourd'hui de tous. De plus, ce *in* & ce *yang*, principes de tout, sont un puissant motif pour lâcher la bride à ses passions. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

sert ordinairement, pour mesurer les longueurs, du *tchang* & du *tchi* : pour mesurer les grains, du *tcheng* & du *teu* : pour peser, on ne se sert que de la balance. Quoique ces mesures soient, dans quelques endroits, un peu plus courtes & plus étroites, dans quelques autres, un peu plus longues & plus grandes ; lorsqu'on vient à comparer la quantité des choses & le prix, il se trouve que toutes ces mesures se rapportent à celles qui ont été fixées par le tribunal compétent : en apparence elles sont différentes, & en réalité elles ne le sont pas. Ainsi au lieu de faire p.09.251 une loi générale pour rendre les mesures uniformes, il vaut mieux pour le bien commun, s'accommoder à la façon de penser du peuple, & le laisser suivre ses anciens usages sur cette matière. Durant des milliers d'années, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à présent, le *tchi* ou pied, le *teu* & la balance n'ont jamais été changés. Si on les changeait tout d'un coup & à l'improviste, pour rendre toutes les mesures uniformes, non seulement le peuple n'en retirerait aucun avantage, mais cela pourrait être préjudiciable à l'État, & ce serait s'écarter de la vraie manière de gouverner. Cette chose mérite d'être profondément examinée & gravée dans l'esprit ; & c'est pour cela que j'ai dû au moins vous en parler.

Il disait :

¹ Il est indispensable de choisir un temps & un jour propices pour faire le cérémonial dans ces cinq occasions : quand il s'agit d'annoncer ou quelque réjouissance ou quelque malheur, de faire prendre les armes aux soldats, de recevoir des hôtes, & de donner un festin. Les anciens prenaient le *bon* & évitaient le *mauvais* : c'était leur règle. Il est dit dans le *Chou-king* : « le bon jour était le *jaune* » : à présent p.09.252 c'est celui qui porte la date du *keng-ou* : (*tchi-can*, qui signifiait *cheval blanc*). Le *Li-ki* dit :

¹ Pour l'intelligence de ce qui suit, il faut lire la note du traducteur italien, placée à la fin de cet article. *Note de l'éditeur*.

Instructions sublimes et familières

« On doit choisir, pour les affaires du dehors, les jours dominés par l'*yang*, & qui ont de la force & de la consistance : pour les affaires domestiques, les jours qui appartiennent à l'*in* & qui ont moins de force.

Tchou-tze s'exprime ainsi dans l'explication qu'il fait du livre de *Mong-tze* (intitulé *Tien-chi*, c'est-à-dire, *temps du Ciel*).

« On trouve dans les *tchi-can* du jour & des heures, quatre espèces de jours, qui sont *cou*, *sou*, *ouang*, *chang*.

En se servant de la méthode par laquelle les éléments se produisent & se détruisent réciproquement entre eux, ils déterminent le contraste & l'opposition, l'union & l'accord des *tchi*, *can* entre eux. Toutes les écoles ont laissé, par tradition, à la postérité que le livre *Y-king* est le seul fondement sur lequel on doit s'appuyer pour trouver l'*heureux* ou le *malheureux* : c'est pourquoi il est nécessaire que, puisque je suis, comme empereur, la première personne de l'État, toutes les fois que je suis obligé de changer de demeure, de faire quelque voyage ou autre chose semblable, on fasse les observations préalables, & qu'on choisisse le jour & l'heure propices. Ce n'est pas assez d'avoir trouvé le jour, il faut chercher l'heure avec plus de soin encore. p.09.253 L'école qui apprend à faire ce choix dit :

« En choisissant un *bon jour*, il est nécessaire de choisir aussi une bonne heure ; un bon jour n'équivaut point au mérite du bon moment ¹.

¹ Si je n'avais pas eu l'avantage de rencontrer un maître chinois, infidèle pour son malheur, & obstiné dans son aveuglement, mais d'autant plus instruit des misérables superstitions dont il s'agit ici, je n'aurais jamais pu sortir des labyrinthes fréquents qui se rencontrent dans ce livre. Le malheur dont on parle au commencement de ce chapitre, est la mort d'un père, d'une mère ou de quelque proche parent. De la combinaison des *tchi* & des *can*, avec lesquels les Chinois notent les années, les mois, les jours & les heures, il résulte quatre jours dont le premier s'appelle *cou*, c'est-à-dire *seul* & sans compagnie, pour dénoter que dans ce jour on ne doit entreprendre aucune affaire, quelque juste ou facile qu'elle soit ; si on en entreprenait quelqu'une, on ne trouverait personne qui voulût y prêter appui ou protection. Le second se nomme *sou*, c'est-à-dire, *vide* : ce qui signifie que rien ne réussira de ce qu'on entreprendra dans ce jour. Le troisième s'appelle *ouang*, ce qui, selon l'original tartare, annonce l'élévation, ou d'un empereur sur le trône, ou d'une nouvelle dynastie, ou de quelque personne aux grandes

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Dans le livre qu'on nomme *Lun-yu, Tze-cong* faisant à *Cong-tze* différentes questions, ce dernier répond :

— Lorsque les artistes veulent perfectionner leur ouvrage, ils commencent par rendre bien tranchants les outils de leur métier.

Ces paroles sont très importantes pour ceux qui désirent d'étudier les livres ou de réussir dans quelque entreprise. Par exemple, un lettré qui se sera appliqué à l'étude pendant le cours de sa vie, & qui aura beaucoup retenu, pourra, dans p.09.254 les discussions, montrer son savoir & son érudition : s'il lui survient quelque affaire nouvelle pour lui & dont il ne soit point question dans ses livres, il la traitera conformément aux affaires de semblable espèce qui se sont passées précédemment, & il lui arrivera rarement de se tromper. C'est précisément le cas de l'artiste qui a aiguisé ses outils pour perfectionner son ouvrage.

Il disait :

Arrivé à soixante-dix ans, je suis parvenu à voir depuis mon aïeul jusqu'à mes petits-fils, ce qui fait quatre ou cinq générations. En général, si un père de famille s'est scrupuleusement acquitté du respect qu'il devait à ses ancêtres, ses fils & ses petits-fils seront infailliblement comblés de richesses, d'honneurs, & vivront heureux & contents. Les

charges. On nomme *chang* le quatrième, c'est un jour où plusieurs personnes s'uniront pour se soutenir & s'élever. Pour trouver la disposition des *tchi* & des *can*, on se sert du *ho-tou* & du *lo-chou*, dont j'ai dit quelque chose ci-dessus. Pour peu qu'un homme fût raisonnable, il devrait s'apercevoir du ridicule de ces vaines pratiques ; & l'expérience d'être toujours trompé dans ses espérances devrait être plus que suffisante pour en détromper. Cependant, non seulement Cam-hi s'y est laissé abuser, mais jusqu'ici tout le monde y croit, on continue d'avoir recours à ces observations superstitieuses sur la différence des bons & des mauvais jours, & la Cour & le peuple s'y soumettent uniformément. Dans la seconde partie de l'almanach de chaque année, les quatre bons jours, appelés *tchou, ouei, ting, tchi*, sont marqués en jaune ; les mauvais, nommés *kien, man, ping, cheu*, le sont en noir. Les deux supérieurement bons sont appelés *theng-cae*. Les souverainement mauvais s'appellent *po-pi*. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

enfants des méchants naîtront misérables, vicieux, inconsiderés, méprisables, & se laisseront entraîner vers le crime. C'est ce que j'ai vu souvent arriver. Il en faut conclure qu'il n'y a que ceux qui se conduisent bien qui puissent transmettre un sort heureux à leur postérité.

Il disait :

Je me fais souvent amener ces braves militaires qui se sont p.09.255 signalés dans les combats, & je m'entretiens avec eux de leurs anciens faits d'armes. Présentement que nous sommes en paix depuis longtemps, & qu'il y a beaucoup de jeunes gens qui n'ont point fait la guerre, voyant comme je traite amicalement les vieux guerriers, & comme je les loue d'avoir imité leurs ancêtres, leurs fils & leurs petits-fils éprouvent un plaisir intérieur, s'animent du désir d'imiter l'exemple de leurs pères, & voudraient trouver l'occasion de signaler leur courage.

Il disait :

Nous ne devons pas abandonner absolument nos mœurs & nos usages tartares. Comme dans ma jeunesse j'ai souvent été à portée de voir nos vieillards, je suis les anciens usages tartares dans ma manière de me vêtir, de prendre mes repas, & dans beaucoup d'autres choses, sans y changer quoi que ce soit. Depuis soixante & dix ans que je réside à Pé-kin, il ne peut manquer d'arriver que les fils des Tartares des huit bannières, habitant en Chine, ne prennent peu à peu les usages chinois. Mais nous, comme souverain de cet empire, ne pouvons au moins nous dispenser de nous y opposer par nos avertissements & nos défenses. Dans les temps antérieurs, la dynastie des Kin, & ensuite les p.09.256 empereurs de la dynastie de Yuen, ayant longtemps habité en Chine, ont insensiblement adopté les coutumes chinoises, & sont devenus eux-mêmes de véritables Chinois. Je vous en avertis & ne cesse de vous l'inculquer, parce que c'est une chose de grande importance pour le bien & la conservation de notre dynastie, que chacun de vous porte, pour

Instructions sublimes et familières

ainsi dire, ces avis dans son cœur, & s'en souviennent pour les mettre à exécution ¹.

Il disait :

Depuis que nos ancêtres ont fondé notre dynastie jusqu'à présent, ils se sont toujours servis de l'arc & des flèches pour imprimer la crainte au monde, pour abattre les tyrans, pour tranquilliser les peuples & introduire le bon ordre dans tout cet espace de terre entourée par les mers. Je leur ai succédé à l'empire & à la vertu : quoiqu'il n'y ait point apparence de guerre & que le royaume soit tranquille & en paix, dois-je passer un seul jour sans vous exhorter, sans contribuer à vous perfectionner dans l'art de tirer de l'arc ? C'est pourquoi vous assemblant avec vos plus intimes *Quo-tzica & Sia* ², p.09.257 je vous exerce, en lançant des flèches, à frapper le but ou le tambour ; je vous enseigne la manière & la position qu'on doit prendre. Quant aux officiers & aux soldats des huit bannières, je les fais manœuvrer, inspecter ; j'en fais souvent la revue moi-même, & je prends plaisir à observer le talent des moindres d'entre eux. Je distingue les habiles & les ignorants : je loue & récompense les premiers ; j'élève les uns à des grades supérieurs, & rabaisse au contraire les autres. Par là je les encourage tous à s'appliquer à bien faire. De là vient que les soldats des huit bannières se sont tant exercés à tirer de l'arc à pied & à cheval, chacun suivant son emploi ; & que la valeur & l'habileté de mes troupes sont parvenues à un si haut degré. Il est dit dans le Li-ki :

« Lorsque l'homme vint au monde, il prit une branche de mûrier, la courba en arc, fit six flèches & les lança vers les quatre parties du monde, & vers le ciel & la terre. Le ciel, la terre, les quatre parties du monde, appartiennent à l'homme ; c'est pourquoi la

¹ Loin de se conformer aux intentions de cet empereur, les Tartares ont abandonné leurs coutumes & leurs mœurs pour adopter celles des Chinois ; ils ont oublié jusqu'à la langue de leur pays, & si quelques-uns la savent encore, ils ont honte de la parler. *Note du trad. ital.*

² On nomme ainsi ceux qui forment la maison, le cortège des princes. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

première pensée de l'homme fut de désigner & de préparer les lieux où il devait par la suite exercer sa puissance.

Il est dit dans un autre endroit du même livre :

« Quiconque décoche des flèches doit nécessairement se conformer à p.09.258 la règle, en s'avancant, reculant & tournant ; son cœur & sa personne doivent être droits. De plus, il n'y a point de mérite qui égale celui de tirer de l'arc. On connaît le mérite par la manière de tirer de l'arc.

C'est pour cela que lorsque *Cong-tze* tirait de l'arc dans un lieu nommé *Kiou-siang* on s'empressait pour le voir, de sorte que la foule rangée des deux côtés semblait former deux murailles. Il est écrit dans l'*Y-king* :

« Lancez des flèches aux oiseaux, lancez des flèches aux faisans.

Le *Chi-king* dit :

« Si on tient bien l'anneau, l'arc & la flèche seront d'accord. L'arc de bambou doublé de corne s'appelle *tchang* ; le faisceau de flèches, *sor* : cet arc est très fort ; on s'en sert avec les flèches dites *pi-tze-kien*. Lorsqu'elles sont lancées & que le but est atteint, on distingue par là celui des soldats qui est le plus vaillant guerrier.

Il est dit dans le *Chou-king* :

« En lançant la flèche, vous devez être comme persuadé que vous frapperez le but.

Cong-tze dit :

« En tirant de l'arc, le principal ne doit pas être de percer de part en part la peau du tambour ; toutes les forces ne sont pas les mêmes. Il y a une grande conformité entre le sage, & celui qui tire de l'arc ; si ce dernier ne frappe pas le but ou le tambour, il fait réflexion sur lui-même & examine p.09.259 la cause qui lui a fait manquer le but.

Instructions sublimes et familières

Le livre *Tcheu-li* détermine la règle & la manière dont on doit décocher les flèches. Il résulte de tous ces passages, que dans les livres classiques ou les *King*, on trouve les lois & les principes de cet art ; & il résulte de là qu'il a toujours été réputé le principal mérite d'un homme, que d'après lui on jugeait de la vertu & on choisissait les mandarins. Notre mérite & notre puissance étant fondés sur cet art, chacun devant s'appliquer à s'y signaler, il convient donc que je mette tous mes soins à vous y exercer, à vous donner les moyens de vous y perfectionner ; & de votre côté, vous ne devez pas ralentir votre ferveur, ni abandonner un quart d'heure cet exercice.

Il disait :

Lancer les flèches, conduire le char à la guerre, sont compris dans les six arts. Ces deux talents ont un grand rapport entre eux & s'aident mutuellement. Quoiqu'on trouve dans les *King* ou livres classiques, & dans les histoires, la manière dont les anciens conduisaient le char, on ne peut avoir par là une connaissance parfaite des règles de cet art ; on ne peut non plus apprendre par les discours les plus détaillés, la manière dont nous autres Tartares [lançons les flèches à] ¹ p.09.260 cheval, ni l'usage & le mérite de cet art. Celui qui s'y est appliqué dès l'enfance, doit toujours tâcher de s'y fortifier de plus en plus. Si on sait bien conduire son cheval, on lancera aisément les flèches : si on ne craint pas le cheval, on saura le bien conduire. Nous autres Tartares & les peuples *Mon-goux*, *Tcha-sac*, ceux de *So-lon*, *Ta-couri* & autres, savons tous manier habilement nos chevaux en tirant de l'arc, parce que nous avons, dès l'enfance, appris à monter à cheval. Dès l'âge de dix ans nous savons le faire courir & sauter : la grande habitude nous rend habiles à le conduire & à le faire obéir. Dans les chasses d'hiver & d'automne, il y a vraiment du plaisir à voir des gens qui, comme les nuages, les vents & la foudre, atteignent à la course les bêtes fauves, décochent des flèches

¹ [c.a. illisible sur le document disponible. Trad. supposée de l'italien 'a cavallo tiriamo della freccia']

Instructions sublimes et familières

de tous côtés. Il y en a parmi eux de très habiles. Le cavalier & le cheval, comme d'intelligence, volent au sommet des montagnes, dans le fond des précipices : ils joignent leurs proies, & on ne voit pas une flèche lancée en vain. Pour donner du plaisir aux spectateurs, comme ils ont la vue fort bonne, tout en galopant ils décochent leurs flèches dont le sifflement, lorsqu'elles partent, ressemble au bruit qu'on [entend quand on] ¹ déchire une étoffe de soie : comme il est dit dans le *Chi-king*. Ces braves cavaliers, ces braves chasseurs ne font point p.09.261 attention à la distance : ils tirent également en courant ou au pas. Ils dressent si bien leurs chevaux, qu'ils les rendent en quelque sorte capables de comprendre l'intention de leur maître. Si la bête est trop loin, le cheval sait la mettre à portée ; si elle est trop près, il augmente la distance ; & dans l'instant même où le chasseur tire, son cheval prend la position la plus favorable. On donne à juste titre le nom de braves chevaux à ceux qui montrent autant d'intelligence. Il y a une autre espèce de gens qui possèdent parfaitement l'art de monter à cheval ; que le cheval soit bon ou mauvais, lorsqu'ils l'ont monté une seule fois, ils le font paraître excellent. C'est peut-être une chose réciproque ; le cavalier sait faire briller le cheval, & le cheval à son tour fait briller le cavalier.

Il disait :

Je suis monté sur le trône dès mon enfance, & il y a déjà plus de soixante ans : toutes les fois que dans cet espace de temps il y a eu des tremblements de terre, des sécheresses ou des inondations, j'ai toujours examiné les fautes dont je pouvais être coupable, & aussitôt les calamités publiques se dissipent. Quel que soit le malheur ou le châtiment que le Ciel nous fasse éprouver, il ne faut pas p.09.262 se laisser abattre par la crainte & la frayeur. Réfléchissant sur soi-même, reconnaissant ses fautes, s'en repentant, s'en corrigeant, le malheur se change en félicité. Il est dit dans le *Chi-king* :

¹ [come appunto se si lacerassero]

Instructions sublimes et familières

« Si on pratique la vertu, on jouira de la félicité ; si on s'abandonne au vice, on tombera dans l'infortune. Le bonheur & le malheur sont comme l'ombre, l'écho, l'un du bien, l'autre du mal.

Cela est exactement vrai.

Il disait :

Mong-tze dit :

« L'homme ne doit point perdre, en grandissant, la pudeur de l'enfance, qu'il avait dans son sein en naissant.

Par cette pudeur de l'enfance, on entend la sincérité & la loyauté qui sont dans l'homme quand il naît ; c'est ce caractère de simplicité, de droiture qui faisait le mérite des anciens. Telles étaient les mœurs & la conduite de nos anciens Tartares. Quoique les lois & les usages de nous autres Tartares paraissent sauvages & grossières au premier coup d'œil, croit-on que cette sincérité, cette droiture, qui leur sont propres, soient faciles à acquérir ? Elles s'acquièrent en lisant les livres, en cherchant à en comprendre le sens, en examinant avec attention les paroles des anciens sages, & l'intention qu'ils ont eue en les transmettant à la postérité.

p.09.263

Il disait :

Celui qui, par état ou par goût, se charge d'instruire les autres, doit commencer par s'instruire lui-même. Il est dit dans le livre appelé *Ta-cho* :

« le sage commence par acquérir la vertu, puis il exhorte les autres à l'acquérir aussi : il bannit les vices de son cœur, puis il reprend les vicieux.

Ce passage nous fait voir qu'on doit commencer par travailler sur soi-même.

Instructions sublimes et familières

Il disait :

Toutes les choses & les affaires de ce monde ont leur loi, leur qualité déterminées. Il y en a malgré cela qu'il paraît possible de traiter d'une certaine manière ; mais qui, en les traitant de cette manière, ne paraissent plus convenables : il y en a d'autres qui paraissent ne pouvoir être traitées de la manière dont cependant il paraît convenable de les traiter. Dans ces circonstances, chacun doit avoir pour but unique, la raison & la justice, & traiter les choses dans cette seule vue, sans se proposer d'avance de les traiter de telle ou telle manière. *Cong-tze* dit :

« Le sage ne s'obstine & ne se refuse jamais, mais il tâche en tout de se conformer à l'équité.

Il disait :

Quiconque désire d'acquérir quelque science, ou de s'appliquer à la p.09.264 lecture des livres, se fait tort souvent en se méfiant de ses forces. Il est dit dans le livre *Tchong-yong* :

« Si on n'apprend pas, à la bonne heure ; si on apprend, on ne doit pas se rebuter par la crainte de ne pas réussir. Si quelqu'un a réussi en employant un degré de force, j'en emploierai cent ; s'il en a employé dix, j'en emploierai mille, & je réussirai de même. Celui qui y mettra cette volonté & cette application, deviendra intelligent, quand même son esprit n'y paraîtrait pas disposé ; quand même il serait faible, infailliblement il deviendra fort.

Ces paroles sont d'une grande utilité pour ceux qui veulent s'adonner à l'étude.

Il disait :

Instructions sublimes et familières

Les deux penchants naturels à l'homme, de louer & blâmer, peuvent difficilement se rectifier. Si nous aimons quelqu'un, nous ne voyons que ses bonnes qualités, & nous n'apercevons pas ses défauts : si nous le haïssons, nous ne découvrons que ses défauts, ses bonnes qualités échappent à nos yeux. C'est pour cela qu'il est dit dans le *Ta-cho* :

« Si on veut louer quelqu'un, il faut d'abord connaître ses défauts : si on veut blâmer quelqu'autre, il faut être instruit de ses bonnes qualités. Peu de gens dans le monde se conduisent ainsi.

Ces paroles sont vraiment sublimes. p.09.265

Il disait :

Mong-tze a dit :

« Garde ton cœur ; ne te livre point à la colère & à la vivacité naturelle.

Ces deux maximes sont le vrai moyen de conserver sa santé ; en effet si on peut se rendre maître de sa vivacité, ce feu diminuera insensiblement & se calmera. Si on garde son cœur, il ne sera point entraîné par les objets extérieurs ; il se déterminera par lui-même tranquillement & suivant la raison. Y a-t-il un meilleur moyen pour se maintenir en santé ?

Il disait :

L'homme, dans le commerce de la vie, apprend beaucoup de choses ou bonnes ou mauvaises. Depuis sa naissance jusqu'à l'âge de dix ans, cette simplicité qu'il a reçue du Ciel ne lui laisse pas même l'idée du mal ; dès qu'il entre dans le monde, s'il s'approche, comme on dit, de l'*encre*¹ ou du *cinabre* ; on connaît dès lors ses bonnes ou mauvaises inclinations. Lorsqu'il est devenu homme fait, soit lettré, soit laboureur,

¹ Par cette expression, les Chinois entendent le caractère bon ou mauvais des gens qu'on fréquente. *Note du trad. ital.*

Instructions sublimes et familières

artiste ou marchand, il demeure dans l'état qu'il a choisi, bon ou mauvais ; les pères ou les frères aînés ne p.09.266 pourront obtenir de leurs enfants & de leurs cadets, qu'ils embrassent la même profession qu'eux. C'est pourquoi *Cong-tze* dit :

« La nature est la même dans presque tous les hommes, mais leurs inclinations sont toutes très différentes. Chacun doit se régler sur cela.

Il disait :

Tcheng-tze dit :

« la renommée suit le vrai mérite ; ils sont une même chose : ceux qui ne cherchent que la célébrité ne se procurent qu'un vain nom. Le sage se reproche de n'avoir pas acquis une grande réputation dans le cours de sa vie ; ce n'est pas parce que cette réputation le flatterait, mais parce que ne l'ayant pas acquise, c'est un signe qu'il n'a rien fait qui ait mérité l'éloge & la louange. De nos jours, beaucoup de gens se montrent fort empressés d'acquérir de la renommée ; mais c'est à cela qu'ils se bornent, sans s'embarrasser que leurs actions en soient dignes : ils ne cherchent qu'à en imposer aux autres. Non seulement ces gens-là n'ont aucun mérite réel, mais ils ne peuvent même conserver cette ombre de renommée qu'ils avaient commencé à se procurer. p.09.267

Ces paroles de *Tcheng-tze* sont très importantes pour qui veut se bien conduire.

Il disait :

Tcheng-tze dit :

« Par le gain ou le profit, on n'entend pas seulement le gain des richesses ; dès que le cœur humain est intéressé, le gain

Instructions sublimes et familières

est illicite : par exemple, si l'on fait quelque chose parce qu'on espère en retirer quelque avantage, c'est ce qu'on appelle avoir le cœur intéressé.

Cong-tze dit :

« Le vrai intérêt, le vrai gain, c'est la droiture, & il la nomme ainsi parce qu'en elle consiste le repos de l'homme. Y sacrifier son avantage personnel, c'est le seul moyen de devenir sujet fidèle & fils respectueux.

Il est nécessaire à tous de prendre ces maximes pour règle de leurs actions.

Il disait :

Sun-Tze dit :

« Quoi que le corps souffre, on doit agir avec un cœur tranquille : si une action est très bonne en foi, vous devez la faire quoique vous en retiriez peu d'avantage.

Si l'homme peut ^{p.09.268} pratiquer cette belle & importante maxime pendant le cours de sa vie, dans quelles fautes pourra-t-il tomber ?

Il disait :

Tchou-tze dit :

« L'homme qui se conduit mal, perd aussitôt la paix du cœur : c'est ce que nous appelons remords & conscience. Cette conscience est quelquefois étouffée à tel point par les passions humaines, que quoique l'homme la porte au fond de son cœur, il ne peut la ranimer : il doit donc sans cesse combattre ses passions, pour que sa conscience n'en soit pas la proie. Ainsi dès que vous vous apercevez qu'une chose est mauvaise, arrêtez-vous sur-le-champ & tournez vos pas vers le chemin de

Instructions sublimes et familières

la vertu. Quand vous y serez accoutumé, vos passions, vos désirs déréglés s'amortiront insensiblement.

Cet article est d'une grande importance pour régler le cœur humain. Si la conscience a la force de surmonter les passions, on est déjà dans la carrière frayée par les anciens sages. Celui qui veut bien gouverner son cœur & sa personne, doit méditer souvent & profondément ces paroles.

Il disait :

Tchou-tze dit :

« le vrai moyen de tirer avantage de ses lectures, p.09.269 est de lire avec ordre & persévérance. On doit s'y appliquer avec ferveur, sans jamais se ralentir. Si on fait attention avec un esprit tranquille à toutes les paroles & à l'intention des auteurs ; si on retient leurs maximes, & si on les met en exécution : comme on sent déjà la raison & le mérite des choses, on parvient à goûter peu à peu les doux fruits de la lecture. Sans cela on a beau se procurer une multitude de connaissances ; on a beau méditer sur les livres ; on a beau lire des milliers de volumes : quelle utilité en pourra-t-on tirer ?

Ces paroles sont très importantes pour ceux qui s'adonnent à la lecture. Ils doivent retenir ce qu'ils lisent, le méditer & se l'appliquer ; autrement à quoi leur servirait de lire ? Cet avis doit servir de règle invariable à quiconque aime la lecture.

Il disait :

Tchou-tze dit :

« Lorsqu'en lisant on parvient à ne pouvoir quitter sans peine la lecture, on peut dire qu'on en a pris le vrai goût ; mais lorsque, ayant à peine lu & saisi en gros le sens d'un livre, on

Instructions sublimes et familières

s'en ennue & on le quitte pour en prendre un autre, cela prouve qu'on n'a pas senti le prix du premier.

Rien n'est plus vrai ^{p.09.270} que ces paroles de *Tchou-tze*. J'ai dès ma jeunesse lu & récité les livres avec ardeur, & quoique je me souvinsse fort bien des explications qu'on m'avait données en lisant les livres classiques ; les relisant encore plusieurs années de suite, j'y ai trouvé de nouveaux passages dignes de réflexions & de commentaires. Quiconque aime l'étude doit savoir ce que je viens de citer de *Tchou-tze*.

Il disait :

Celui qui désire de faire des progrès dans la vertu, ou dans quelque autre profession, commence par la lecture des livres : plus il lit, plus ses passions s'affaiblissent. Si ses passions sont faibles, il usera avec modération de l'argent & des richesses ; s'il en use modérément il aura peu de cupidité & d'avidité ; s'il a peu de cupidité, ses actions seront toutes nobles & grandes. Pour lire avec méthode, il faut commencer par les *King* (ou livres classiques) ; lorsqu'on en a bien compris la doctrine, on peut lire les histoires, En parcourant les histoires, non seulement il est aisé de connaître ce que c'est que d'être prudent ou inconsidéré ; mais encore, lorsqu'il survient des affaires, on peut juger si la réussite en doit être heureuse ou malheureuse. En toute autre chose on fait la distinction de jeune homme ou de vieillard, de celui qui est noble ^{p.09.271} ou de celui qui ne l'est pas. Dans la lecture seule cette distinction n'a pas lieu. Si on n'a lu qu'un volume, on retire l'utilité que peut procurer ce volume : si on n'a lu qu'un jour, on retire le fruit de ce seul jour. *Cong-tze* aimait tellement la lecture qu'elle lui faisait oublier quelquefois de prendre ses repas, il craignait toujours de n'avoir pas assez de temps pour apprendre.

Il disait :

Instructions sublimes et familières

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à présent il y a eu des gens doués de la science en naissant ; il y en a d'autres qui l'acquièrent facilement par l'étude ; & d'autres encore à qui elle coûte beaucoup de travail & de peine. Lorsque ces derniers sont parvenus à être savants, ils sont égaux aux autres, quoiqu'ils leur fussent naturellement inférieurs. S'ils persévèrent à étudier, il n'y a rien de ce que comprend l'esprit le plus élevé, qu'ils ne puissent aussi parvenir à comprendre. Mais il ne faut point négliger l'ordre & la méthode dans l'étude ; moins encore s'arrêter au milieu de la carrière. Il est dit dans le *Chou-king* :

« Lorsqu'il s'agit de former une élévation de terre de neuf pieds, il suffit qu'il y manque la plus petite mesure de terre pour que tout p.09.272 le travail soit vain.

Il s'exprime ainsi, pour montrer la faute que font ceux qui se rebutent au milieu de leurs études & abandonnent l'entreprise.

Il disait :

L'objet principal de l'étude doit être de chercher à connaître le moyen de perfectionner les opérations journalières de son emploi. Celui qui désire de se bien conduire, doit être réservé dans ses paroles & circonspect dans ses actions. S'il veut remplir les devoirs de fils de famille, il doit savoir que l'obéissance à ses pères & le respect pour ses ancêtres, forme le principal caractère du bon fils. S'il désire connaître les qualités & la propriété des choses, il doit s'appliquer à la lecture des livres, & en pénétrer l'objet. Si les choses que nous désirons de connaître nous sont personnelles & sont faciles, nous devons profiter de l'instant présent que nous avons, pour en acquérir la connaissance ; si elles sont importantes & compliquées, nous devons sans différer y employer tous nos efforts ; & lorsque nous y avons bien employé la journée entière, nous jouissons de l'avantage d'une journée bien employée. Lorsqu'il nous survient quelque doute, en interrogeant ceux qui sont éclairés nous acquerrons des lumières, p.09.273 & nos connaissances s'accroîtront sans

Instructions sublimes et familières

que nous puissions en savoir les bornes. Si au contraire nous ne mettons point le temps à profit, que nous ne fassions aucun effort, & que nous laissions échapper la belle saison de la jeunesse & de l'âge mûr ; quand ensuite nous prendrions pour maîtres les hommes les plus sages & les plus éclairés, nous n'en retirerions aucune utilité.

Il disait :

L'homme dans son enfance a des passions assez tranquilles, & son esprit développe d'autant plus aisément ses facultés. En grandissant, son cœur, sa pensée sont entraînés çà & là par les objets extérieurs & sensibles ; souvent il marche dans des sentiers étroits & tortueux ; il faut donc qu'il s'applique de bonne heure à l'étude, & ne perde pas l'occasion de s'instruire. J'ai actuellement soixante ans, & je me souviens très bien des *King* que j'ai lus à l'âge de sept ou huit ans ; mais il ne me reste qu'une idée confuse des livres que j'ai lus depuis ma vingtième année, & je ne les entendrais plus si de temps en temps je ne m'en rafraîchissais la mémoire. La chose étant ainsi, celui qui n'a pu lire dans son enfance, soit par pauvreté ou par quelque autre empêchement, doit s'appliquer avec ardeur ^{p.09.274} à l'étude lorsqu'il est devenu homme. L'étude de l'enfance peut se comparer à la clarté du soleil naissant qui s'achemine vers le midi : l'étude d'un homme fait est comme la lumière d'une bougie ; mais il vaut mieux se mettre tard à l'étude que la négliger toute sa vie.

Il disait :

On peut diviser en trois classes ceux qui s'adonnent à l'étude. De la première sont ceux qui s'y appliquent tout entiers avec ardeur ; de la seconde, ceux qui ne travaillent qu'avec lenteur & indifférence ; de la troisième, ceux dont l'esprit ne peut rien comprendre. Ces derniers restent dans leur ignorance grossière, non parce qu'ils ne veulent pas s'appliquer à l'étude, mais parce que leur esprit n'est pas encore ouvert. Si on les y porte & que leur esprit s'ouvre peu à peu, qui sait jusqu'à

Instructions sublimes et familières

quel point ils s'y livreront ? Il n'y a que ceux qui étudient avec froideur & indifférence, qui fassent honte à la science & à la vertu. Incertains, inconstants, ne se livrant qu'à demi, aujourd'hui ils seront tout de feu, & dix jours après tout de glace : jusqu'à la vieillesse, jusqu'à la fin de leur vie, ils ne seront que des hommes vulgaires. Les anciens sages ont regardé l'ardeur & le courage comme ^{p.09.275} le principal moyen pour faire des progrès. On avait gravé ces mots sur le vase de bois où se baignaient les empereurs de la dynastie des Tang : « en ce jour laves-toi, en ce jour tu te purifies ; si chaque jour tu te baignes, tu seras purifié chaque jour. » Trouve-t-on quelque part qu'il faille jamais agir froidement & avec lenteur ? *Cong-tze* dit qu'il n'y a point de jour où nous n'ayons suffisamment de forces pour aimer : il entendait par là faire des reproches à ceux qui se comportaient dans l'étude avec lenteur & paresse, & il cherchait à les exciter. Si. chaque jour on acquiert quelque connaissance nouvelle, chaque jour on acquerra un nouveau zèle pour se perfectionner. Quelques affaires, quelques embarras que l'on ait, on n'abandonnera point ses études journalières. Les mauvaises habitudes disparaîtront peu à peu ; le goût pour l'étude naîtra : & quand on voudrait s'en détacher, on ne le pourrait, sans qu'on sache d'où cela vient. C'est pour cela que le *Chou-king*, faisant l'éloge de la dynastie des Tang, dit qu'on y voyait croître de jour en jour la réflexion & l'application.

Il disait :

Selon les anciens lettrés, « on parvient de plusieurs manières à connaître à fond la vérité. La science s'acquiert par plus d'un ^{p.09.276} moyen. Quelquefois c'est par la lecture ; quelquefois c'est en discutant, en raisonnant ; souvent en réfléchissant & méditant profondément ; & quelquefois aussi c'est simplement en agissant. Quoique cet avantage soit communément regardé comme le fruit de la lecture, cependant le raisonnement & la discussion le procurent beaucoup plus vite ; la réflexion & la méditation approfondissent encore plus les choses : & c'est par la pratique, par l'œuvre, qu'on voit si on a réellement profité. Tout

Instructions sublimes et familières

cela est parfaitement conforme à la raison, & doit être su par quiconque veut acquérir des connaissances & les perfectionner.

Il disait :

Au printemps, saison douce & tempérée, on voit les prés & les jardins émaillés de fleurs de toutes sortes & de toutes couleurs, & on entend les chants agréables d'une multitude d'oiseaux. Les hommes qui ont eu le bonheur de venir au monde en temps de paix, ne devraient-ils pas, à plus forte raison, passer leur vie dans le repos & dans les plaisirs ? Il faut qu'ils n'aient rien à se reprocher dans leurs paroles & leurs actions. Lorsque chacun passe toute sa vie à l'abri du reproche, on peut dire alors que le peuple est véritablement réformé, & qu'il ne fera point p.09.277 honte aux générations qui ont précédé. C'est une chose que je désire ardemment.

Il disait :

Il n'y a rien au monde qu'on ne puisse supporter. Si on peut user de patience un instant, la chose est bientôt passée. Par exemple : deux voisins, dans un village, ont dispute pour une poule, pour un chien, ou pour d'autres bagatelles : ils s'accusent réciproquement, & il en résulte une affaire sérieuse, un procès criminel ; ou bien pour un mot dit en badinant & par plaisanterie, on en vient à se quereller, à s'injurier : c'est parce qu'on n'a pu supporter un moment de colère, & de là est venu tout le mal. *Cong-tze* dit :

« Celui qui ne peut supporter tranquillement les petites choses, se fait souvent grand tort, & met obstacle à ses grands projets.

Ces paroles sont sublimes, & ne sont que trop vraies.

Il disait :

Instructions sublimes et familières

Les anciens voulaient, « que l'homme, en toute chose, fît tous ses efforts pour réussir, & se résignât ensuite à la volonté du Ciel. » C'est une belle maxime. Le Ciel n'agit peut-être que parce que l'homme a fait tout ce qui était en lui. Chacun doit être comme ^{p.09.278} le cultivateur, qui laboure, qui sème, sans être sûr que la récolte le dédommage de ses travaux. Ceux qui n'emploient pas les moyens nécessaires pour obtenir ce qu'ils souhaitent, sont semblables au laboureur qui laisserait son champ sans culture. Rester les mains dans sa ceinture sans rien faire, & attendre que le destin fasse tout, c'est vouloir tirer la tige du blé qui est en herbe pour le faire croître plus vite. *Cong-tze* commençait par mettre en usage les moyens convenables ; quand il s'arrêtait, il ne considérait que la justice & le devoir. Après avoir fait tout ce qui était possible, réussir, disait-il, est l'ouvrage du destin ; & il l'attendait avec patience.

Il disait :

Cong-tze a dit :

« Je n'aurai jamais commerce avec cette espèce d'hommes, & quels sont donc ceux avec qui j'aurai commerce ? »

Quel est l'homme qui depuis sa naissance jusqu'à sa vieillesse puisse s'empêcher un seul jour d'avoir commerce avec ceux de son âge ? Ce qu'il doit faire, c'est de choisir les personnes, de ne former de liaisons que celles qui seront fondées sur la vertu ; alors il pourra vivre tranquillement avec les autres. Mais si la vertu ne forme pas ces liaisons, les hommes nous tromperont & nous trahiront souvent. *Tchoang-tze* disait :

« Si ^{p.09.279} l'homme peut vivre en ce monde avec un cœur désintéressé, qui pourra lui faire dommage ?

Certes, cette pensée est bien profonde & bien vraie.

Il disait :

Instructions sublimes et familières

L'étude est la nourriture du cœur, & même du corps. Les affections déréglées n'ayant point le temps de se montrer, le cœur reste intérieurement pur ; le sang & les esprits animaux se maintiennent dans un parfait équilibre, & ne permettent point les maladies. Le principe du bien qui naît avec nous, prend des forces sans obstacles. C'est donc un excellent moyen pour maintenir la bonne disposition intérieure & extérieure de l'homme.

Il disait :

Tchoang-tze dit :

« Ne donnes point à ton corps une fatigue excessive ; & en donnant trop d'essor à tes passions, ne portes point préjudice à la vertu générative qui est en toi.

Keng-san-tze dit aussi :

« Ne tourmente point ton cœur à force de penser.

Il veut sans doute dire qu'en réduisant ses idées & ses affections, on augmente la force des esprits & du cœur ; si l'on tempère ses passions, on conserve la vertu générative, de même que si l'on parle peu, on fatigue moins sa ^{p.09.280} poitrine. En sachant & pratiquant toutes ces choses, on possède le vrai moyen de conserver sa propre vie. Le corps n'est autre que le foyer de la vie, le cœur est en quelque sorte la base du corps. Les esprits vitaux sont la puissance effective du cœur : si ces esprits sont purs, le cœur est en paix ; si le cœur est tranquille, & si les esprits sont dans leur équilibre, le corps est dans l'état de perfection. Si le cœur est sans passions, il ne sera point séduit par les objets extérieurs : si les esprits sont purs comme le cœur, le corps ne souffrira aucun dommage du dehors.

Il disait :

Instructions sublimes et familières

Les exhortations & les préceptes depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, sont sans nombre. Il n'y a point de livres ou de manuscrits où on n'en trouve de toute espèce. Qu'a-t-on prétendu en multipliant ainsi les instructions ? C'est assurément pour que nous les adoptions & que nous les mettions en pratique. Comment un homme s'intéresse-t-il à ceux qui viendront des milliers d'années après lui ? Comment prend-il tant de peines à leur donner des avis ? Il veut instruire la postérité qui naîtra dans tant de siècles, & l'avertir qu'il ^{p.09.281} ne faut pas conduire un char dans un chemin où beaucoup d'autres ont versé. Ceux qui sont nés depuis, & qui aiment l'étude, voyant dans les livres des anciens les soins pressés qu'ils ont pris de les instruire, oseront-ils en faire peu de cas & négliger d'en profiter ? Pour moi, qui ai toujours lu ces livres, je vous exhorte tous à rappeler souvent à votre pensée les peines que les anciens ont si généreusement prises pour notre instruction & notre profit, & à n'en abuser en aucune manière.

@

